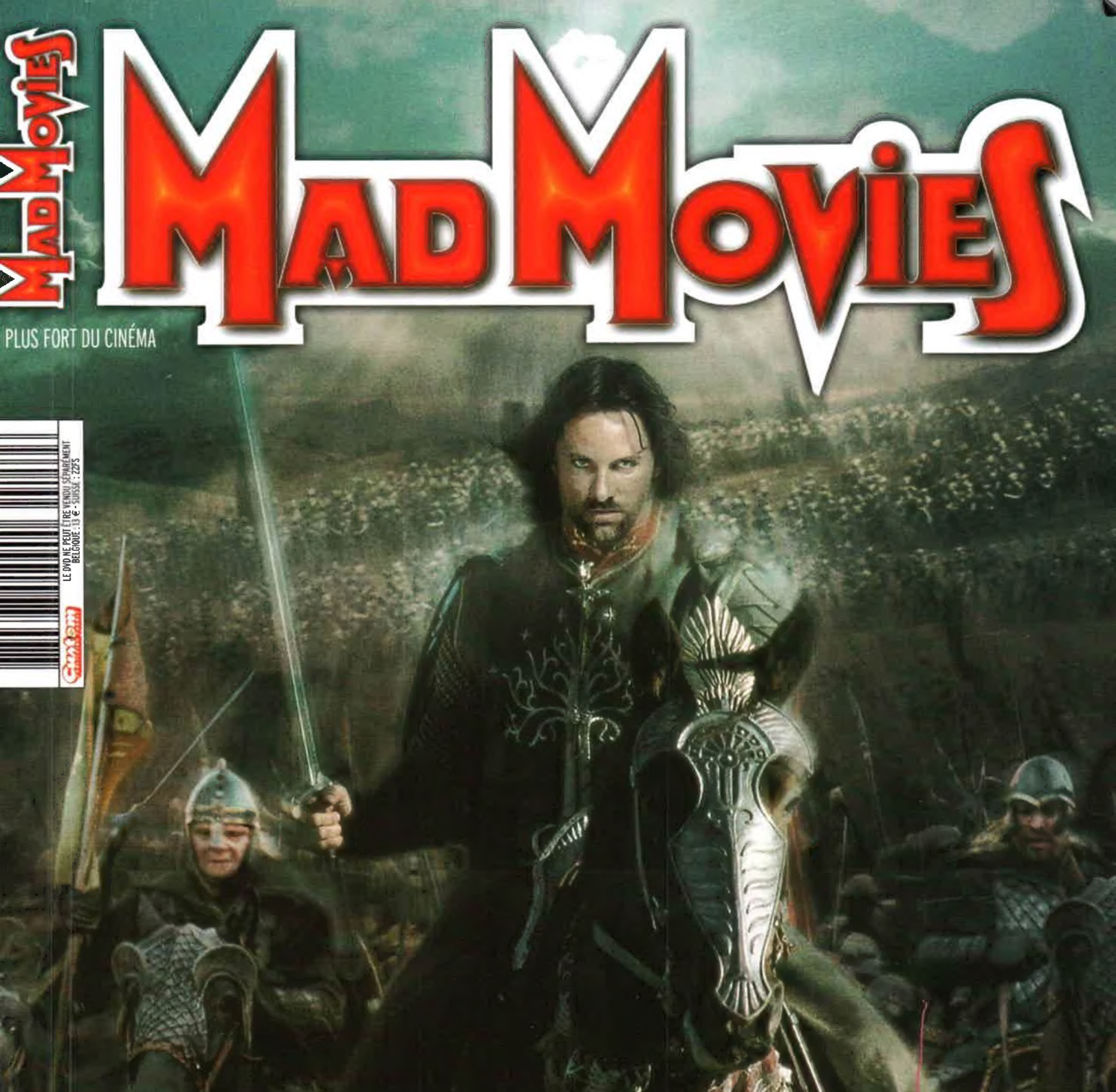
MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉMA

LE DVD NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT
BELGIQUE : 13 € - SUISSE : 22FS



NUMÉRO SPÉCIAL LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LE RETOUR DU ROI

PUTAIN DE TRILOGIE !

PETER JACKSON CONCLUT SA SAGA AVEC TOUS LES HONNEURS

MINDHUNTERS ★ LES RIVIÈRES POURPRES 2 ★ BATTLE ROYALE II
LES EFFETS SPÉCIAUX DE MATRIX REVOLUTIONS ★ LES NOUVEAUX FILMS DE DARIO ARGENTO ET BRUNO MATTEI ★ INTERVIEW CARRIÈRE ENZO G. CASTELLARI

NUITS DE TERREUR

"Liebesman joue avec nos nerfs et nos angoisses comme un chirurgien avec son scalpel"

L'ÉCRAN FANTASTIQUE

Retrouvez Emma Caulfield (Buffy Contre les Vampires) dans un film aux effets spéciaux hallucinants signés Stan Winston (Terminator 1, 2 et 3, Jurassic Park, Aliens le Retour)

DIVINE TRILOGIE

MAD MOVIES
NUMÉRO SPÉCIAL LE SEIGNEUR DES ANNEAUX - LE RETOUR DU ROI
PUTAIN DE TRILOGIE !
PETER JACKSON CONCLUT SA SAGA AVEC TOUS LES HONNEURS
MINDHUNTERS • LES RIVIÈRES POURPRES 2 • BATTLE ROYALE II
LES EFFETS SPÉCIAUX DE MATRIX REVOLUTIONS • LES NOUVEAUX FILMS DE
DARIO ARGENTO ET BRUNO MATTEI • INTERVIEW CARRIÈRE, ENZO G. CASTELLARI

Des films qui marquent l'histoire du cinéma de manière indélébile, on en trouve quelques-uns sans qu'ils ne soient pour autant légion. De nos jours, le débat revient d'ailleurs souvent sur le tapis : il semble de plus en plus difficile d'accoucher d'un véritable classique, de ce qu'on pourrait qualifier de chef d'œuvre ultime, d'un film qui restera à jamais gravé dans la pierre, telles de saintes écritures, qui ne souffrira ni du temps ni d'une quelconque concurrence. Alors imaginez un peu qu'il s'agisse d'une trilogie ! La difficulté se retrouve aussitôt multipliée par trois. Il n'est donc pas si simple de réitérer l'exploit initié par George Lucas avec la première trilogie **Star Wars** (pour preuve, il a d'ailleurs lui-même du mal à le renouveler avec celle qui est actuellement en cours). Jusqu'à cette année 2003.

éditO

Une année qui restera dans les annales comme celle pendant laquelle se seront conclues les trilogies **Seigneur des anneaux** et **Matrix**, elles aussi plus ou moins conçues sur le même modèle, à savoir comme un feuilleton en trois parties qui finira par former un tout totalement uni et cohérent, à la différence de sagas telles que **Terminator**, **Indiana Jones** ou encore **Die Hard**, qui engendrent des séquelles avant tout commerciales et en même temps indépendantes les unes des autres. De ces deux nouveaux exemples, **Le Seigneur des anneaux** est celui qui correspond le mieux au terme « trilogie », plus que **Star Wars** encore, puisque George Lucas avait choisi de laisser la réalisation de **L'Empire contre-attaque** et du **Retour du Jedi** à des metteurs en scène différents. Pour Peter Jackson, par contre, qui a toujours envisagé **Le Seigneur des anneaux** comme une longue épopée de dix heures, pas question de déléguer quoi que ce soit. En poussant le concept jusqu'à tourner les trois films pratiquement dans la foulée, en conférant à son projet une indépendance à la fois géographique et artistique qui assurait l'intégrité de son œuvre, il a respecté dans les moindres détails l'évolution globale de son récit et de ses personnages, créant ainsi un incroyable crescendo qui trouve aujourd'hui un magnifique aboutissement avec **Le Retour du Roi**. C'est précisemment la raison pour laquelle **Le Seigneur des anneaux** flirte avec la perfection et met aisément tout le monde d'accord. En effet si les trilogies de **Matrix** et du **Seigneur des anneaux** se rapprochent par leur côté phénomène culturel, à l'opposé de la saga **Matrix**, qui fait couler beaucoup d'encre, divise et nourrit un débat sans cesse renouvelé, il est maintenant certain que l'épopée de Peter Jackson va désormais très vite s'imposer comme un classique définitif et fédérateur. En tout cas, l'ami néo-zélandais vient de nous offrir un très beau cadeau de Noël avec **Le Retour du Roi**. Donc, faites comme nous, courez le voir, et passez de très bonnes fêtes de Noël en Terre du Milieu !

Damien Granger

MAD MOVIES

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - **Tél. :** 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Julien Dupuy, Cyrille Giraud, Christophe Lemaire, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Ayako Rebouli, Bertrand Rougier, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Adriana Chiesa Enterprises, Mélanie Alves De Sousa, Amsell Entertainment, Viviana Andriani, A.S. Communication, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Buf, Eric Bufkens, Enzo G. Castellari, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Brigitte De Zelicourt, Monica Donati, Fausto Fasulo, Filmexport Group, Sylvie Forestier, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Laura Gouadain, Emmanuelle Klein, Christophe L., Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Thien Nguyen, Christelle Pavard, Alexis Rubinowicz, Gilles Sebbah, Brigitte Semler, Hélène Sitbon, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film Zombie en DVD au prix de 10,90 € pour le pack dont 2,00 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France

SOMMAIRE 159

26 MINDHUNTERS

Vous aimez le cinéma d'auteur européen, tendance Dreyer ou Bergman ? Bustillo aussi. Dans le genre, il adore Renny Harlin, ce petit réalisateur finlandais connu pour ses œuvres suaves et délicates telles que **Difficile de tuer un homme libre, même un jour de noël** (retitré **Die Hard 2** aux USA) ou encore **Courses en voitures sous la pluie d'un dimanche embrumé** (retitré **Driven** aux USA). Pour son petit nouveau, **Relocalisation d'un employé du crime à l'esprit dérangé**, le père La Bustille s'est fendu d'une preview dythirambique sur quatre pages. Et évidemment, voilà que le film est retitré **Mindhunters** aux USA !!!

30 LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE

Kasso exilé aux USA, il fallait bien lui trouver un remplaçant à la barre des **Rivières Pourpres 2 : Les Anges de l'Apocalypse**, deuxième volet d'une franchise bien de chez nous. C'est chose faite avec Olivier Dahan, que le père Pedro Dupuy est parti questionner dix minutes avant de prendre son avion pour Los Angeles. Le monsieur nous livre donc quelques perles pour patienter jusqu'à la sortie, prévue en février prochain...

34 BATTLE ROYALE II : REQUIEM

Mort sur le tournage du film, Kinji Fukasaku lègue la suite du fameux **Battle Royale** à son fils Kenta qui en profite pour exploser le concept du premier et se permet une diatribe anti-USA. Difficile de passer à côté de ce qui s'annonce comme un monument de bourrinage décomplexé et de politique-fiction féroce. « The Ever-popular » Marc Toullec se charge de nous mettre l'eau à la bouche !

38 THE CARD PLAYER

« Argento, pas mort ! » : C'est le sigle frappé de sang qui orne le nouveau T-Shirt du père Bustillo, vous savez, le mec un peu coincé dans les années 80... Autant dire qu'il attend **The Card Player**, le nouveau film de maître Dario, avec une impatience non feinte et que le petit salopiot sait nous filer la bave aux lèvres comme il faut !

40 BRUNO MATTEI

Dans le genre bisseux Italien, on a aussi Bruno Mattei, alias Vincent Dawn et lui, pour le coup, c'est un vrai génie, qu'on se le dise ! **Killing Stiptease**, **Snuff Trap**, **Land of Death** et **Cannibal World** sont ses nouveaux fleurons et des titres aussi poétiques se passeraient presque de commentaires, mais comme l'amigo Bustillo a pris des cours d'italien (il arrive même à commander une pizza dans la langue au restau breton en bas de chez lui !), il cherche bien à nous en faire profiter !

Mindhunters

Les Rivières pourpres 2

Battle Royale II

Bruno Mattei

Les Looney Tunes

42 BLOODGNOME

Alors y'a pas que Bustillo qui est resté coincé dans les années 80 ! Le réalisateur John Lechago nous refait le coup de **Ghoulies** avec son **Bloodgnome** qui s'annonce prometteur dans la catégorie « Gros Z qui suinte de dessous les bras ». Des nains adeptes du piercing et du meurtre crapoteux, voilà le genre de film particulièrement affectionné par l'ami Marc Toullec, mais ça, vous le saviez déjà...

44 LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LE RETOUR DU ROI

Vous allez enfin pouvoir voir l'un des plus beaux films du monde. Vous allez pouvoir pleurer toutes les larmes de votre corps face à ce monument de fureur et d'émotion. Vous allez donc pouvoir voir **Le Retour du Roi** et comprendre pourquoi Peter Jackson n'est plus un simple réalisateur, mais bien un Dieu vivant ! Mais bon, en même temps, vous avez quand même le droit de lire la critique du petit Cédric Delelée et les interviews concoctées par Cyrille Giraud hein... C'est pas du melon, non plus...

58 LES LOONEY TUNES PASSENT À L'ACTION

Surnommé Coyote par toute sa famille à cause de son regard de chien battu quand il se ramasse un énorme caillou sur le coin de la gueule (ou son relevé de compte !), Moïssakis était le critique rêvé pour parler d'un film comme **Les Looney Tunes passent à l'action**, nouvel opus frappé du père Joe Dante. Un film tour à tour savoureux et languissant, mais surtout un bel hommage à Chuck Jones, le papa de Bugs Bunny et Daffy Duck. Et il n'en faut pas plus à Stéphane pour pleurer toutes les larmes de son corps...

60 INTERVIEW CARRIÈRE ENZO G. CASTELLARI

La Mort au large, **Une poignée de salopards**, **Kéoma**, **Les Guerriers du Bronx**, **Cobra**, **Tuez-les tous et revenez seul !**, **Les Nouveaux barbares**, **Aujourd'hui ma peau, demain la tienne**... Bref, autant de titres qui se posent là, qu'il s'agisse de films de guerre, de westerns funèbres, de polars burnés ou tout simplement de bis post-apocalyptiques. On peut dire que monsieur Enzo G. Castellari méritait bien une belle carrière dans Mad. Et celle-ci est tellement impressionnante que vous n'avez le droit ici qu'à la première partie, Fathi bossant encore sur la traduction de la suite de cette interview touffue, prévue pour il proximo numero !

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des lecteurs / **8** Notules lunaires / **12** Notules asiatiques / **14** Festival / **16** Y'a un truc / **18** Dans les griffes du cinéphage / **22** Avis chiffrés / **23** Abonnement / **69** Mad'gazine / **88** Terra Incognita / **91** Fantastic Guide / **98** Petites annonces

TOMMY LEE JONES

BENICIO DEL TORO

UN FACE-À-FACE EXCEPTIONNEL SIGNÉ WILLIAM FRIEDKIN

(L'EXORCISTE - THE FRENCH CONNECTION)

UNE ÉDITION 2 DVD ULTRA VIRILE !

- Son : dts et DOLBY DIGITAL 5.1.
- Commentaire audio de William Friedkin sur l'intégralité du film (sous-titré).
- Portrait inédit de William Friedkin, illustré de nombreux extraits (58').
- Au cœur de Traqué : Découvrez le travail de réalisation et le jeu des acteurs à travers 4 modules (32' sous-titré).
- Making of (15' env. sous-titré)
- Scènes coupées (sous-titrées)
- Bandes-annonces

LE 4 DÉCEMBRE, PRÉPAREZ-VOUS À UNE CHASSE À L'HOMME IMPITOYABLE !

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

BON, FALLAIT S'Y ATTENDRE, CE MOIS-CI, C'EST SPÉCIAL MATRIX REVOLUTIONS ! TROIS LETTRES DE FANS, L'UN QUI PREND SON PIED FACE AU SPECTACLE, L'AUTRE QUI S'AVÈRE UN PEU DÉÇU PAR CETTE CONCLUSION ET ENFIN LE DERNIER QUI Y VA DE SA MODESTE PETITE EXPLICATION...
LE MOIS PROCHAIN, ON VA TAPER DANS LE VISIONNAIRE ET ON ATTEND DONC VOS LETTRES ENFLAMMÉES SUR LE RETOUR DU ROI. SUR CE, ON POURRAIT VOUS SOUHAITER UN JOYEUX NOËL, MAIS ÇA VA VOUS INCITER À DÉPENSER TOUS VOS SOUS-SOUS ET À NE PAS ACHETER LE PROCHAIN NUMÉRO, DONC NON !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

SPÉCIAL MATRISQUE !!!

Salut bande de Mads !!
Deux catégories de spectateurs se rendent donc dans les salles pour assister, fébriles et excités (inquiets pour certains), à la conclusion de la fameuse trilogie matrixienne. La première est constituée d'adeptes de la branlette intellectuelle, les fanas du « cyber-punko-techno-métaphysico-branché », qui se la pètent en débatant sur leurs théories préférées : Neo est-il Dieu ? Sommes-nous des humains ou des hologrammes ? D'où venons-nous et où allons-nous ? Mon pénis est-il en fait mon cerveau ? Et si tout cela n'était qu'un rêve... Etc. Etc. Encore etc. Ce sont ceux-là même qui crachent à la gueule des frères Wachowski, après les avoir élevés au panthéon des dieux du ciné lors de la sortie de **Matrix** premier du nom. Ceux-là aussi qui crient au scandale, au gâchis intégral. Et la plupart des critiques ne se gênent d'ailleurs pas pour les suivre dans cette direction. Ceux-là même qui pensaient (qui étaient sûrs) que tout ça devait se terminer « autrement »... (?!) Forcément, d'après leurs fameuses théories...
La seconde catégorie de spectateurs, dont je fais partie, est composée de gens qui aiment tout simplement le cinéma, de préférence « Mad », même si ce n'est pas obligé... Mais c'est bien le cas ici !! Ces mêmes personnes qui, durant la projo de **Matrix Revolutions** étaient scotchées à leurs fauteuils, les yeux grand ouverts (la bouche aussi d'ailleurs), devant cet énorme spectacle visuel. Un truc qu'on avait pas ressenti depuis **Star Wars**, **Aliens** ou **Straship Troopers**. Avec au milieu de cette démence de chair et d'acier, des éclairs de poésie d'une rare puissance (le soleil du « monde réel » - ou pas ; la ville des machines) qui trouvent leur place même dans l'extraordinaire et homérique baston finale entre Neo et Smith, ainsi que lors de la scène de la mort de Trinity (éclats de rire dans la salle, incompréhension de ma part) et dans la scène finale. La liste des émotions ressenties prendrait une page... Deux conclusion s'imposent néanmoins clairement : non, cela ne pouvait pas se terminer autrement. Oui **Matrix Revolutions** est un putain de grand film !

Sylvain Duruy (Levallois-Perret)

Six mois... Six longs mois d'attente... Après un **Matrix Reloaded** foutrement ambitieux et excitant (n'en déplaise à la majorité de la critique), qui tenait dignement tête au meilleur de l'animation japonaise, sa suite **Revolutions** débarquait enfin. Mais comment le spectateur, conforté par la scène de « l'homme du train » (**Reloaded** style !) et conditionné à croire en l'incroyable, pouvait imaginer, arrivé au générique de fin l'immense déception qui l'attend ? Première (mauvaise) surprise : le début traîne autant que dans **Reloaded**. Mais d'une manière plus générale, **Matrix Revolutions** ne tient pas, mais alors pas du tout, les promesses de son prédécesseur ; à vrai dire, il ressemblerait même plutôt à une excroissance inutile de l'univers matrixien. Ce qui annonçait une relecture terriblement audacieuse et conceptuelle des deux premiers films, débouche finalement sur du vide : si effectivement la quasi-intégralité des scènes du premier épisode trouvent ici un écho visuel, leur présence ferait plutôt penser à un manque d'imagination qu'autre chose (1). À cela ajou-

tons de nombreuses idées non-développées (l'univers de la Matrice, les résurrections nébuleuses de Neo, Trinity et Smith, etc.). Un comble également, cette conclusion qui se permet de répéter le discours du premier film, hypocrite *(ah bon ?)* et judéo-chrétien, sur les méfaits du virtuel... Évidemment, la sincérité des cinéastes n'est surtout pas à mettre en doute *(ah bon ??? hypocrites ou sincères alors ?)* (voir par exemple le douloureux chemin de croix du héros, loin de laisser indifférent ; de même pour les scènes d'action) et malgré le ratage, ce **Matrix Revolutions** reste, je pense, un bon film. Ce qui m'empêchera de demander : *« Mademoiselle et Monsieur Wachowski, où sont les révolutions annoncées ? »*.
Allez je vous laisse en vous félicitant pour vos articles qui, dans le milieu de la presse cinéma française, font figure de visionnaires (honte aux autres !).

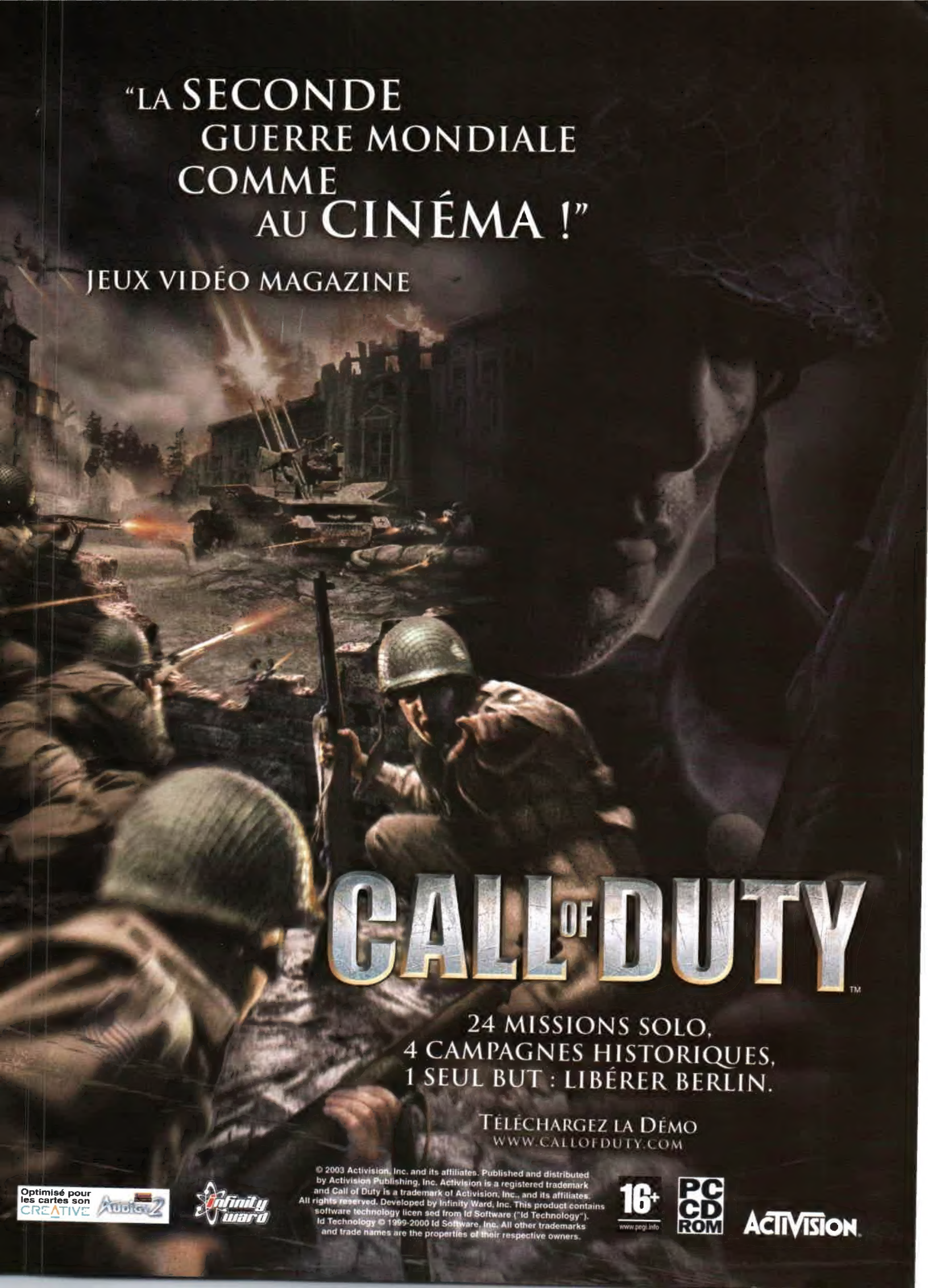
(1) J'en profite pour vous féliciter sur votre résumé prédictif qui est génialissime, lui !

Laurent Pédeupé (Pau)

Cher Tonton Mad,
Après la vision de **Matrix**, certains y verront un film d'action révolutionnaire, d'autres un didacticiel pour informaticiens en herbe et ceux pour qui la trilogie est une institution, pour qui le cinéma est une église, les mathématiques un chant sacré et **Matrix** une religion. Prions mes frères, prions... (...) Maintenant essayons de synthétiser modestement (très modestement même, car il serait présomptueux de vouloir donner une interprétation définitive tant l'univers créé par les 2 frangins est riche et complexe) les films et de tenter de convertir les agnostiques et les impies. Après une rétrospective de l'œuvre (du chef d'œuvre), une conclusion s'impose : les deux mondes ne peuvent exister l'un sans l'autre, ils sont nécessaires à la survie des deux espèces. D'ailleurs l'équation imparfaite (et heureusement destinée à l'autre) fait intervenir des variables issues d'un monde réel. Ceci peut paraître antinomique mais prenons un exemple simple : les policiers qui se font dessouder par Trinity (élément débranché de la Matrice) dans le 1er film, et ceci bien avant que l'anomalie ne soit révélée, n'étaient-t-ils pas destinés à être occis ? Ainsi les choix (illusoires) et actions accomplies dans le monde réel seraient déterminés par l'équation créée par l'Architecte. Un lien indicible unit les deux mondes, Neo symbolisant cette relation et représentant la fusion entre l'homme et la machine, celui par qui la guerre s'arrêtera, le sauveur, le Messie. À la fin de la trilogie, Neo n'est-il pas canonisé par les machines ? Après tout, il est le fils de l'Architecte. Les hommes et les machines sont donc intrinsèquement liés, évitant à l'univers de sombrer dans le chaos. L'Oracle demandant à l'Architecte de libérer ceux qui le souhaitent est révélateur : il restera toujours des humains dépendant du système permettant ainsi d'assurer l'équilibre entre le monde réel et virtuel, la matière et l'anti-matière, Neo et Smith, l'Oracle et l'Architecte. Il est donc certain que Neo n'a pas assuré une paix durable mais une interruption momentanée de la guerre. Qui a dit que l'histoire ne se répète pas ?

Eric Jardin (Maisons-Alfort)

Nous n'avons pas reçu de courrier véritablement négatif sur **Matrix Revolutions**. *Certes, l'ami Laurent ne peut cacher sa déception, mais on reste bien loin des avis tranchés et négatifs publiés à l'époque de* **Reloaded**. *Doit-on en conclure que* **Revolutions** *a moins déçu les fans de la première heure ? Peut-être bien, une fois que la nouvelle direction prise par les Wachowski a été digérée. Mais une chose est sûre : la trilogie génère bien la prise de chou et risque bien de perdurer rien que pour ça, tant que les spectateurs en chercheront le sens profond (puisqu'on vous dit qu'il y en a un !). Sinon, question spectacle, ça déchire c'est sûr, mais attendez donc de voir* **Le Retour du Roi** *!*


"LA SECONDE GUERRE MONDIALE COMME AU CINÉMA !"
JEUX VIDÉO MAGAZINE
CALL OF DUTY
24 MISSIONS SOLO,
4 CAMPAGNES HISTORIQUES,
1 SEUL BUT : LIBÉRER BERLIN.
TÉLÉCHARGEZ LA DÉMO
WWW.CALLOFDUTY.COM
Optimisé pour les cartes son CREATIVE Audigy 2
Infinity Ward
© 2003 Activision, Inc. and its affiliates. Published and distributed by Activision Publishing, Inc. Activision is a registered trademark and Call of Duty is a trademark of Activision, Inc., and its affiliates. All rights reserved. Developed by Infinity Ward, Inc. This product contains software technology licensed from Id Software ("Id Technology"). Id Technology © 1999-2000 Id Software, Inc. All other trademarks and trade names are the properties of their respective owners.
16+
www.pegi.info
PC CD ROM
ACTIVISION

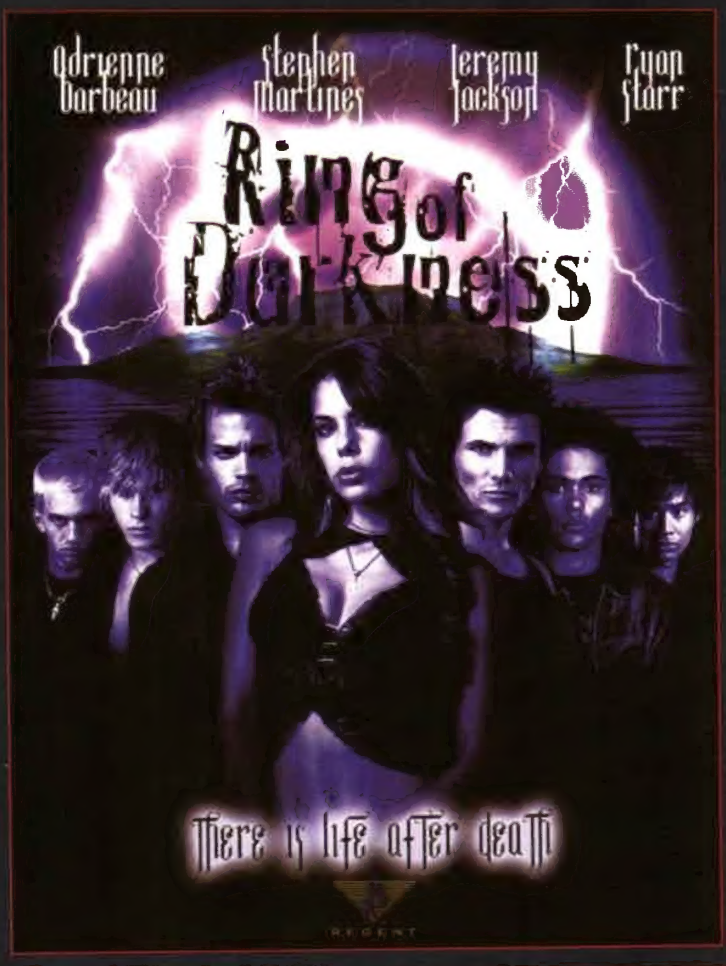
LE CHAT CHAPEAUTÉ
MIKE MYERS AVEC DES POILS AUTOUR

On est tous d'accord là-dessus, **Le Grinch** est un des films les plus atroces qui ait jamais été projeté sur un écran de cinéma. Seulement, cette chose malodorante ayant cartonné au box-office US, il était inévitable qu'on nous fasse subir un autre projet du même tonneau. C'est emballé avec **Le Chat chapeauté**, également adapté d'un bouquin pour nains du Dr. Seuss et toujours produit par Brian Grazer, le partenaire de Ron Howard à la tête d'Imagine Entertainment, ici associé à Universal et Dreamworks pour un budget de 90 millions de dollars. L'histoire ? Celle d'un chat velu de taille humaine très envahissant, coiffé d'un chapeau haut-de-forme, qui vient mettre le souk dans une maison habitée par deux gamins et leur poisson rouge. Après que Tim Allen, envisagé au départ, ait préféré se contenter de **Hyper Noël** (rires), c'est finalement Mike Myers (**Austin Powers**) qui porte les moustaches, côtoyé par Alec Baldwin en voisin soupçonneux. Rédigé par les scénaristes de la série ***Seinfeld*** (y'a pas à dire, ça donne envie), le film marque la première réalisation de Bo Welch, décorateur chez Tim Burton (**Batman le défi**, **Edward aux mains d'argent**) et Barry Sonnenfeld (**Men In Black** et sa suite). On pourra se consoler en sachant qu'il s'est entouré de techniciens plutôt doués : Alex McDowell (**The Crow**, **Minority Report**) se charge des décors, Emmanuel Lubezki (**Sleepy Hollow**) des images, et c'est à Steve Johnson (**Blade II**) qu'a été confié le maquillage du Chat, après que Rick Baker ait déclaré forfait. Les premières images laissent deviner un produit très influencé par le Burton période **Beetlejuice**, mais le trailer du **Grinch** était lui aussi prometteur, et on a vu le résultat… En attendant sa sortie française, fixée au 31 mars 2004, **Le Chat chapeauté** démarre fort aux States avec presque 80 millions de dollars de recettes en à peine dix jours.

Cédric DELELÉE

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.



■ Très occupé par sa série télé, David DeCoteau n'aura tourné que deux films cette année : **Wolves of Wall Street** et **Ring of Darkness**, anciennement **Brotherhood 4 : Boyz II Death**. L'ancienne égérie de John Carpenter, Adrienne Barbeau, récemment revue dans **Le Couvent**, tient le haut de l'affiche, entourée par une belle brochette de blondinets imberbes. Lorsque le chanteur d'un boys band disparaît mystérieusement, la presse s'empare illico de l'affaire et laisse croire qu'il s'est éclipsé car il ne supportait plus la célébrité. Mais la vérité est toute autre… Il aurait été assassiné par les autres membres du groupe, en fait des démons. Après une séance d'audition à la Star Academy, ceux-ci choisissent un nouveau leader et l'attirent dans une maison isolée pour procéder à son initiation. Pas dupe pour un sou, le bougre se rend compte de la supercherie et tente de leur échapper. Mais il est peut-être déjà trop tard…

■ Trente ans après que des campeurs aient été retrouvés morts en pleine montagne et que le FBI ait conclu à un suicide collectif motivé par l'absorption de drogue, d'autres campeurs s'installent au même endroit. Chemin faisant, ils apprennent que les habitants du coin n'adhèrent pas aux conclusions des autorités, plus enclins qu'ils sont à accuser des forces démoniaques. Ils ont à peine le temps de planter leurs tentes et de commencer à y copuler sous le regard concupiscent des ours qui gambadent aux alentours qu'ils réalisent qu'ils auraient mieux fait de prêter l'oreille aux légendes colportées par les péquenots… Cette histoire véridique (je le sais, j'y étais), baptisée **The Attendant** et produite par Cinemacabre et Amsell

Entertainment, est mise en images par Corbin Timbrook, récemment vu dans **The Killer Within Me** (voir Notules du précédent numéro). Si c'est pas un nom de bûcheron, ça ! Ça va scier du tronc, crénom d'une souche !

■ Annoncé comme un croisement entre **Evil Dead 2** et **Zombie**, **Dead & Breakfast**, écrit et réalisé par Matthew Leutwyler (**Roadkill** avec Jennifer Rubin), propose un casting de prestige puisque, outre David **Kill Bill** Carradine, on y trouve sa nièce Ever Carradine et Jeremy Sisto

(**Détour mortel**). Six amis font halte dans un bed and breakfast pour y trouver un lit et un petit-déjeuner (c'est marqué sur la pancarte). Mais peu après, le gérant et son cuistot sont retrouvés morts. Le shérif a vite fait d'accuser les nouveaux arrivants, lesquels vont se retrouver pourchassés par les habitants du village, tous possédés par le démon. Ça leur apprendra à se barrer sans payer, tiens.

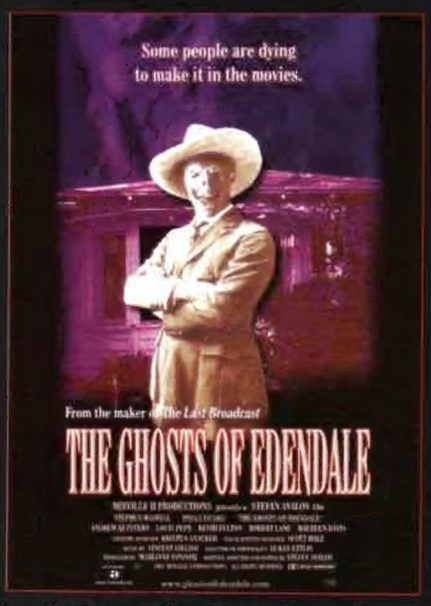
■ Tous les fans de slashers et de comédies universitaires américaines connaissent l'existence de ces espèces de clans d'étudiants fréquentés par des gosses de riches dédaigneux et connus sous les noms

d'Alpha, Omega, Delta, etc. C'est dans ce milieu huppé que se déroule **Delta Delta Die !**, nouvelle production Shadow Entertainment/Full Moon. Les filles du clan Delta Delta Pi, présidé par Marylin Fitch, sont non seulement populaires et bandantes, mais en plus, elles adorent dévorer la chair des mâles qu'elles séduisent. Alors qu'elles se préparent à fêter le vingtième anniversaire de leur club culinaire, un étudiant débauche l'une de leurs nouvelles recrues afin de mettre fin à leur règne cannibale. À cette occasion, le réalisateur Devin Hamilton retrouve ses actrices de **Bleed** et de **Birth Rite**, deux autres produits Full Moon : Julie Strain, sa demi-sœur Lizzie et Brinke Stevens, avantageusement épaulées par Tiffany Shepis (**Scarecrow**, **Death Factory**). On leur servirait bien le petit-déjeuner…

■ Celui-là, il est gratiné : avec à son palmarès le rôle d'un agent de sécurité dans **Paulie** (un film avec un perroquet), William Baker signe avec **Exorcism** sa première mise en scène. Un film qui, nous dit-il, « *montre le vrai pouvoir de Dieu* », avec un casting rapiécé comme on en a

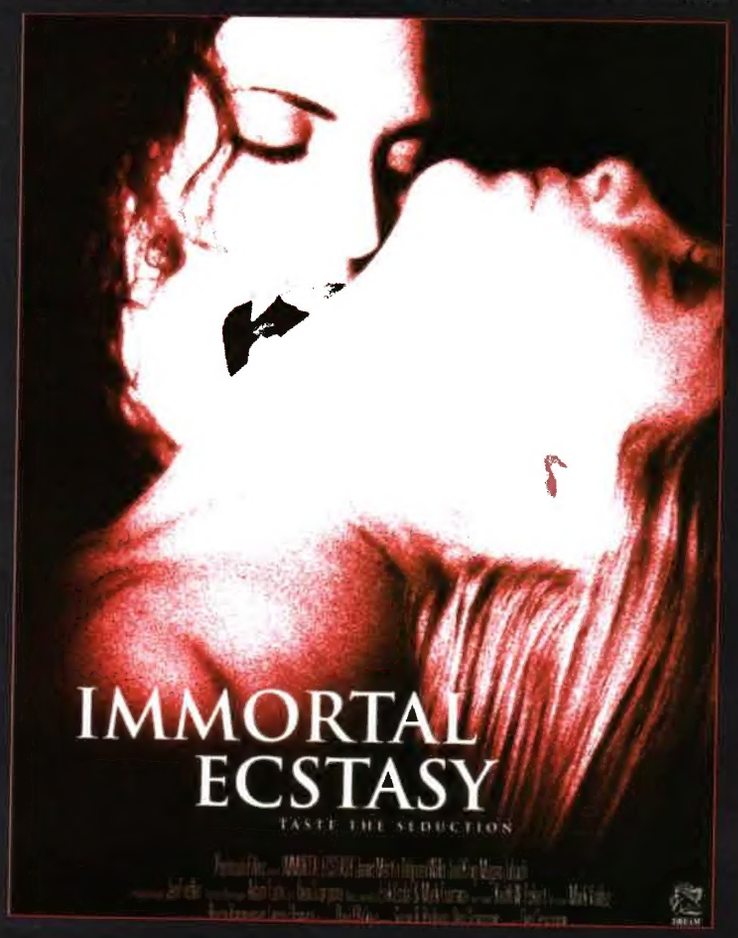
rarement vu : d'abord des prêtres joués par Jack Donner (un vieux curé dans **Stigmata**) et Tony Burton (entraîneur d'Apollo Creed dans **Rocky 3** !), et ensuite une nurse maléfique campée par Eileen Dietz, doublure de Linda Blair dans **L'Exorciste** de Friedkin. Si le vrai pouvoir de Dieu réside dans le choix des castings, on est mal barrés. Sinon ça cause de gens possédés par Satan mais que Satan il se fait niquer parce que Dieu faut pas l'enculer, Alléluia !

■ Réalisateur de films à la **Projet Blair Witch** applaudis dans les festivals (**The True Legend of the Jersey Devil** et **The Last Broadcast**), Stefan



Avalos marche désormais sur les traces de **Shining** avec **The Ghosts of Edendale**. Kevin et Rachel s'installent dans une belle maison proche d'Hollywood dans le but de percer dans l'industrie du film. Tous leurs voisins sont dans le business et Kevin ne cesse d'écrire, mais plus il noircit des pages, plus la demeure semble vivante et animée d'intentions maléfiques : murmures dans la nuit, visages qui apparaissent sur les murs, fantôme d'un enfant caché dans un placard… Bref, impossible de dormir tranquille. Alarmée par ces manifestations et le comportement de plus en plus glacial de son mari, prise pour une folle par un voisinage à l'attitude étrange, Rachel a l'impression de se retrouver dans un bouquin de Stephen King, qu'elle va tenter de finir avant d'en être la victime.

■ **Immortal Ecstasy** se déroule en pleine coupure de courant, lors d'une réunion de famille organisée à l'occasion de l'anniversaire de son patriarche, Curtis Armstrong Sr., lequel s'installe à table après être revenu d'une visite chez des gens qui squattaient l'une de ses demeures. Curtis révèle alors que son entretien avec ces intrus a fait de lui un vampire, et profite de la fête pour infecter tout le monde, sauf sa fille lesbienne et sa compagne, arrivées en retard, et un gars venu se venger de la mort de son frère par hasard. Après, c'est comme dans **Une nuit en Enfer**, sauf que c'est réalisé par Desi Scarpone, responsable de plusieurs épisodes pour la série ***Arabesque***. C'est sûr que les filles qui se papouillent et le sang qui



gicle, ça doit le changer d'Angela Lansbury et de ses enquêtes ménagères !

■ La série des **Leprechaun** en est déjà à son sixième volet, lequel est lui-même une séquelle en soi puisqu'il s'intitule **Leprechaun : Back 2 tha Hood** et prolonge **Leprechaun in the Hood**. Autrement dit, il y a des blacks qui ont des guns et qui font du rap. Un croisement étrange, mais qui plaît beaucoup à Damien Granger, qui adore les nains (surtout les grognons), les guns (ça fait

du bruit) et le rap (ça fait du bruit aussi). À croire qu'ils réalisent ça rien que pour lui faire plaisir... Bref, dans celui-ci, distribué par Lions Gate s'il vous plaît, il est question de la découverte d'une ceinture pleine de pièces d'or, laquelle appartient à un Leprechaun hargneux qui est prêt à tout pour la récupérer, quitte à réduire en bouillie ceux qui l'ont privé de son bien. C'est l'inconnu Steven Ayromlooi qui réalise, avec l'indispensable Warwick **Willow** Davis dans le rôle de la créature de petite taille.

■ Tourné pour seulement 40 000 dollars avec une équipe réduite (dix personnes !), **The Lost Skeleton of Cadavra** rend hommage aux films de SF des années cinquante, un peu comme l'avait fait Joe Dante avec **Panic sur Florida Beach**. L'histoire est délirante à souhait : un scientifique aux pectoraux saillants et sa femme, belle mais stupide, tentent de sauver le monde des attaques d'un monstre radioactif, d'aliens tentaculaires, d'un savant fou et d'un squelette grimaçant. Il s'agit du premier film de Larry Blamire, qui tient en outre le rôle principal aux côtés de Fay Masterson (**Eyes Wide Shut**) et Brian Howe (**Arrête-moi si tu peux**). On parie combien que ce sera au moins aussi rigolo que **Flash Gordon** et les films d'Ed Wood ?

SUPREME SHOCK SENSATION OF OUR TIME!
This was the day the Earth was dismembered in terror!
THE LOST SKELETON OF CADAVRA
IN THEATERS EARLY 2004

■ Plutôt bien accueilli, Ripper se devait de provoquer une séquelle, qui déboule sous le titre **Ripper II : Letter from Within**, que réalise Jonas Quastel (**The Untold** et le scénario d'épisodes de ***Poltergeist : The Legacy***). Nous y retrouvons Molly Keller, l'héroïne du premier opus (A.J. Cook est remplacée par Erin Klarpuk, vue dans les séries ***Dark Angel*** et ***Carrie***). Toujours possédée par l'esprit de Jack l'Éventreur, elle est internée dans un asile. Elle accepte de tester un nouveau traitement qui va la plonger dans les recoins les plus sombres de son esprit, où résident une enfant terrifiée et Jack le barbare. Un argument proche de **The Cell**, co-produit par ce bon vieux Lloyd Simandl, qui trouve décidément toujours le moyen de s'arranger pour qu'on parle de lui tous les mois ! Rayon casting, plein de gens apparus dans des films connus

HELLBOY
LE FEUILLETON - 5E PARTIE

Pas le temps de digérer notre preview du mois dernier que déjà la première bande-annonce vient de nous atterrir sur le coin de la gueule. Un seul mot : gigantesque ! Malgré quelques touches high-tech absentes du comics de Mignola (mais déjà présentes dans **Blade II**), tout **Hellboy** est là, ramassé en une suite de séquences qui déchirent tous les slibards de la création. Des scènes d'action démesurées (Hellboy happé par un énorme tentacule de Behemoth ou stoppant net une bagnole en abattant son poing de pierre sur le capot), des personnages magnifiquement caractérisés (Abe Sapien dans toute sa classe mystérieuse, Hellboy le cigare au bec et la réplique cinglante) et un plan de malade, où Hellboy s'élance face caméra du haut d'un immeuble, le coude replié, prêt à s'abattre sur son ennemi. Un plan sublime, au

croisement du comic book et du catch, qui précède une scène de combat paraît-il monstrueuse (et qui est LA scène préférée de Del Toro !). Enfin bon, on va pas vous faire un dessin : voyez ça vous-mêmes et liquéfiez-vous ! En attendant, voici quelques nouvelles photos, où vous pou-

(apparus, j'ai dit) : Nicholas Irons (**Soul Assassins**), Colin Lawrence (**X-Men 2**), Andrea Milliner (**Blade II**) et Richard Bremmer (**Le 13e guerrier**, **Le Purificateur**).

■ Un photographe pervers entraîne trois pouliches aux gros lolos dans un hôpital psychiatrique hanté par les fantômes des victimes d'un médecin dément qui prenait un malin plaisir à les tourmenter dans sa salle de tortures privée ! C'est sur ce pitch terrassant qu'est construit **Screaming Dead**, la nouvelle production Seduction Cinema/Shock-O-Rama (**Satan's School for Lust**) que réalise ce bon vieux Brett Piper (**They Bite**, **Nymphoid Barbarian in Dinosaur Hell**, **Arachnia**). Quant aux beautés dévêtues, elles ont pour nom C.J. Dimarsico (**Erotic Survivor 2**) et Rachael Robbins (**Vampire Lesbian Kickboxers** – sic !). Sans oublier la très belle Misty Mundae (**Playmate of the Apes**, **Lord of the G-Strings**). Mais remballez vos gourdins, parce que c'est fièrement qu'on nous annonce qu'il s'agit là de son premier rôle dramatique… Non mais où va le septième art, je vous le demande ?!

■ Produit par la société Cinetel, **Snakehead Terror** s'intéresse à un lac dans lequel des écolos probablement pintés à la bière déversent des hormones humaines dans le but de sauver la faune aquatique en voie d'extinction. Mal leur en prend puisque l'opération provoque une mutation des anguilles, qui grossissent jusqu'à atteindre la taille de petits requins capables de se déplacer sur terre (???) et s'en vont croquer tout ce qui leur semble comestible, soit tout le casting. Paul Ziller (tout plein de séries B d'action et d'horreur et d'épisodes pour la série télé *Highlander*) réalise, avec à l'affiche Bruce Boxleitner (***Babylon V***), Carol Alt (***Storm Trooper***) et William B. Davis, l'homme à la cigarette de ***X-Files***. Désolé, mais moi je préfère ça au **Monde de Nemo** !

San HELVING

vez contempler Hellboy en train de tout casser ou l'ignoble Raspoutine en train de s'énerver. Rayon infos, Del Toro, vu qu'il passe son temps à ne rien foutre sur le plateau, s'est trouvé une occupation : doubler les voix du bébé Hellboy, de Krochen et du démon Sammael. Quant à l'éventualité d'une suite, le Mexicain répond : « *Si on trouve une bonne idée, alors ça se fera. S'il y a un deuxième chapitre, on devra explorer une facette différente de Hellboy.* ». En plus de ça, entre deux siestes de 14 secondes, le bonhomme a eu le temps d'écrire une nouvelle version de son adaptation des *Montagnes hallucinées* de Lovecraft. Il va finir par se transformer en lapin Duracell, le Guillermo…

Arnaud BORDAS

Flashes

● Richard Donner semble avoir été traumatisé par le titre de son nouveau film, **Prisonniers du temps**, puisque le voilà qui annonce un **Arme fatale 5** (toujours avec Mel) et la suite des **Goonies** (toujours avec Sean Astin, et produit par Spielberg). Tu nous fais quoi, après, Dick ? Une préquelle de **La Malédiction** ?

● A propos de malédiction, **Exorcist : The Beginning** accumule les problèmes : après que John Frankenheimer soit mort en début du tournage, puis que Schrader l'ait remplacé et se soit fait virer, c'est au tour de Renny Harlin de reshooter une partie du film après de multiples réécritures. Schrader + Harlin ? On veut voir ça le plus vite possible !

● Roland Emmerich revient en Egypte après **Stargate** pour une production épique consacrée au règne du pharaon Toutankhamon.

● Après David Fincher, c'est au tour de Brian De Palma de s'intéresser à l'adaptation du *Dahlia noir* de James Ellroy. Josh Hartnett a déjà été annoncé en tête d'affiche.

● Le **Batman : Intimidation Game** de Christopher Nolan (**Memento**, **Insomnia**) se précise. Au côté de Christian Bale en Batman/Bruce Wayne, on verra l'inquiétant Christopher Eccleston (**Les Autres**, **28 jours plus tard**) dans le rôle de l'Epouvantail et les producteurs ont approché Daniel Day Lewis pour le rôle du hiératique Ras'Al Gul. De plus, le film se déroulera en majeure partie à Londres et le personnage d'Alfred, le fidèle majordome de Wayne, sera interprété par Michael Caine. Oh que ça sent bon tout ça !

● Actuellement en tournage sur **Man on Fire**, Tony Scott a décidé de relancer ensuite son vieux projet de western consacré à Tom Mix et Pancho Villa. Le film est budgeté à 100 millions de dollars et annoncé par le père Tony comme « *un croisement entre* **Lawrence d'Arabie** *et* **La Horde sauvage** » (mazette !).

● Restons dans les super-héros avec un petit tour du côté des nouveaux projets Marvel : **Nick Fury** (Samuel L. Jackson, qui avait inspiré les dessinateurs les plus récents du comic book, a été approché par la production), **Submariner** (un rôle qui intéresse à la fois Matt Damon et… The Rock !) et **Hulk 2**, en cours de développement et dont la sortie est prévue pour 2006 (vraisemblablement sans Ang Lee). Quant à l'ariésienne **Les 4 Fantastiques**, s'apercevant qu'ils n'arriveraient jamais à sortir un projet aussi énorme pour décembre 2004 (surtout sans casting et sans réal !), les producteurs ont décidé de repousser la date de sortie à la fin 2005.

● George Clooney adore les séries télé et il le prouve puisque parmi ses projets immédiats figurent les versions cinoche de ***Magnum*** (où il remplacera Tom Selleck : blasphème !) et de ***L'Agence tous risques***, où il croquera le cigare de Hannibal Smith. Avec Jim Carrey en Looping, Brad Pitt en Futé et Ving Rhames en Barracuda, ça pourrait le faire !

● Après leur épatant **Intolérable cruauté**, les frères Coen sont en train de terminer **The Ladykillers**, remake du **Tueurs de dames** d'Alexander Mckendrick datant de 1955, avec Tom Hanks, J.K. Simmons

(**Spider-Man**) et Marlon Wayans (**Scary Movie**). Première photo ci-dessus.

● Une fois qu'il aura bouclé **Van Helsing**, Stephen Sommers pourrait bien s'attaquer au remake de **Flash Gordon**. Bonne idée : Brendan Fraser serait parfait dans le rôle !

● Impressionné par **Nid de guêpes**, Bruce Willis est allé chercher Florent Emilio Siri pour qu'il réalise **Hostage** (Stéphane en a éjaculé dans sa salopette !), un thriller bien tendu, budgété à 55 millions de dollars et tiré d'un roman de Robert Crais (cf. Sang d'encre de ce numéro). Il est ensuite question que Siri s'occupe du troisième volet des **Rivières pourpres**. En attendant, début du tournage de **Hostage** à Los Angeles dès janvier : Florent on est de tout cœur avec toi !

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

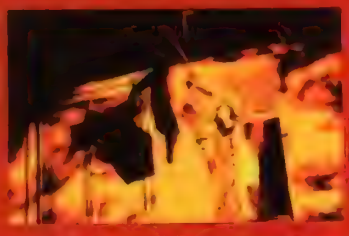
Un cochon qui tabasse, des écolières qui se font peur, des Indiens aux pouvoirs extraordinaires, des doubles démoniaques... On ne voit hélas pas tout ça dans un même film (ce serait un projet qui serait excitant !) mais aux quatre coins de l'Extrême-Orient. Rien que du tout bon, quoi.

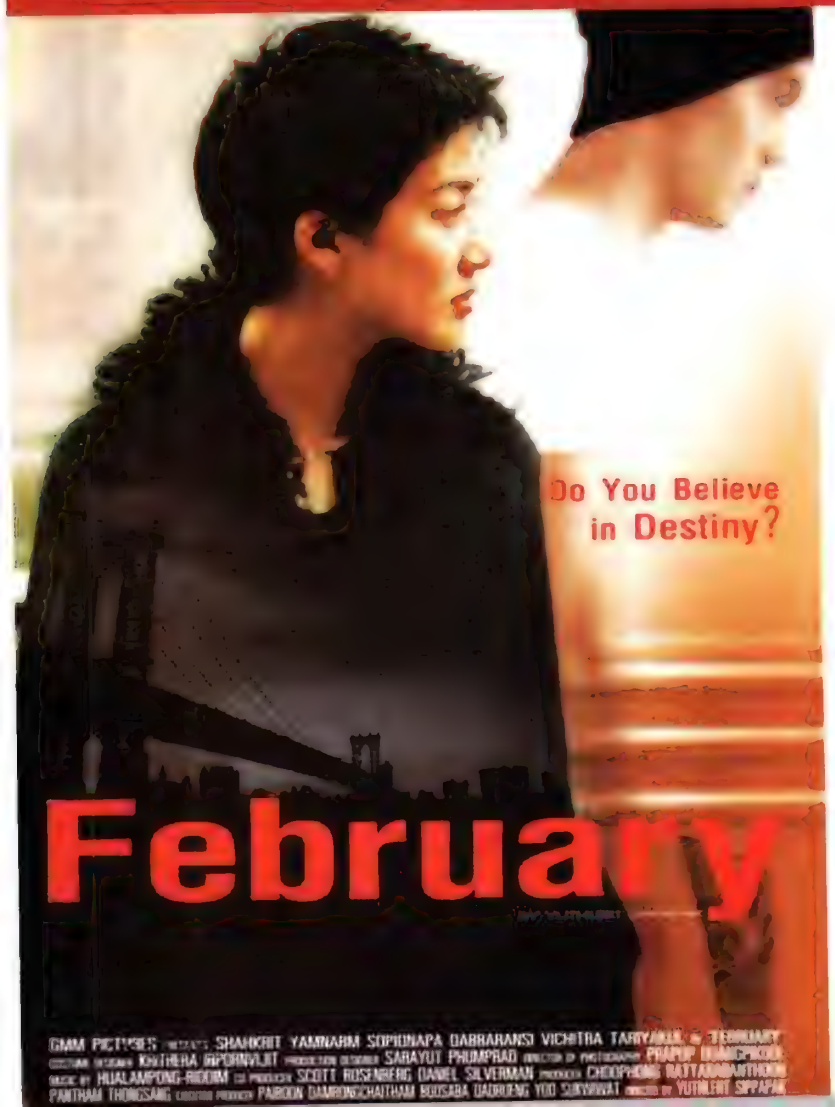
■ C'est vraiment dommage que l'on ne puisse pas visionner l'actualité du cinéma indien de manière régulière. Mais il y a même devenir impossible de suivre tous les thrillers et films fantastico-horrifiques produits dans les studios de Bombay, tellement le genre est devenu aujourd'hui important. Derniers exemples en date, **Anjaane - The Unknown**, Murli et **Rudraksh**. Si l'on ne sait pas encore grand chose des deux premiers (qui sont toujours en tournage), Rudraksh sort en vitesse au lendemain de pouvoirs paranormaux (Sanjay Dutt qui se retrouve opposé à des forces démoniaques. Ça vous dit quelque chose ?). Ce qu'il y a de bien, c'est qu'elle est bonne...

■ On l'attendait de pied ferme depuis un petit moment - **Beautiful Boxer** est enfin sorti sur les écrans thaïs. Pourquoi toute cette attente ? D'abord parce que le film parle de Muay Thaï (on ne vous dira à votre service), ensuite parce qu'il est basé sur l'histoire vraie d'un grand champion, et enfin parce que ce grand champion a fait un changement de sexe... Ça vous en bouche un coin, non ? Après l'histoire authentique de **Iron Ladies** et la savoureuse surprenante réalité de **Saving Private Tootsie** (sur chronique dans les NA de 2 149), voici donc une nouvelle production hautement épicée aux hormones. Allez, on n'en dit pas trop pour cette fois-ci et on vous garde les commentaires de l'équipe pour la chronique des prochaines NA.

■ Yuthlert Sippapak a bouclé son troisième film, qui vient de sortir en Thaïlande. Après le somptueux **February** (voir ci-dessous), le jeune réalisateur revient apparemment à ses premières amours : le film de genre bien barré – en cas de doute, l'affiche devrait vous convaincre. **Hup Pho Ra Ta** est une comédie qui voit son appartement envahi par une sœur qui ne veut désormais plus partir. Après avoir fait appel à un shaman incompétent, elle contacte sa sœur au Cambodge afin de mettre la main sur le plus puissant de tous les « witch doctor ».

■ **Ghost Delivery** est un autre film thaï se penchant sur l'au-delà. Perman s'occupe d'une société de livraison un peu particulière. Il est effectivement le seul à offrir à ceux qui le lui demandent des livraisons afin de hanter telle ou telle personne. Il faut dire que le jeune homme possède des pouvoirs surnaturels qui lui donnent la possibilité de contrôler les spectres. Un jour, ses plans se trouvent quelque peu bouleversés par un esprit féminin dont il ne tarde pas à tomber amoureux... C'est le débutant Thitiwat Mueaboiyong qui est aux commandes de ce film qui semble au goût du jour un peu partout en Asie.





FEBRUARY

LA SORTIE DU TROISIÈME FILM DE YUTHLERT SIPPAPAK - VOIR CI-DESSUS - NOUS DONNE L'OCCASION DE REVENIR SUR SON ÉTONNANT AVANT-DERNIER FILM, SORTI DURANT LE PREMIER SEMESTRE EN THAÏLANDE.

Après le délirant et survolté **Killer Tattoo**, on avait été surpris lorsque Sippapak nous avait annoncé qu'il préparait une sorte de romance située aux USA. Un peu comme si Woody Allen nous annonçait se lancer dans le gore-pornographique... On imaginait mal la chose. Mauvaise langue ou étroitesse d'esprit ? En tout cas, la surprise aura été totale. Tellement énorme en fait, que l'on a du mal à croire que c'est le même homme qui a tourné les deux films. **February** (c'est le titre de son second) est en complète opposition avec ses débuts cinématographiques. **Killer Tattoo** était un premier film tout fou, parfois sans queue ni tête, mais respirant le bonheur de tourner. **February** est un film d'une grande maturité technique, visuelle et narrative, qui s'impose immédiatement comme l'un des plus superbes films de ce début de siècle.

Kaewta, une jeune artiste peintre, est atteinte d'une maladie grave à laquelle elle a peu de chance de survivre. En attendant son opération au mois de février, elle décide de partir à New York pour renouer avec sa meilleure amie, avec qui elle s'était fâchée pour cause de rivalité sentimentale.

G. est un immigré thaï clandestin qui vit dans la Grosse Pomme et accomplit divers boulots illégaux pour des mafieux chinois. Un soir, un coup tourne mal et son compère de toujours se fait abattre pendant qu'il renverse une jeune femme qui se trouve être Kaewta. Il finit par la

■ Des nouvelles du dernier Kiyoshi Kurosawa, dont l'avant-dernier film, le très décevant **Bright Future**, sort actuellement sur nos écrans. **Doppelganger** met en scène Koji Yakusho dans le rôle d'un scientifique fatigué qui se met à voir son propre double. Son assistant lui apprend que ceux qui voient leur « doppelganger » meurent peu de temps après... Retrouvant donc son genre de prédilection, Kurosawa distille en tout beaucoup d'humour dans son film. Le tout ne semble pas avoir convaincu tout le monde, même si **Doppelganger** était choisi comme film d'ouverture du Festival de Pusan.

■ Des nouvelles des deux nouveaux **McDull** dont on vous parlait dans le précédent numéro. Le second épisode des aventures du petit cochon se nomme **McDull, The Pineapple Bun Prince** et le troisième (attention, roulement de tambours)... **McDull Wudang** ! Yes baby, comme on l'a ! Si c'est pas d'la balle ça, je ne sais pas ce qu'il vous faut ! Dans ce troisième film, McDull se retrouve donc à Wudang, où il se met à pratiquer le kungfu. Ce sont les bonzhommes du Wu Tang Clan qui vont être contents.

■ On se demandait dans les précédentes NA où était passé le Park de Andrew Lau, et bien il vient juste de sortir à HK... en 3D ! Notre rappeur de big hein et le cinéaste Bonbon (qui, lui, préfère Presley au point de se faire pousser les favoris maintenant) l'ont déjà vu et n'ont pas tenu très longtemps... Serait-ce un mauvais signe ? En tout cas, cela ne ferait que confirmer (pour la énième fois) que Lau est un réalisateur capable du meilleur (**Infernal Affairs**) comme de la pire daube.

■ Jamie pour finir, comme on en parlait dans de précédentes NA, le troisième épisode de la pentalogie sur les écoles hantées initiée par **Whispering Corridors**. **Whispering Stairs** n'est pas bon. Mais pas bon du tout. Une claque que l'on prend d'autant plus mal (Ont donné la qualité des deux premiers films...

■ Pour conclure, deux petits films d'un poil que l'on n'avait jamais auparavant abordé. De Malaisie nous vient la comédie d'action **Lang Buana** de Mohamad Mohd Khalid. Trois hommes en fuite sont accueillis comme des rois dans un petit village. Ils apprennent rapidement que les habitants les ont pris pour les princes qui les délivreraient du joug du seigneur Sang Nuca. Autre film, **MX3** met en scène trois détectives privés au bord du chômage qui se retrouvent engagés par Miss Lolita (!) afin d'enquêter sur les ébats de son mari, pendant qu'une compagnie d'assurance leur demande de suivre ses pas une grosse fraude financière.

ramener chez lui et s'aperçoit qu'elle a perdu tout souvenir. Une seule chose lui reste : l'envie de peindre. G., se sentant coupable de son état, s'occupe d'elle, même s'il est trop pris par ses propres problèmes (son passeport est retenu par les Triades alors qu'il ne rêve que de retourner au pays). Alors que l'étau se resserre autour de G., la date fatidique de l'opération approche dangereusement pour Kaewta...

On ne dévoilera pas un gros rebondissement en annonçant que les deux personnages tombent amoureux. Bien que le réalisateur se défende d'avoir fait une romance, il est néanmoins indéniable que **February** parle d'amour. Mais de bien d'autres choses encore. De liberté, de racines, de mort, d'espoir, de choix cruciaux... De la vraie vie. Bien heureusement, Sippapak n'est pas Rohmer, et son travail visuel est tout simplement envoûtant, à tel point que l'on a bien du mal à se dégager de l'univers intimiste qu'il a si magnifiquement créé. New York, que le réalisateur connaît bien pour y avoir vécu, apparaît sous son éclairage comme une cité vide et froide, presque une ville fantôme. Mais Sippapak filme la Grosse Pomme avec une tendresse certaine, nous offrant plusieurs vues tout simplement magnifiques (le pont de Brooklyn sous la neige, les rues abandonnées où marchent les amants...). Un univers qui fonctionne aussi grâce à deux rouages essentiels : ses interprètes principaux Shahkirt Yamnarm (G) et Sopidnapa (Kaewta). À voir comment ces deux acteurs déchirent l'écran par leur naturel et leur implication, on a vraiment du mal à croire que ce soit leur première participation dans un film... S'il y a un oscar du meilleur acteur à donner cette année, il devrait aller directement à Yamnarm, qui, par son stoïcisme résigné, délivre une prestation de haute tenue.

Il n'y a rien à reprocher à ce film (si l'on veut chipoter, les multiples rebondissements des 15 dernières minutes n'étaient pas forcément nécessaires) qui nous subjugue totalement durant toute sa durée. À l'heure où l'on utilise le terme chef d'œuvre pour n'importe quelle bouse de troisième catégorie, voilà bien une production qui n'usurperait peut-être pas le qualificatif...
Il est clair que lorsque l'on voit Sippapak retourner pour son troisième film vers un scénario bien délirant, on a de plus en plus de mal à cerner le personnage. Son intérêt pour **Killer Tatoo** était sincère et on ne l'imagine donc pas comme une variante thaïe d'un Andrew Lau capable d'enchaîner tout et n'importe quoi. Mais le fossé entre ses trois œuvres (même si l'on n'a pas encore vu le dernier, il est clair qu'il ne boxe pas dans la même catégorie que **February**) ne fait que renforcer notre foi en ce jeune réalisateur.

SAN SEBASTIÁN

Comme chaque automne, on est descendu dans la cave de Tonton Mad pour détacher Christophe Lemaire et l'envoyer séance tenante faire un tour au Festival de San Sebastián. Nos amis espagnols ne s'en sont pas encore remis...

Skinned Deep (voir preview dans le n°156 de Mad), aura été le plus grand éclat de rire (volontaire ou involontaire, peu importe) du dernier Festival du Film Fantastique et de Terreur de San Sebastián qui fêtait (à coup de tapas bien membrés et de gin-fizz bien tassés) cet automne sa quatorzième année d'existence. Gabe Bartalos, maquilleur attitré des gore psychotroniques de Frank Henenlotter, signe un authentique et joyeux nanar à la Don Dohler (le Ed Wood des années 70, responsable d'un **Alien Factor** qui traumatisa naguère les spectateurs du Rex). Clou du film : le nain Warwick Davis assassinant à coups d'assiettes une partie du casting, dont Forest J. Ackerman, le créateur du magazine *Famous Monsters* qui, à 83 ans passés, n'hésite toujours pas à aller faire son cabot dans les séries Z d'horreur dégénérées. Une chose est sûre : **Skinned Deep** risque de plaire davantage à Damien Granger qu'au rédacteur en chef plus posé (donc certainement plus ennuyeux) de *Télérama*.

L'ASIE ATTAQUE !

Pour le reste, San Sebastián a encore fait preuve d'éclectisme en sélectionnant des films venus de tous les pays du monde (sauf la Belgique, la Tanzanie et la principauté de Monaco). Une fois de plus, ce sont les Asiatiques qui ont tenu le pavé haut la main, avec des déjanteries qu'il serait impossible de produire dans une France de plus en plus christianclavierisée. Comme l'hallucinatoire **Moon Child** de Yakahisa Zez, réalisateur de films de cul nippon (des « pinku eiga » donc) qui se la joue ici Takashi Miike. Sur un pitch qui n'aurait pas pu être trouvé par Jacques Doillon (dans le Japon de 2014, deux vampires, un livreur de pizzas, un justicier et une fille violée s'attaquent à des gangsters), le réalisateur navigue entre le mélo larmoyant, un humour post-comédies cantonaises et des gunfights endiablés évoquant à la fois le **Reservoir Dogs** de Tarantino et les **Matrix** de Wachowski frère et sœur (puisque, paraît-il, un des deux frangins aurait changé de sexe !). Petite déception avec le **Battle Royale II** de Fukasaku père et fils, quasi remake du premier et quasi remake également d'**Il faut sauver le soldat Ryan** ! Très efficace réalisationellement parlant (oh ! joli !), cette suite n'est qu'une immense succession de tirs et d'explosions qui finissent par devenir gavantes. D'autant plus que les ados sont tous habillés en treillis militaires et n'utilisent que des armes à feu. On regrette, du coup, l'absence d'armes blanches et les jupettes d'écolières qui faisaient le charme méchant et sexy du premier **Battle Royale**. Niveau violence, le film assure avec les multiples séquences (également répétitives) où des ados voient leurs têtes à moitié arrachées suite au déclenchement de leurs colliers explosifs. Un peu comme l'« intestinator » des taulards de **Fortress**, mais version gorges ! À mi-chemin entre le film de loup garou et le théâtre Nô, l'étrange mais plombant **Bakko Yokaiden Kibakichi** de Tomoo Haraguchi (responsable des effets de maquillages du **Brother** de Takeshi Kitano !) est un film d'épouvante anormale encore plus posé qu'un essai auteurisant de Jacques Rivette. Est ce un vrai désir surréaliste ou un pur délire masturbatoire ? Seul Julien Sévéon doit avoir la réponse... Présenté avec succès dans une section parallèle de Cannes cette année, le sino-taiwanais **Double vision** de Chen Kuo-Fu est l'une des plus grandes surprises de ce festival. On pense beaucoup à **Seven** en suivant l'enquête de deux détectives (un Américain et un Asiatique) découvrant l'existence d'une secte taoïste qui va peut être les mener vers les secrets de l'immortalité.

DES KIWIS ET DES TEUTONS

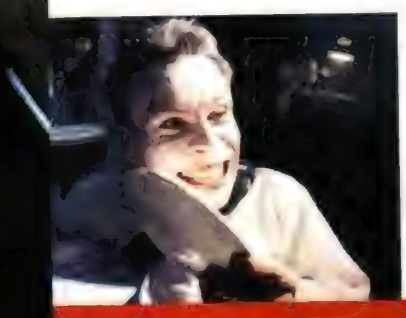
Quant à la Nouvelle-Zélande, et bien il n'y a pas que Peter Jackson. La preuve avec **The Locals** du court-métragiste Greg Page, mixage inquiétant entre **La Nuit des morts-vivants** et un épisode de ***La Quatrième dimension***. Deux gars qui auraient pu sortir d'**American Pie** et deux filles qui auraient pu sortir d'**American Pie 2** se retrouvent coincés dans un étrange patelin habité par des villageois sainement zombifiés (c'est à dire sans asticots sur la tronche) qu'ils vont devoir affronter. Sans geysers de sang, sans courtes focales et sans bande son tonitruante, Greg Page réussit à faire peur en filmant des zombies qui se comportent comme des personnes normales (ils bouffent, ils baisent, ils font caca... non je blague !). L'Allemagne, elle, était représentée par **House of the Dead** et le nouveau Olaf Ittenbach. Sympa mais basique est le **House of the Dead** de Uwe Boll, dont l'esprit reste fidèle au jeu vidéo dont il est tiré. En un mot : un gore/shoot'em up avec canardage de zombies non-stop sur une île. Si l'ambiance est loin d'être terrifiante, les effets sanglants, eux, rappellent les zombies movies de Lucio Fulci. On ne s'attardera pas sur la dernière vidéo gore (**Beyond the Limits**) d'Olaf Ittenbach, spécialiste de la violence craspec au premier degré, qui semble prendre un réel plaisir à filmer des actes de torture où les nanas se font défoncer le crâne et les mecs tirer des balles dans la nuque par des simili-comédiens dont la carrure des mâchoires est inversement proportionnelle à la qualité de leur jeu. Mais niveau réal', il faut reconnaître qu'Adolf (pardon, Olaf) Ittenbach a fait énormément de progrès depuis ses débuts dans la boucherie pelliculée avec le dégénéré **Premutos**. Mais bon, il a ses fans...

MOMIES ET ZOMBIES

Petite surprise du côté de l'Oncle Sam avec le glauque **Love Object** de Robert Parigi, où un jeune homme mentalement perturbé séquestre son

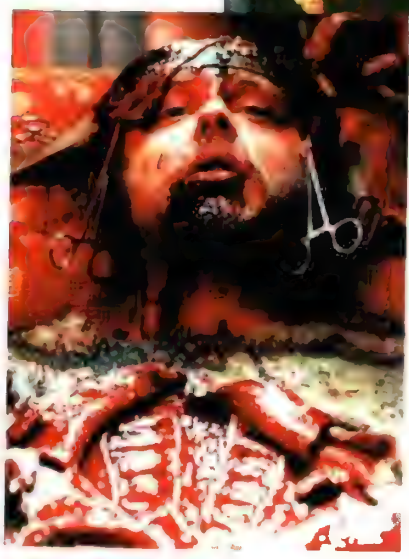
Ci-dessous, de gauche à droite :
David Morse enquête sur une série de morts mystérieuses dans le thriller fantastique Double Vision.

Warwick Davis dans le rôle de Plates, un des membres de la famille de détraqués de Skinned Deep, la première réalisation du maquilleur Gabe Bartalos.



2003

amoureuse, qu'il confond, dans ses fantasmes de jouisseur inassouvi, avec une poupée en latex dont il est tombé amoureux ! Commençant comme une comédie romantique, le film s'achève dans un délire SM dérangeant digne d'une partouze toulousaine. Quant à Don Coscarelli, plus ou moins débarrassé de ses **Phantasm** (il en a quand même réalisé quatre et s'apprête à attaquer le cinquième), il trouve sa rédemption avec le magnifique **Bubba Ho-tep**, où Bruce Campbell et l'acteur black Ossie Davies jouent respectivement un Elvis Presley et un Kennedy vieillissant qui croupissent dans un hospice hanté par l'esprit d'une divinité égyptienne. Coscarelli arrive à dépasser la kitcherie volontaire en nous offrant un magnifique délire poétique sur la vieillesse, l'imagination, la paranoïa et la mort. Très justement inclassable, injustement insortable, **Bubba Ho-tep** semble avoir été réalisé par un Ed Wood qui aurait soudain pris conscience de ce qu'il filme. Paraît que la chose sera à Gérardmer... Quant à **House of 1000 Corpses** du rocker provo Rob Zombie (un pseudo ? Pensez-donc !), après avoir défrayé la censure US, il débarque ici dans son montage non-déviant (moins vingt minutes). Malgré ses sept millions de dollars de budget et ses références imposantes (le film s'inspire ouvertement de **Massacre à la tronçonneuse** et **2000 Maniacs**, mais, curieusement, pas de **Ma femme s'appelle Maurice**), on est vite gavé par une réalisation bordélique qui ne met jamais en avant les magnifiques décors (une fête foraine) et le cabotinage jouissif des acteurs (dont Bill **Massacre à la tronçonneuse 2** Moseley). Reste une séquence authentiquement terrifiante où une jeune femme, enfermée dans un cercueil à côté d'un cadavre, est jetée en pâture, au fond d'un puits, à une horde de morts vivants décharnés et boueux.



ENTRE FRISSONS ET KITSCH

N'oublions pas non plus les deux petits frenchies Jean-Baptiste et Fabrice Canepa, qui ont obtenu un gros succès à l'applaudimètre avec leur chouette **Dead End** (voir Mad 149 page 55). En quatorze ans de festival, le film a d'ailleurs obtenu la plus haute côte du public (presque 9 sur 10 de notation), ce qui rend encore plus incompréhensible sa non-distribution dans les salles françaises à l'heure qu'il est. Côté rétro, ce fut la folie furieuse avec, entre autres, une intégrale Carpenter, quelques **Baby Cart**, **Le Masque du démon** en copie ultra-neuve (on aperçoit même la pointe des seins de Barbara Steele à travers ses vêtements), quelques Corman/Poe (**La Chambre des tortures**, **La Chute de la maison Usher**) et surtout l'hilarant **Supersonic Man** de Juan Piquer Simón, un ersatz de super héros à l'espagnole avec trucages pourris (Supersonic Man soulevant un tracteur) et gags à la cons (Supersonic Man transformant le flingue d'un truand en banane !). Quant à la salle, déchaînée, elle reprenait en chœur la chanson du film, qui aurait fait un malheur dans les vieilles émissions de variétés de Guy Lux. À noter aussi : une splendide exposition de maquettes, dessins, photos et story boards de Emilio Ruiz, grand maître des effets spéciaux qui a travaillé aussi bien sur les maquettes de **Dune** et **Conan le barbare** que sur celles de **Supersonic Man**.

IBÉRIQUES EN FOLIE

On signalera aussi l'extrême vitalité du fanzinat espagnol, dont le meilleur exemple est toujours le cultissime *2000 Maniacos*. Si culte que la revue a eu droit à un documentaire d'une demi-heure (déjà diffusée sur une chaîne de télé locale) présentée sur scène par son rédacteur en chef fou Manuel Valencia (alias « cartoon man », qui parle et se déplace comme le diable de Tasmanie) déguisé en canard ! À cette occasion, le directeur du festival José Luis Rebordinos s'était, lui, grimé en poulet ! Quant à la cérémonie de clôture, menée à coups de vannes par Santiago Ségura (acteur, cinéaste et grand bisseux devant l'éternel : le Tarantino espagnol, quoi !), elle s'est achevée dans le délire le plus total avec, comme l'année dernière, la présence d'un catcheur obsédé sexuel. Après s'être branlé sur scène (pour de vrai), le Santo espagnol est parti dans la salle pour aller frapper son sexe sur des spectatrices hystériques ! Paul Naschy, connu pour avoir été un loup garou espagnol baveux dans les seventies, a eu droit, lui, à une standing ovation pour la présentation de la bande-annonce de son dernier film (disponible sur www.rojosangre.com). Quant à Paco Plaza, réalisateur du chouette **Les Enfants d'Abraham**, sorti cet été dans l'anonymat général, il venait présenter en scoop de dernière minute le trailer de sa dernière pelloche produite par Filmax : **Romasanta**, modernisation du mythe du loup garou, vu ici sous l'angle d'un serial killer. Au vu des premières images (au look **Pacte des loups**), Plaza semble suivre la grande voie du nouvel âge d'or du fantastique espagnol inauguré par les films d'Alejandro Amenábar et Jaume Balagueró.

Christophe LEMAIRE alias « El Camionero de la Noche » (« le camionneur de la mort », c'est comme ça qu'on m'appelle là-bas).

Remerciements à José Luis Rebordinos, Carlos Plaza et toute l'équipe du festival.

Ci-dessus :
Bruce Campbell incarne Elvis Presley dans Bubba Ho-tep, l'excellente comédie de Don Coscarelli.

Ci-contre :
Une des nombreuses victimes de House of 1000 Corpses, le premier film du chanteur Rob Zombie.

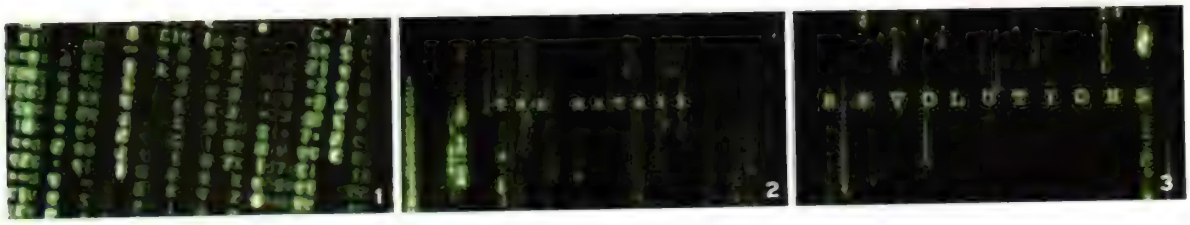
En bas :
Les deux personnages principaux de Love Object : l'amoureux perturbé et sa conquête... une poupée gonflable !

→ par Julien DUPUY

Le double effet Buf

Les effets spéciaux de Matrix Revolutions par Stéphane Ceretti, superviseur pour Buf

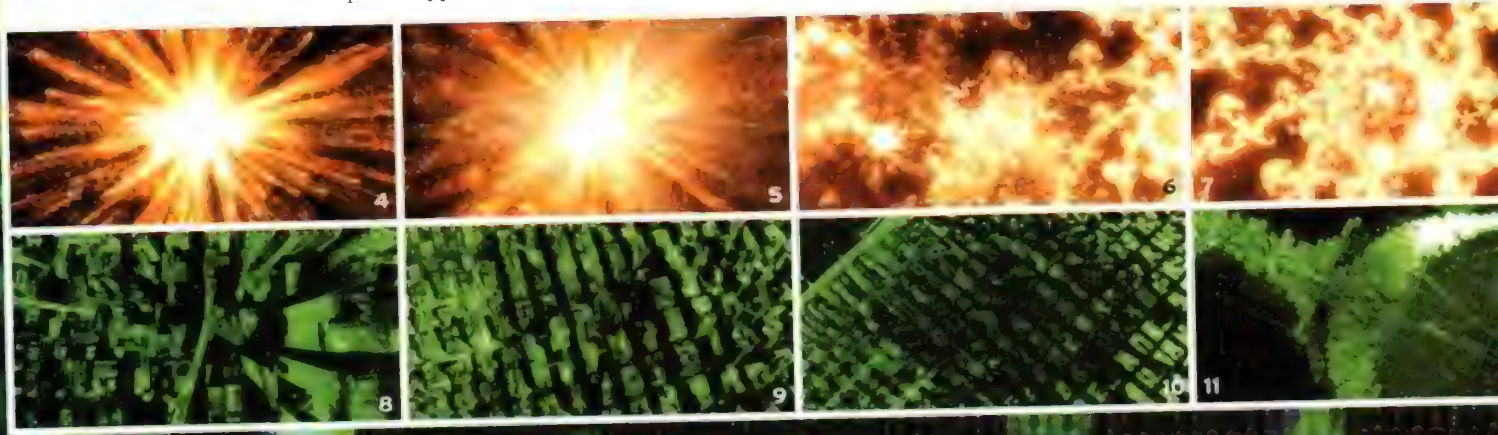
Nous vous avions déjà parlé du travail de la société française Buf Compagnie sur Matrix Reloaded (cf. Mad Movies n° 155). La même équipe a rempilé sur le troisième opus, poussant un peu plus loin les expérimentations de la première séquelle et testant de nouvelles manipulations d'images aussi surprenantes qu'inédites. En les dévoilant, Stéphane Ceretti va en outre percer quelques-uns des nombreux mystères de ce film sibyllin.



L'OUVERTURE :

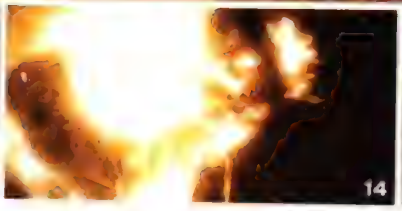
Comme ce fut le cas sur **Reloaded**, Buf était en charge de l'ouverture du film, employant pour la première partie de cette séquence de 50 secondes une technique similaire à celle adoptée pour les « codes visions » de **Reloaded** (photos 1 à 3). Ensuite, les choses se compliquent : *« Dans la deuxième partie, nous devions matérialiser la naissance de l'esprit des machines. »* explique Stéphane Ceretti. *« On assiste ainsi à une explosion stellaire, composée de fractales dans lesquelles nous pénétrons pour arriver à la Source. »* Et comme d'habitude avec les Wachowski, la période de design est longue et pléthorique : *« Nous avons fait de multiples recherches sur les structures fractales de Mandelbrot et les ensembles de Julia. Au final, nous avons utilisé un outil de calcul fractal que nous pouvions commander à loisir par le biais de scripts. »* Et si les directives des Wachowski étaient extrêmement précises concernant la vitesse et la durée de ce ride, ils restèrent évasifs quant à la structure de cet univers, demandant seulement à ce que l'on puisse y retrouver une forme de spirale ou de tube (photos 4 à 7). Le ride se conclut sur la ville des machines, construite par Buf à partir d'un matte-painting fourni par le Tippett Studio. Ces derniers ont en effet réalisé le duel final entre Smith et Neo et avaient dû reconstituer dans leurs ordinateurs une bonne partie de la cité.

Dernière étape de la scène d'ouverture : un voyage à travers la ville en « code vision ». Cette fois, c'est Eon, la société créée par les Wachowski et le superviseur des effets spéciaux visuels du film, John Gaeta, qui fournit un modèle basique de la ville dont ils s'étaient servis pour des animatiques. Là encore, le ride devait correspondre à un trajet précis, démarrant d'une voiture de police stationnée devant l'immeuble de l'Architecte, pour finir sur un écran situé dans un vaisseau des humains. Et non content d'être agrémenté d'un mouvement de caméra très complexe, le plan devait se dérouler durant toute une journée vue en accéléré, demandant ainsi aux techniciens de jouer avec les changements de lumière. Buf dut d'abord affiner le modèle fourni par Eon, puis plaquer des textures à partir de photos prises à Sydney. *« Et comme le changement d'échelle était important dans le plan, il fallait passer par plusieurs tailles de codes. Au final, quatre dimensions de codes, de la plus fine à la plus grosse, se succèdent dans le plan sans qu'on ne le voit jamais. »* explique Ceretti. (photos 8 à 11)



12

13



14

15

16

LA « NEO VISION »

Grande nouveauté dans **Matrix Revolutions** : Neo, devenu aveugle, développe une nouvelle façon de voir le monde réel, dans des plans créés là encore par Buf. Le personnage interprété par Keanu Reeves utilise pour la première fois ce pouvoir dans un duel contre Bane, un humain possédé par Smith. *« Mais comme Neo commence à peine à maîtriser ce nouveau pouvoir, ses capacités sont encore faibles. Il ne voit donc qu'à quelques centimètres de lui et tout reste flou. »* précise Cerretti. Selon les Wachowski, il est en réalité fait référence dans ces plans à un effet spécial qui restait encore très mystérieux dans **Reloaded** : l'apparence de Seraph (Colin Chou) en « code vision ». Le personnage était en effet représenté comme un être irradiant une forte lumière et recouvert de taches solaires. *« De même, avec la "Neo Vision", nous sommes dans un univers doré, brillant et Neo est capable de voir l'essence de ce qui l'entoure. En l'occurrence, il devait voir Smith à travers l'enveloppe charnelle de Bane. Tout d'abord, nous avons rotoscopé en 3D l'agent Smith. Hugo Weaving fut filmé sous trois angles de vue : la caméra principale et deux caméras secondaires. Ceci nous permettait de le reconstruire en 3D et de pouvoir lui appliquer des effets de lumière et de déformation. À partir de ce modèle, nous avons créé une surface externe qui se déformait de manière dynamique, ce qui nous permettait de donner un aspect flamme à son enveloppe. »* Seules les lunettes du personnage devaient rester totalement noires et quasiment opaques, ainsi que l'exigèrent les Wachowski (photos 12 et 13). Enfin, c'est à travers la « Neo Vision » que l'on découvre le sort peu enviable réservé à Bane/Smith. Les réalisateurs demandèrent à ce que l'effet ressemble à une ampoule de verre se brisant sur le sol : *« Nous désignions les zones de fractures sur le modèle 3D, ce qui nous permettait de contrôler exactement la taille et la forme des morceaux qui éclatent. »* (photo 14).

SMITH CONTAMINE L'ORACLE

Buf se chargea également de la contamination de l'Oracle par l'agent Smith, une séquence visualisée en « code vision ». La scène fut d'abord tournée en live avec Hugo Weaving interprétant le Smith touchant l'Oracle, et des doublures. L'équipe avait équipé le plateau de ventilateurs, des bibelots se fracassaient au sol et les portes de placard claquaient. Ce n'était pas suffisant pour les Wachowski qui désiraient que la scène soit totalement chaotique : *« Ce n'était pas un problème puisque nous avions reconstruit la scène intégralement en 3D, en remplaçant tous les acteurs par un Smith en 3D, dont l'animation était calée sur le jeu des vrais acteurs. »* Le corps des Smith était recouvert de boue noire, et les vêtements des personnages ainsi que différents éléments de la pièce furent animés pour accentuer la confusion de la scène. Enfin, la gestion des codes s'est déroulée suivant un principe similaire à celui que Buf avait employé sur **Matrix Reloaded** (cf. Y'a un truc ! Mad Movies n° 155) (photo 15).

LE FINAL : SATI CAT

Buf enfin a créé l'un des plus beaux effets spéciaux de **Matrix Revolutions** : la reprogrammation en un plan séquence de la Matrice suite au duel entre Smith et Neo. *« En fait, nous avions deux plans à truquer dans cette séquence. Le premier était un plan de compositing simple : il fallait ajouter de la pluie sur un chat noir. En effet, le pauvre animal ne pouvait pas se concentrer sur son rôle si on le filmait sous un violent orage ! »* L'intempérie et le greffier furent donc filmés en deux passes successives puis réunis grâce à une manipulation 2D de l'image. Le plan suivant, qui voit le décor se modifier, était beaucoup plus complexe. *« Nous avons d'abord tourné plusieurs passes en motion-control avec différentes configurations pour le décor : une fois humide et cassé, humide et reconstruit, sec et cassé, sec et reconstruit et avec et sans pluie. D'autres passes furent filmées pour les deux actions que le chat devait faire. Car le but était de raccorder le mouvement des deux actions pour que l'on ait l'impression que le chat refait le même mouvement mais à quelques mètres et secondes d'intervalle. »* Le félin comme le décor durent être reconstruits en 3D pour créer les transitions entre les deux univers. Et comme la constitution virtuelle de cet univers devait rester évidente, Buf ajouta des effets de codes sur le chat ainsi que sur le décor. Un œil averti remarquera également que la pluie elle-même contient plusieurs traces du code de la Matrice. Enfin, un morphing fut effectué entre la robe mouillée et sèche de Sati (photo 16).

« Ce fut un réel plaisir pour les équipes de BUF d'apporter leur savoir-faire technique et artistique à l'univers **Matrix**, *et de travailler au contact des frères Wachowski, ainsi que de John Gaeta et Dan Glass, les superviseurs d'effets visuels. La qualité de ce projet en on fait une expérience unique. »* conclue Stéphane Ceretti. Loin de se reposer sur ses lauriers, Buf continue d'œuvrer sur des films ambitieux, puisque l'on retrouvera prochainement leur nom au générique du **2046** de Wong Kar-Wai.

Merci à Céline Ferrand

Propos recueillis par Julien DUPUY

SCARY MOVIE 3
LE CERCLE VICIEUX

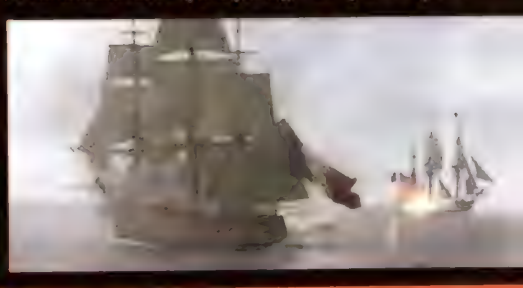
Maintenant que les frères Wayans, injustement désignés comme responsables du fiasco de **Scary Movie 2**, ont été écartés au profit de David Zucker, la firme Miramax, cette grande amoureuse de cinéma devant l'éternel (NOT!!!), va de nouveau pouvoir s'en foutre plein les poches en capitalisant gentiment sur les derniers grands succès du cinéma fantastique et d'horreur, avec la même cynique hilarité à deux balles. Exit les options de parodie du **Seigneur des anneaux** (le film fut un temps sous-titré **Lord of the Brooms**) ou encore la participation au scénario de Kevin Williamson, et qui aurait pu changer la donne. Trop content de pouvoir

retrouver, après le fiasco de ses deux derniers films (**BASEketball** et **My Boss Daughter**, inédits en France), David Zucker, le meilleur des ZAZ, se lance sans vergogne dans la parodie qui sacrifie un maximum de ses principes comiques. Entièrement pensé et conçu selon les différentes propositions, **Scary Movie 3** relève certes un peu la barre placée assez bas par le catastrophique **Scary Movie 2**, sans pour autant le faire de plus mauvais film de son réalisateur, juste derrière le fameusement nul **Y-a-t'il quelqu'un pour tuer ma femme?** Au menu, on retrouve donc une trame empruntée à celle du **Cercle**, et mêlée à celle de **Signes**, parsemée par une interminable série de gags (où Cindy Crawford, version blonde) enquête aussi sur la VHS tueuse et découvre que celle-ci est mystérieusement liée à une invasion extra-terrestre.

Constellé de cameos (Jenny McCarthy vient se faire taper la caisse par Pamela Anderson), de clins d'œil (façon gros coups de coude au spectateur, dans le même sketch, on fait référence à la scène pourrie de Pamela) et de parodies de films qui n'ont parfois rien à voir avec le sujet (**8 Mile**) quand elles ne représentent pas un décalquage à peine marqué du film cité (**8 Mile** toujours), **Scary Movie 3** tente de renouveler l'exploit du premier film, humour black à l'appui. Inutile de préciser que David Zucker est pourtant étranger à cette forme de rire. Le plus navrant sera de constater que le sieur n'est plus que l'ombre de lui-même répétant ainsi ses gags réussis par quatre fois et usant de l'expression faciale outrée de ses acteurs pour surligner au marqueur les passages où il faut rire. Encore un peu et on aurait le droit à des rires enregistrés pour marquer la cadence! Mais même dépassé par les événements, Zucker arrive à faire mouche de temps en temps, faisant preuve d'un humour cruel lorsqu'il laisse un gosse aux prises avec un cureton pédophile ou encore qu'il parodie **Les Autres** avec la présence d'un faux Michael Jackson lui aussi intéressé par le zizi des petits garçons. Les deux meilleurs moments du film? Une parodie de la VHS du **Cercle** (où l'on s'aperçoit visuellement que le Cercle en question n'est autre que le cercle des copines) et celle de la première apparition du E. T. de **Signes**, ici aperçu dans un champ, passant derrière un cheval accumulant

MASTER AND COMMANDER : DE L'AUTRE CÔTÉ DU MONDE
LA PREMIÈRE VAGUE

1805. L'océan est un champ de bataille où s'affrontent les flottes britanniques et françaises. Le capitaine Jack Aubrey (Russell Crowe, intrépide et autoritaire), officier d'élite de la Marine Royale, voit son navire attaqué par celui d'un corsaire ennemi. Malgré les lourdes pertes subies, il décide de traquer son agresseur à travers le Pacifique, contre l'avis de son ami Stephen Maturin (Paul Bettany, intense et attachant), chirurgien du bord et naturaliste, avec qui il partage une passion pour



lâchant des tombereaux de merde sur le sol! Comme quoi, la nature a été bien inspirée le jour où le caca a été inventé: ça donne toujours de très bons gags.

Stéphane MOISSARD

USA 2003 RÉAL. DAVID ZUCKER SCÉN. PAT PROFT ET CRAIG MAZIN. DIR. PHOT. MARK IRWIN. MUS. JAMES L. VENABLE. PROD. ROBERT K. WEISS, KEVIN MARCEY ET PHIL DORNFELD POUR DIMENSION FILMS. INT. ANNA FARIS, CHARLIE SHEEN, SIMON REX, ANTHONY ANDERSON, REGINA HALL, LESLIE NIELSEN, PAMELA ANDERSON, JENNY MCCARTHY, GEORGE CARLIN, LA BELLE, DURÉE NON DISP. FILM DISTRIBUTION. SORTIE LE 23 DÉCEMBRE 2003.

la musique classique…

Vendu comme un swashbuckler prestigieux, **Master and Commander** est en fait un film d'auteur dont les limites sont définies par celles de son metteur en scène. Que la production ait choisi Peter Weir n'a finalement rien d'étonnant, puisque l'homme a toujours été passionné par la chronique de micro-sociétés fréquentées par des personnages qui ne demandent qu'à en franchir les frontières, qu'elles aient été établies par leurs propres choix ou qu'elles leur aient été imposées: le film rassemble tous ces éléments, et Weir se plaît à s'attarder sur la psychologie de ses héros, sur ce qui motive leurs actions, plutôt que sur l'action en elle-même. Le problème, c'est que si cette approche conviendrait à merveille à un remake des **Révoltés du Bounty**, ce n'est pas le cas ici. Ainsi, c'est à une longue traversée bavarde qu'il nous convie, encadrée par deux batailles navales aussi brèves que frustrantes, que l'on croirait mises en images par deux tempéraments opposés: autant la première, lancée par une salve de canons destructrice, évoque le meilleur d'un Jean-Jacques Annaud, autant l'abordage de la seconde est expédiée par des cadrages hasardeux et un montage chaotique. Partant de là, on est surpris que Weir ait opté pour le dixième tome de l'œuvre littéraire qu'on lui offrait d'adapter, alors que le premier était beaucoup plus « character-oriented ». Et ce n'est pas la seule erreur d'un script qui, en condensant les ouvrages précités, aurait gagné en clarté, en émotion et en péripéties.

Master and Commander est pourtant, à l'occasion, un très beau film, notamment lorsqu'est évoqué **Gallipoli** lors d'une escale à terre, dans son portrait d'un jeune aspirant qui se croit atteint d'une malédiction, par son évocation réaliste de la vie à bord et dans la dimension spectrale donnée au navire ennemi. Et si Weir ne parvient pas toujours à atteindre le souffle épique attendu, le spectacle est tout de même secoué par des bourrasques qui sentent bon les embruns et qui réjouiront les marins dans l'âme.

Cédric DELELÉE

MASTER AND COMMANDER: THE FAR SIDE OF THE WORLD. USA. 2003. RÉAL.: PETER WEIR. SCÉN.: PETER WEIR ET JOHN COLLEE D'APRÈS LE ROMAN DE PATRICK O'BRIAN. DIR. PHOT.: RUSSELL BOYD. MUS.: IVA DAVIES, CHRISTOPHER GORDON ET RICHARD TOGNETTI. PROD.: SAMUEL GOLDWYN JR., PETER WEIR ET DUNCAN HENDERSON POUR SAMUEL GOLDWYN FILMS, UNIVERSAL PICTURES, MIRAMAX FILMS ET TWENTIETH CENTURY FOX. INT.: RUSSELL CROWE, PAUL BETTANY, JAMES D'ARCY, EDWARD WOODALL, CHRIS LARKIN, BILLY BOYD... DUR.: 2H14. DIST.: UIP. SORTIE LE 31 DÉCEMBRE 2003.

L'HOMME SANS TÊTE

PETIT MAIS COSTAUD

Ayant raflé le prix du jury dans la section court-métrage du dernier festival de Cannes, **L'Homme sans tête** se trimballe depuis une très bonne réputation. Réputation qui s'avérera fondée après visionnage. Seul dans son petit appartement perdu dans une cité portuaire crépusculaire, **L'Homme sans tête** est aux anges. Il vient de recevoir deux invitations pour un bal donné le soir même, et celle qu'il désire depuis si longtemps a répondu par l'affirmatif pour l'accompagner. Mais cette joie est de courte durée. Difficile de faire la cour à l'être aimé sans un visage. Afin d'y remédier, il se rend chez un marchand de têtes et en essaye plusieurs, comme on peut le faire avec une vulgaire paire de pompes. Trouvera-t-il la bonne? La réponse se dévoilera au bout de 18 minutes, 18 minutes de splendeurs visuelles et de défis techniques. En effet, il est difficile de ne pas saluer le boulot abattu par le réalisateur Juan Solanas et son équipe: **L'Homme sans tête** est une jolie réussite. Trop rapidement comparé au duo Caro/Jeunet époque **Cité des enfants perdus**, le court-métrage de Solanas mérite bien mieux que cette comparaison hâtive, et finalement pas si flatteuse que ça. Dans **L'Homme sans tête**, on retiendra surtout ce scope magnifiquement photographié et exploité nous rappelant le **From Hell** des frères Hughes, la prise de risque des effets spéciaux irréprochables, la musique envoûtante de Vincent Artaud, cette belle histoire touchante façon Capra et cet épilogue hilarant devant la glace d'un café. Un vrai bon film quoi. Bon, Juan, tu te magnes le cul et tu passes au long maintenant!

Alexandre BUSTILLO

NB: depuis le 18 décembre, **L'Homme sans tête** est projeté tous les jours à 19h00, chez MK2 Bibliothèque, 128/162 avenue de France, dans le 13ème. Vous êtes Parisiens? Vous n'avez plus d'excuses, surtout que le billet d'entrée n'est que d'un euro.

FRANCE. 2003. RÉAL.: JUAN SOLANAS. SCÉN.: JUAN SOLANAS. DIR. PHOT.: JUAN SOLANAS. MUS.: VINCENT ARTAUD. PROD.: ONYX FILMS ET LA MAISON/IGUANA FILMS. INT.: ALAIN HOCINE, AMBRE BOUKEBZA, SALAH TESKOUK, LUCIEN JEAN-BAPTISTE... DUR.: 18MN. DIST.: ONYX FILMS. SORTIE LE 18 DECEMBRE 2003.

L'HOMME SANS TÊTE
Avant-première
mercredi 17 décembre à 19h30 au mk2 Bibliothèque*
en présence du réalisateur
100 invitations valables pour 1 personne sont à retirer à la librairie Movies 2000, le 17 décembre entre 14h et 18h
Sortie le jeudi 18 décembre tous les jours à 19h30
en exclusivité au mk2 Bibliothèque
Mad Movies
Beaux Arts
nova
BREF
mk2 diffusion

LE MÉDAILLON
JACKIE CHAN FAIT LE MORT

« Je voulais créer un croisement entre **L'Arme fatale** *et* **Ghost**, *ce qui me semblait être une nouvelle idée originale pour Jackie. »* C'est le producteur et co-scénariste Alfred Cheung qui cause… et qui aurait mieux fait de se taire! Car non seulement son idée est d'un ridicule qui ferait pâlir Arnaud Bordas un soir de Beaujolais nouveau, mais encore elle n'a strictement rien à voir avec le film en question, énième nanar à la gloire d'un Jackie vieillissant qui, tout en conservant sa sempiternelle formule magique (ici, il découvre un médaillon ancestral lui conférant super pouvoirs et immortalité) tente à peu près tout et n'importe quoi pour trouver un palliatif à ses carences physiques. Ce sont donc les effets spéciaux numériques (**Le Médaillon** se posant comme la co-production hongkongaise la plus chère à ce jour avec un budget frôlant les 40 millions de dollars) qui sont chargés d'offrir la dose de spectaculaire inhérente à tout Jackie Chan movie qui se respecte. Quant à l'humour, tantôt absurde, tantôt burlesque, qu'il pratique à merveille et qui, depuis **Rush Hour**, est devenu sa marque de fabrique, ce n'est plus lui mais le débile de service Lee Evans (comique anglais vu dans **La Souris**) qui en est désormais le garant, enchaînant les gags les plus pourris avec une telle conviction qu'on finit par lui accorder quelques sourires honteux! En réalité, quand on regarde cette bouillabaisse au scénario aussi captivant que ceux du **Smoking** et de **Mister Cool** (c'est dire!), on pense fortement à une autre grande bouse intergalactique: **Simon Sez**. Si, si, rappelez-vous ce truc difforme mais ô combien jouissif avec Dennis Rodman en tête d'affiche, Hung Yan-yan à la tête des combats et Filip des 2B3 en tête de nœud. Ici, même topo (kung fu, bimbos et blagues à 2 balles) sauf que c'est Samo Hung qui chorégraphie et Gordon Chan qui réalise. Mais ceux qui bavaient déjà à la simple évocation du célèbre acteur et du mythique réalisateur de **Fist of Legend** peuvent aller se rendormir. Car si les deux hommes ont suffisamment de métier pour mettre en scène une ou deux séquences nerveuses, le reste sent le téléfilm vite expédié.

Trip à la Disney pour toute la famille, surchargé de dialogues ineptes et plombé par un comique de situation désespérant (faut voir Jackie et sa sidekick danser sur le « Twist'n Shout » des Beatles pour le croire!), **Le Médaillon** n'arrive même pas à compenser par l'action son manque flagrant d'originalité. Jackie nous ressert les mêmes cascades (la grimpette par-dessus une barrière: un grand classique!) et ses rares exploits câblés ne peuvent plus rien face à une concurrence sauvage comme celle d'**Ong Bak**. Non décidément, même avec l'aide de Marie-Jeanne, la formule magique nous laisse de marbre…

Yannick DAHAN

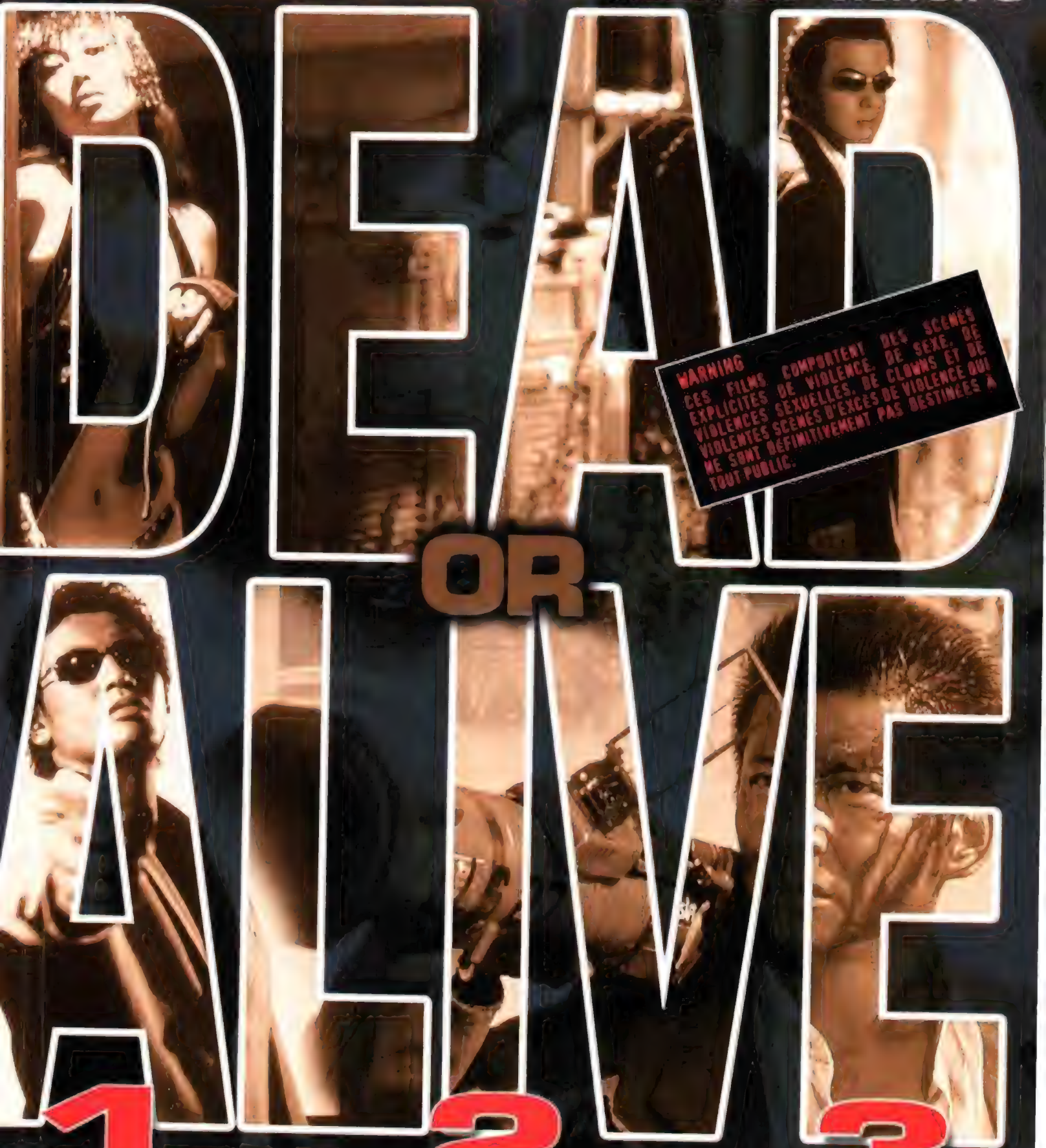
THE MEDALLION. HK/USA. 2003. RÉAL.: GORDON CHAN. SCÉN.: BENNETT DAVLIN, BEY LOGAN, GORDON CHAN, PAUL WHEELER, ALFRED CHEUNG. MUS.: ADRIAN LEE. DIR. PHOT.: ARTHUR WONG. PROD.: ALFRED CHEUNG, JACKIE CHAN, WILLIE CHAN, BILL BORDEN, CANDY LEUNG, T M KWOK POUR EMG ET GOLDEN PORT PRODUCTIONS. INT.: JACKIE CHAN, CLAIRE FORLANI, JULIAN SANDS, LEE EVANS, JOHN RHYS-DAVIES, ANTHONY WONG CHAU SANG, CHRISTY CHEUNG, NICHOLAS TSE. DUR.: 1H28. DIST.: SND. SORTIE LE 24 DÉCEMBRE 2003.

ELFE
LES GOGOS LAS

LA TRILOGIE CULTE DE TAKASHI MIIKE

Etrange Festival 2003

AUDITION VISITOR Q



WARNING

CES FILMS COMPORTENT DES SCENES EXPLICITES DE VIOLENCE, DE SEXE, DE VIOLENCES SEXUELLES, DE CLOWNS ET DE VIOLENTES SCÈNES D'EXCÈS DE VIOLENCE QUI NE SONT DÉFINITIVEMENT PAS DESTINÉES À TOUT PUBLIC.

au cinéma à partir du 14 janvier

cine cinémas FRISSON

MAD MOVIES

Comme au Cinema com

SCORE

OUI FM

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Cédric Delelée	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier
ALIEN	6 La remasterisation est une merveille. Et quelle émotion en revoyant la petite culotte de Sigourney.	5 Un grand moment de terreur spatiale qui passe les années avec aplomb.	3 C'est chiant. Moi, je préfère Mutant.	6 Pour voir le film sur grand écran et non pour ce « director's cut » inutile.	6 Surpassé par Aliens, mais définitivement génial.	6 Le film héritier du mag Metal Hurlant par excellence.	4 Moins fort qu'Aliens et Alien 3, mais c'est quand même celui par lequel tout a commencé...	4 Le genre de pétoche que Ridley Scott ne serait plus capable de filer aujourd'hui.	4 Je note la version longue, la valeur ajoutée n'étant pas exceptionnelle.
BAD BOYS II	0 La lie du film d'action. Bêtement violent, mis en scène avec les pieds. Beurk...	0 Le mètre étalon de la nullité et de la déviance filmiques. Presque trop facile à détester.	2 Même s'il l'a mauvaise, il faut admettre que le film tient en haleine.	0 Le degré zéro du cinéma. Insupportable.	1 Le premier film uniquement constitué de scènes coupées et de plans tournés pour bande-annonce.	5 Le summum du blockbuster décadent.		4 Irresponsable, immature et bordélique : J'A-DO-RE !!!	
FREDDY CONTRE JASON	2 Un choc des titans trop gentil. Médiocre.	2 Titre mensonger + concept pas exploité + une bande de djeun's à la con = j'en veux pas !	4 Toutes les promesses ne sont pas tenues malgré quelques scènes d'anthologie.	2 Une bouse sans nom sauvée par quelques mutilations bienvenues.	2 Film pour les fans ? Non, film pour ados ! Impardonnable.	4 Une bobine de fulgurances anéantie par un scénario honteux.	3 Déçu. Mais on l'attendait tellement qu'on ne va pas non plus cracher dessus ! Surtout que Didier déchire...	1 15 ans de Development Hell pour ça... Ça fait mal !	3 On attendait mieux d'une confrontation aussi mythique.
KILL BILL VOLUME 1	6 Tout le cinéma que j'aime vu par un réal ultra-doué qui l'aime encore plus que moi.	? J'ai beaucoup aimé, mais j'attends de voir le film d'un seul bloc pour mettre ma note.	5 Presque tout le cinéma en une moitié de film. Il est balèze Quentin.	6 Un hommage ultra-référentiel au cinéma d'exploitation, qui réussit à être émouvant. Sublime !	5 J'aime les films de samouraïs et Sergio Leone. Donc j'aime Kill Bill.	5 L'idéal du film pour fan.	5 Un film triomphant, volontairement kitsch et franchement classe. Vivement le Volume 2 !	5 En attendant de confirmer que la version complète est belle et bien un chef d'œuvre.	4 Film inachevé donc imparfait (plein de petits défauts).
LES LOONEY TUNES PASSENT À L'ACTION	2 Par respect pour Joe Dante. Mais le film fait vieux et fatigué.	4 Entre commande et film d'auteur. Chuck Dante cherche sa voie et emporte le morceau à l'arrivée.	3 « Eh Joe, quand tu veux tu nous refais un Piranhas ou un Hurlements ! »			2 Quelques gags ont survécu aux ravages du temps et du studio system.		4 Parfois poussif, souvent jouissif. À voir de toute manière pour soutenir l'ami Joe !	
MATRIX REVOLUTIONS	4 Tellement moins bavard que le précédent. La dernière heure et demie est impressionnante.	6 Exigeant, irréductible, grandiose et incompris : le 2001 de notre génération !	3 Ça y est, c'est fini là ? Bon, je retourne voir Kill Bill.	6 Un monument d'action-bourrine si jouissif qu'on en oublie ses digressions philosophiques	2 En tout cas pour la première heure. Après, je me suis barré.	3 Le meilleur et le pire de la trilogie.	1 FUCK MATRIX ! ! ! (Qui veut des t-shirts ?)	6 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau...	4 Après Ghost in the Shell, les frères s'inspirent de Nausicaä. Ça me laisse pas sur le cul.
LE MONDE DE NEMO	5 Viva Pixar, les sauveurs de l'animation US.	6 Les concurrents au chômage et les spectateurs dans les nuages. Pixar style !	4 C'est pas le chef-d'œuvre annoncé mais les requins assurent.	4 De bons gags et une réalisation incroyable desservis par un scénar galvaudé.		4 Les ingrédients sont géniaux, la recette semble réchauffée.		6 Ça doit être les chemises hawaïennes qui les transforment en génies !	4 Dans cinq films, la formule sera éculée.
MYSTIC RIVER	6 L'enfance meurtrie au cœur de la nouvelle merveille d'Eastwood. Peut-être son plus beau film.	6 Épuisant de noirceur, confondant de beauté : Clint va vous essorer le cœur.	5 Une virée avec la mort, belle et mélancolique à en crever.	5 Une marche funèbre d'une intensité rare.	6 L'Amérique rongée par le Mal vue par le grand Clint. Impitoyable.	6 L'exact inverse de Bad Boys II !	6 Impossible d'oublier une seule image de ce film riche en émotions. J'en suis encore tout retourné.	6 Un perpétuel viol de l'âme : traumatisant.	5 L'un des meilleurs films d'Eastwood. (Bertrand, 39 de fièvre)
LE PURIFICATEUR		2 Cruelle déception de la part d'un grand raconteur d'histoires.					1 Deux bons films en tant que réal, mais désormais, Helgeland devrait se contenter d'écrire.	2 Tout est là pour faire un bon film, mais rien n'est traité. Helgeland, reviens !!!	1 Circulez, y'a rien à voir.
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LE RETOUR DU ROI		6 L'une des plus fortes expériences de toute ma putain de vie !!! Je vous laisse : je vais me changer...		6 Un classique instantané, si beau, si touchant qu'il défie toute analyse critique !	6 Le Roi, c'est Peter Jackson, définitivement couronné. Hail to the King !		6 Trois heures de pur bonheur. On regrette juste que ça soit déjà terminé. Snif...	6 Le chef d'œuvre total auquel Raf nous a préparé depuis toutes ces années...	6 Tant pis pour Zaitochi, voici indiscutablement le film de l'année !
SCARY MOVIE 3	2 Parce que drôle 2 minutes en tout.	1 Deux ou trois brèves poilades, mais le reste du temps, c'est très très chiant...	4 Dont 3 pour la scène du cheval.	1 Bimbos, weed et blagues salaces. C'est bon, on a donné !				2 David Zucker devient cynique. Pas cool ça...	
S.W.A.T.	3 Déjà vu au moins 1890 fois mais toujours mieux qu'un Bad Boys II.	2 Peut-être pas la bouse prévue mais ça reste un téléfilm inodore, incolore et sans saveur.	3 Martinez en bad guy, vous avez vraiment envie de louper ça ? Comment ça oui ?	3 Un faux film d'action, mais un vrai film de personnages. Très con, mais franchement fun !	3 Un bon pilote de série télé. Ah, c'est un film, me dit-on...		3 Pas un grand moment de cinéma, mais un divertissement honnête.	3 Des gros tatoués dans un pop-corn movie sans burnes. Sage, mais regardable.	
ZATOICHI		5 Kitano donne dans le film de sabre fun et classe sans se renier. Chapeau !					5 Après un Dolls très auteurisant, Kitano nous revient au meilleur de sa forme.		6 Jusqu'à preuve du contraire, le film de l'année. Monumental.

« Ah les cons ! Ils auraient pu me préciser, chez Mad Movies, que le cadeau d'abonnement c'était un craignos monster... Me touche pas, sale bête ! »

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 % D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 % D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 % D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Date d'expiration : _ _ _ _
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

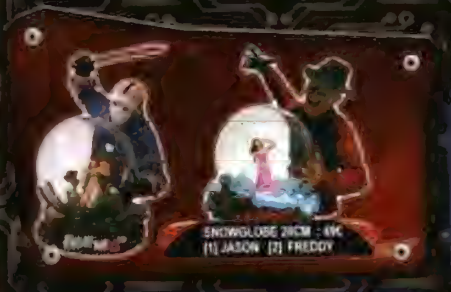
Toystar - Centre Commercial
38, rue des Ormeaux 75020 Paris
01 43 72 06 66
www.video-star.fr

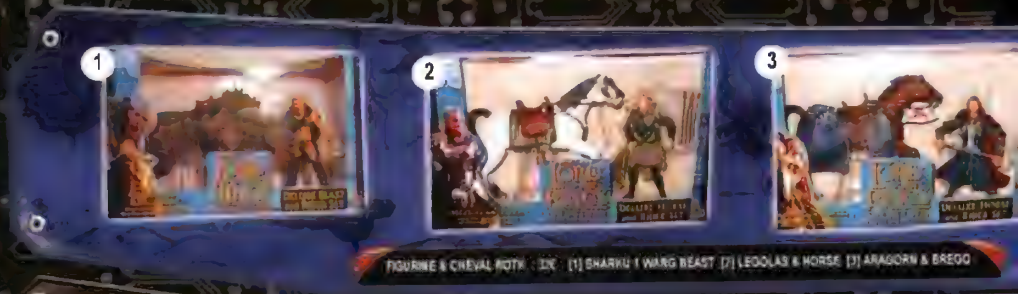
TOYSTAR

PRODUITS DERIVES -- COMICS

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

Catalogue gratuit
appelez-nous !!





1
2
3
4
5
LORD OF THE RINGS
[1] HEROES OF ROHAN : 40€ [2] LORDS OF DARKNESS : 40€ [3] QUEST OF MORDOR : 30€
[4] WHITE WIZARDS : 70€ [5] FREEDOM TO EDORAS : 30€

Les prix indiqués sont ceux appliqués au moment de la parution dans la limite des stocks disponibles et sous réserve d'erreur typographique

JUSTICE LEAGUE
MEGA ARMOR
ATTACK ARMOR
MARVEL LEGENDS
TERMINATOR 3
RISE OF THE MACHINES
FIGURINE 18CM - 18 EUROS : [1] SMITH [2] MORPHEUS [3] NEO REAL WORLD [4] NEO [5] TRINITY [6] NIOBE

MINDHUNTERS
DE RENNY HARLIN

SEULS AU MONDE ?

Après avoir chopé la honte avec Driven, on ne donnait plus cher de la peau de Renny Harlin. C'était mal connaître ce rustre viking. Pas découragé par ce naufrage artistique et commercial, il revient aujourd'hui avec MINDHUNTERS, un thriller insulaire où des apprentis limiers du FBI se font méchamment décimer par un tueur invisible et impitoyable. Et connaissant la personnalité de Harlin, ça risque de faire assez mal !

Cela commençait à faire un moment qu'on l'attendait, ce **Mindhunters**, une arlésienne miraculeusement réchappée d'un « developement hell » comme seul Hollywood sait en faire. Petit retour en arrière. A l'origine de l'histoire, il y a le scénariste Wayne Kramer, un sud-africain qui n'hésite pas à s'autoproclamer comme le plus grand fan de John Barry. On est content pour lui. Et quand ce fin mélomane n'est pas penché derrière une caméra (trois films au compteur : **Blazeland** en 1992, **Crossing Over** en 1996 et **The Cooler** l'année dernière), il l'est devant l'écran de son ordinateur et écrit une histoire à la *10 petits nègres*, où des agents du FBI passent tous mystérieusement l'arme à gauche, lors d'une mission d'entraînement sur une île déserte. Les producteurs d'Intermedia Films sont plutôt intéressés et achètent le script à Kramer. Seulement voilà, le pitch les fait bander mais le scénario ne tient pas la distance. **Mindhunters** subit alors le premier assaut d'un commando de « script doctors » constitué de Kevin Brodbin (**Glimmer Man**) et de Kario Salem (**The Score**). Le principe majeur du film ne change pas malgré des modifications au niveau des personnages et du whodunit. Pour avoir fait ses preuves avec le pas trop pourri **Antitrust**, Peter Howitt est catapulté au poste de réalisateur. Mais comme souvent, le bonhomme se désiste au dernier moment pour s'en aller conter fleurette avec la Warner, réalisant pour eux une comédie. C'est la panique dans les bureaux de la production et tout le monde s'en fout. Mais le jour où Joe Dante annonce qu'il est en négociations avec Intermedia pour le réaliser, le projet **Mindhunters** attise soudainement notre curiosité et notre envie. Joe Dante, on lui voue un culte éternel pour avoir fait des films comme **Hurlements**, **Piranhas**, **Panic sur Florida Beach** et **Gremlins**. Chacun de ses films est attendu comme le messie. De plus, **Small Soldiers**, son dernier, ne date plus vraiment d'hier. Et puis, voir Joe Dante évoluer dans ce qui ressemble sur le papier à un thriller très sérieux a de quoi exciter, même les plus frigides d'entre nous *(euh, tu vises qui là Alex ? – ndlr)*. Petit bémol cependant : le script est de nouveau réécrit par Ehren Kruger, responsable des twists bien foireux de **Scream 3** et de **Piège fatal**. Tout semble bien parti jusqu'au jour où Joe Dante quitte précipitamment le navire, sans trop d'explications. Un abandon de poste qui serait justement dû à

Ci-dessus :
Sept agents du FBI tout juste diplômés (parmi lesquels Christian Slater, en haut, puis en-dessous de gauche à droite, Kathryn Morris, Jonny Lee Miller, Patricia Velasquez et Will Kemp) sont envoyés sur une île pour débusquer un faux serial killer. Mais les cadavres, eux, sont bien réels !

des désaccords avec la production sur le scénario. Après avoir vaguement envisagé de réaliser **The Lighthouse** (un film d'horreur se déroulant intégralement dans un phare), Joe Dante rebondit aujourd'hui avec ses potes les Tunes. Même si ce film est sympa, on aurait préféré voir le Joe revenir sous les feux des projecteurs avec un sujet un poil plus sombre. De nouveau orphelin, **Mindhunters** voit son histoire une nouvelle fois retouchée par le duo Cary Bickley/Yuri Zeltzer (**High Crimes**). Nous sommes en novembre 2001 et les p'tits gars d'Intermedia ont peut-être enfin trouvé la perle rare en la personne de Renny Harlin. Le fier viking aime l'histoire et voit en elle l'occasion idéale d'effacer la douloureuse expérience que fut **Driven**. **Mindhunters** va enfin prendre vie.

L'ÎLE DU DR. HARLIN

C'est assez vite officiel. **Mindhunters** est annoncé comme le nouveau projet de Renny Harlin, après son désistement de **A Sound of Thunder** (un safari chez les dinos) que vient de finir Peter Hyams. Pour l'occasion, Olaf le viking revient quelques années en arrière : « *Je reconnais que* **Driven** *privilégiait les innovations technologiques au détriment de l'histoire. J'en ai tiré une sévère leçon : si vous n'avez pas de bon scénario, peu importe les moyens que vous avez, le nombre de voitures que vous pouvez exploser, au bout du compte, votre film ne marchera pas.* ».

C'est bien de s'en apercevoir Renny… Mieux vaut tard que jamais. Et les bonnes résolutions ne tardent pas. Harlin est très enthousiaste après avoir lu le script : « **Mindhunters** *m'a excité dès les premières lignes. C'est un excellent scénario, très intelligent, très effrayant, qui se concentre plus sur la psychologie des personnages que sur l'action en elle-même.* ».

L'histoire ? Thor se fait un plaisir de nous la résumer : « *Ce sont sept agents du FBI, récemment sortis majeurs de leur promotion, les meilleurs des meilleurs, spécialisés en plus dans la traque des tueurs en série. Leur test final se déroule sur une île où on leur demande de cerner psychologiquement puis d'attraper un tueur en série, après avoir vu un meurtre fictif. Sauf qu'ils découvrent un vrai meurtre…* ».

Mystère, mystère. Le script est jalousement gardé secret, de peur que son whodunit ne soit dévoilé. Alors les esprits s'affolent et fantasment. On parle d'un film de monstre, genre un croisement de **The Thing** et **Seven**. Mais Harlin mets rapidement un terme aux rumeurs : « *J'ai essayé de faire en sorte que ce soit un film de monstre, un monstre à visage humain. Les apprentis profilers sont en présence d'un vrai tueur. Leur première mission va être de rester en vie après avoir découvert que le tueur est l'un d'entre eux. Les suspects meurent les uns après les autres. Cela relance le suspense, la peur, le tout dans un lieu qui évoque un piège mortel d'où l'on ne peut s'échapper. On a déjà organisé des projections tests et le public a très bien réagi, appréciant le fait qu'il n'arrivait pas à deviner l'identité du tueur.* ».

Pas de quoi réveiller mamie donc, **Mindhunters** semble emprunter la direction du thriller classique, avec arrachage de masque façon ***Scoubidou*** en guise d'épilogue. Mais Harlin est un petit malin. Si son histoire ne nous fait plus que moyennement bander sur le papier, son casting, lui, s'apparente à une overdose de viagra. Non pas que ce soit là le défilé de stars du siècle, mais une belle brochette d'acteurs (Val Kilmer, Christian Slater et LL Cool J en tête) prête à se soumettre à tous les désirs d'un réalisateur, rapidement incontrôlable lorsqu'il s'agit de surprendre le spectateur. Après avoir, dans **Peur bleue**, fait découper Samuel L. Jackson en deux par des requins et être allez à l'encontre des stéréotypes hollywoodiens en sacrifiant in extremis son héroïne, Renny Harlin se doit de continuer sur cette voie avec **Mindhunters**. Et aux premières nouvelles, c'est ce qu'il fait. Passée la demi-heure d'exposition réglementaire, l'une des trois têtes d'affiches tombe sous les coups d'un tueur très inspiré, dans une scène de meurtre particulièrement tordue et vicieuse…

L'ABOMINABLE DR. HARLIN

Une poignée de personnages piégés dans un lieu clos et un tueur sadique qui joue constamment à cache-cache entre le rôle de victime et celui de bourreau sont autant d'éléments qui pourraient nous faire penser que **Mindhunters** risque fort de ressembler à **D-Tox** (**Compte à rebours mortel**). Mais là où le slasher de Stallone se plantait dans les grandes largeurs en essayant de maintenir en vie un suspense mort-né sur plus d'une heure et demie, le film de Harlin promet de maintenir la tension jusqu'à son dernier acte, celui de la révélation. Mais avant d'y arriver, les « rookies » du bureau fédéral vont en chier et vont devoir rester constamment sur leurs gardes, s'ils veulent connaître un jour les joies d'être sourd et incontinent. C'est pas gagné avec un tueur particulièrement sur les nerfs à ses trousses. Ici, il n'est pas question de petit coup de couteau tout péteux dans le dos ou d'étranglement glamour à la cordelette. Chez Harlin, on meurt dans des gerbes de sang, le corps mutilé et le visage déformé par la souffrance. L'homme n'est plus qu'une vulgaire souris, prête à se jeter corps et âme dans les pièges machiavéliques du tueur. Et ce dernier fourmille d'imagination lorsqu'il s'agit d'envoyer son voisin dans la tombe : du parcours de dominos qui se termine sur une cryogénisation mortelle à la cigarette qui vous injecte de l'acide sulfurique directement dans les poumons en passant par le pistolet qui tire à l'envers, rien ne sera épargné aux 6 malheureux candidats. Plutôt réjouissant, surtout que **Mindhunters** a, semble-t-il, le bon goût de regorger de scènes spectaculaires. Que ce soit avec le balèze LL Cool J littéralement obligé de marcher sur les murs pour éviter de mourir électrocuté ou un duel aquatique totalement inédit entre le tueur et sa dernière victime, le nouveau film d'Harlin risque fort de faire son petit effet lors de sa sortie. Et ce n'est que le début d'une gigantesque offensive.

LE RETOUR DE L'ABOMINABLE DR. HARLIN

Pour le Finlandais, **Mindhunters**, c'est presque de l'histoire ancienne. Lorsqu'il aura terminé de tourner les scènes gores additionnelles de la préquelle de **L'Exorciste** (Paul Schrader versus Renny Harlin, un grand moment en perspective), l'ex de Geena Davis embraiera sur pas moins de trois films : **Killer's Game** (un tueur à gages renonce à son boulot en découvrant la paternité, déclenchant ainsi la colère de ses employeurs), **Land of Legend** (dans une Scandinavie moyenâgeuse, un prince vendu comme esclave alors qu'il était enfant, revient chez lui pour se venger) et **Full Throttle** (un pilote de hors-bords réalise que son employeur est un baron de la drogue). À la vue de ce dernier, on n'est pas sûr que Renny Harlin se souvienne de sa bonne résolution prise après **Driven**. Dans le doute, on le laisse conclure : « *J'ai eu des succès et des échecs. Tous m'ont apporté quelque chose. Je suis toujours motivé par cette quête du film parfait. Mes choix sont toujours dictés par mon instinct, qu'ils soient bons ou mauvais.* ».

Alexandre BUSTILLO

Propos recueillis par Stéphane THIELLEMENT

Ci-dessus :
À peine arrivé sur l'île, le profiler Gabe Jenkins (LL Cool J) invite ses camarades à faire le tour du propriétaire. Une bien mauvaise surprise les attend...

Ci-contre :
Gabe Jenkins et J.D. Reston (Christian Slater) écoutent les recommandations de leur mentor Harris (Val Kilmer) avant d'embarquer pour leur mission d'entraînement.

Aux origines de ce projet, il y a un désir du producteur Alain Goldman de faire du roman de Jean-Christophe Grangé une véritable franchise cinématographique, un peu à la manière de la tétralogie **Alien**, à savoir que chaque film sera mis en scène par un réalisateur différent. Après avoir proposé le scénario à plusieurs personnes, c'est finalement Luc Besson qui répond favorablement à l'appel. Le budget des **Rivières pourpres 2** avoisinerait les 23 millions d'euros, soit sept de plus que l'original. L'inflation est justifiée : le film de Kassovitz a remporté un succès très honorable en France et a cartonné au marché international, recevant au passage des critiques élogieuses aux États-Unis. Jean Reno rempile, Benoît Magimel remplace Vincent Cassel, et c'est son acolyte de **Déjà mort**, Olivier Dahan, qui signe la réalisation. Ils seront notamment rejoints par Christopher Lee, Gabrielle Lazure et Johnny Hallyday (!), tandis que la fiche technique réunit à peu près ce qui se fait de mieux en matière de techniciens français (l'ami Spadaccini a notamment créé une galerie de cadavres forts appétissants, dont on ne manquera pas de vous parler lors de la sortie). Tourné en début d'année en Lorraine, en Bavière et en studio dans la région parisienne, le film est actuellement en mixage. Olivier Dahan est quand même parvenu à s'échapper de la post-production pour aller découvrir **France Boutique** et **Elephant** au cinéma, puis venir nous donner un avant-goût de ces Anges de l'apocalypse...

LES RIVIÈRES POURPRES 2 : LES ANGES DE L'APOCALYPSE
D'OLIVIER DAHAN

EN SERVICE COMMANDÉ

INTERVIEW OLIVIER DAHAN - RÉALISATEUR

Ci-dessus :
Olivier Dahan sur le tournage des Rivières pourpres 2 : les anges de l'apocalypse.

Ci-contre :
Jean Reno reprend le rôle du Commissaire Niemans, secondé dans son enquête par Benoir Magimel, qui remplace ainsi Vincent Cassel et incarne la nouvelle recrue Max Kerkérian.

Des moines au visage masqué, adeptes du kung-fu et faisant preuve d'une incroyable agilité. Les fameux moines de l'apocalypse peut-être...?

Le film est en post-production. As-tu fait des projections-tests ?
J'ai fait quelque chose de ce genre-là bien en amont, en fin de montage. Mais bon, je n'avais pas besoin d'avoir une assemblée de personnes... Si tu fais référence aux problèmes concernant la compréhension de la résolution de l'intrigue, c'est une erreur que nous pouvions débusquer dès les premières lectures du scénario et je n'ai pas besoin de ce genre de projection pour éviter ce problème.

Que penses-tu du premier* Rivières pourpres *?
Personnellement, j'aime bien le premier. Je trouve la réalisation de Mathieu (Kassovitz) très belle. C'était un petit peu classique, dans le bon sens du terme, et le film était de belle facture.

Et comment as-tu été approché pour la suite ?
C'est une pure commande. En fait, Alain Goldman m'avait appelé après la sortie de **Déjà mort** pour faire un film d'action chez lui. J'avais refusé, j'avais pas envie de ça, mais il continuait à m'envoyer des scénarios. Ils étaient bien, mais je ne me sentais pas encore à l'aise avec eux.

Pourquoi ? Par manque d'expérience ?
Non, parce que je pense que j'étais déjà capable à l'époque de **Déjà mort** de mettre en scène un film de ce type. Mais il fallait que je sois en accord avec ce que j'avais envie de faire. Or, j'étais très à l'aise avec le scénario des **Rivières pourpres 2** et j'ai bien aimé le fait que ce soit une suite. Tant qu'à faire un premier film de commande, autant y aller à fond sans équivoque. De même, lorsque je changeais le scénario, c'était toujours pour aller dans le sens du producteur. Cela dit, je n'ai aucune revendication concernant le cinéma de genre, comme peut en avoir Gans par exemple. Je me sers juste du cinéma pour exprimer des choses qui n'ont rien à voir avec le cinéma.

Allons-nous justement retrouver certaines de tes thématiques récurrentes, comme le passage à l'âge adulte ?
Non, j'ai volontairement omis ces choses. Le 2 qui suit le titre montre bien que je ne veux pas tirer la couverture à moi. Si ç'avait été le cas, je ne ferais pas ce film-là.

Le fait d'œuvrer dans une commande a été une libération ?
Je ne sais pas. Par contre, je sais qu'il est pour moi plus facile de faire **Les Rivières pourpres 2** que **La Vie promise**. Là, j'avais des milliers de modèles possibles, alors que quand je fais **La Vie promise**, je ne sais pas trop où regarder, où prendre mes marques.

Quelle a été l'implication de ton producteur, Alain Goldman, sur les aspects créatifs du film ?
Son implication s'est surtout manifestée lors de discussions pendant le montage. Quand on était d'accord, on continuait, et quand on était en désaccord... En fait, il me laissait faire ce que je voulais ! (rires) J'ai vraiment eu carte blanche sur ce film. Mais je pense en même temps que je ne serais pas capable de faire **Les Rivières pourpres 2** si je n'étais pas totalement libre.

Joues-tu avec le fait que ce soit une suite ?
Il y a un clin d'œil au premier qui permet de présenter le personnage que joue Benoît dans le 2. J'ai aussi gardé le même type d'enquête ou plutôt de processus d'enquête. Mais ce sont les seuls points communs. Et même si je n'ai pas vraiment touché au personnage de Niemans, j'ai essayé de le rendre un peu plus désabusé et dépressif.

Ce qui était déjà le cas dans le roman...
Je n'ai pas lu les romans.

Tu as tout de même eu des contacts avec Jean-Christophe Grangé ?
Nous nous sommes croisés.

Qu'as-tu changé dans le scénario ?
J'ai beaucoup réécrit, notamment les dialogues.

Pourquoi ?
Pour pouvoir faire le film que j'avais envie de réaliser. Comme on me laissait carte blanche, j'en ai profité. Tout ce qu'avait fait Luc était très bon, surtout concernant l'enquête. Je crois d'ailleurs que c'est la première fois que Luc écrit un scénario qu'il ne réalise et ne produit pas lui-même. Il n'empêche que j'ai beaucoup coupé dans son scénario et que j'ai réécrit certains dialogues. De plus, la version de Luc était écrite pour Vincent. À partir du moment où j'embarquais Benoît sur le film, il était, pour lui comme pour moi, inconcevable de reprendre le même personnage.

J'ai l'impression que ton opus colle moins au thriller et plus au cinéma d'horreur...
Pas d'horreur, non... En plus, je ne peux pas être interdit aux plus de douze ans. Non, c'est un thriller, comme le premier, avec quelques éléments fantastiques. Mais le film n'est pas gore.

Les résumés du scénario sont pour l'instant assez flous. Qu'est-ce que tu peux nous en dire ?
Je vais être encore plus flou sur le scénario. (rires puis un temps) C'est comme le premier : deux flics, sur deux enquêtes différentes se rejoignent sur une seule et même enquête. Ces deux flics se connaissent et continuent leur enquête dans un milieu religieux où des personnes se prennent pour les Apôtres. Or, ils sont tous décimés les uns après les autres par d'autres gens dont on ignore beaucoup de choses jusqu'à la fin. Un des éléments que j'ai ajoutés par rapport au personnage de Benoît, c'est que Niemans était son prof à l'école de police. Ils ont donc déjà un passif ensemble. Ce détail du scénario me permettait d'aller droit vers l'action et d'envoyer la sauce tout de suite. Car, **Les Rivières pourpres 2** reste un vrai film d'action. L'enquête débouche systématiquement sur des séquences d'action.

Ce qui semble avoir été une de tes préoccupations majeures.
Oui, et excepté les poursuites en voiture, je crois qu'il y a là vraiment toutes les figures imposées du film d'action. Il y a une course à pieds comme dans le premier, mais plus longue. Elle doit durer sept minutes. Il n'y a aucun effet spécial, pas de câble ou d'élastique. Il n'y a même aucune doublure. Il y a deux choses que j'adore au cinéma : le mouvement et la violence. Or, ce qui m'intéressait dans ce film, c'était de voir sur le plateau même, comment je pouvais charger chaque plan, chaque cadre, d'un maximum d'énergie. Il pouvait s'agir du mouvement des comédiens ou aussi de la caméra. Ainsi, il n'y a quasiment aucun plan fixe dans **Les Rivières pourpres 2**. En général, les gens pensent que les films d'action se créent au montage.

Ci-contre :
Marie (Camille Natta), une flic spécialisée en théologie, se joint aux enquêteurs sur la demande de Niemans.

Une méthode qui est loin d'être probante ?
Oui, je pense qu'elle a ses limites et en tout cas, cette approche ne m'intéressait pas. Chez moi, chaque plan, chaque cadre, devait être chargé de dynamisme. Cela implique de jouer aussi sur la durée du plan. Je me disais que chaque prise devait durer tant de temps, et je tournais tous mes plans avec un chronomètre en main. Ça valait surtout pour les plans-séquences, et il y en a beaucoup dans le film.

Avec cette méthode de travail, ta réalisation ne risque-t-elle pas d'être trop intense ?
Forcément, c'est une addition d'éléments très électriques...

Il va être fatigant, ton film !
Possible. (rires) Non, sérieusement, ce n'est pas un film frénétique.

Tu as commencé le montage pendant le tournage ?
Oui, mais je ne le regardais pas. De toute façon, je filmais mes scènes de telle façon qu'on ne pouvait pas vraiment les monter de 36 façons différentes par la suite.

Il était pour toi évident que le couple Reno et Magimel allait fonctionner ?
Oui, connaissant Benoît, je savais que la sauce allait prendre, j'avais une bonne intuition sur leur couple. Ils s'étaient déjà croisés, d'ailleurs.

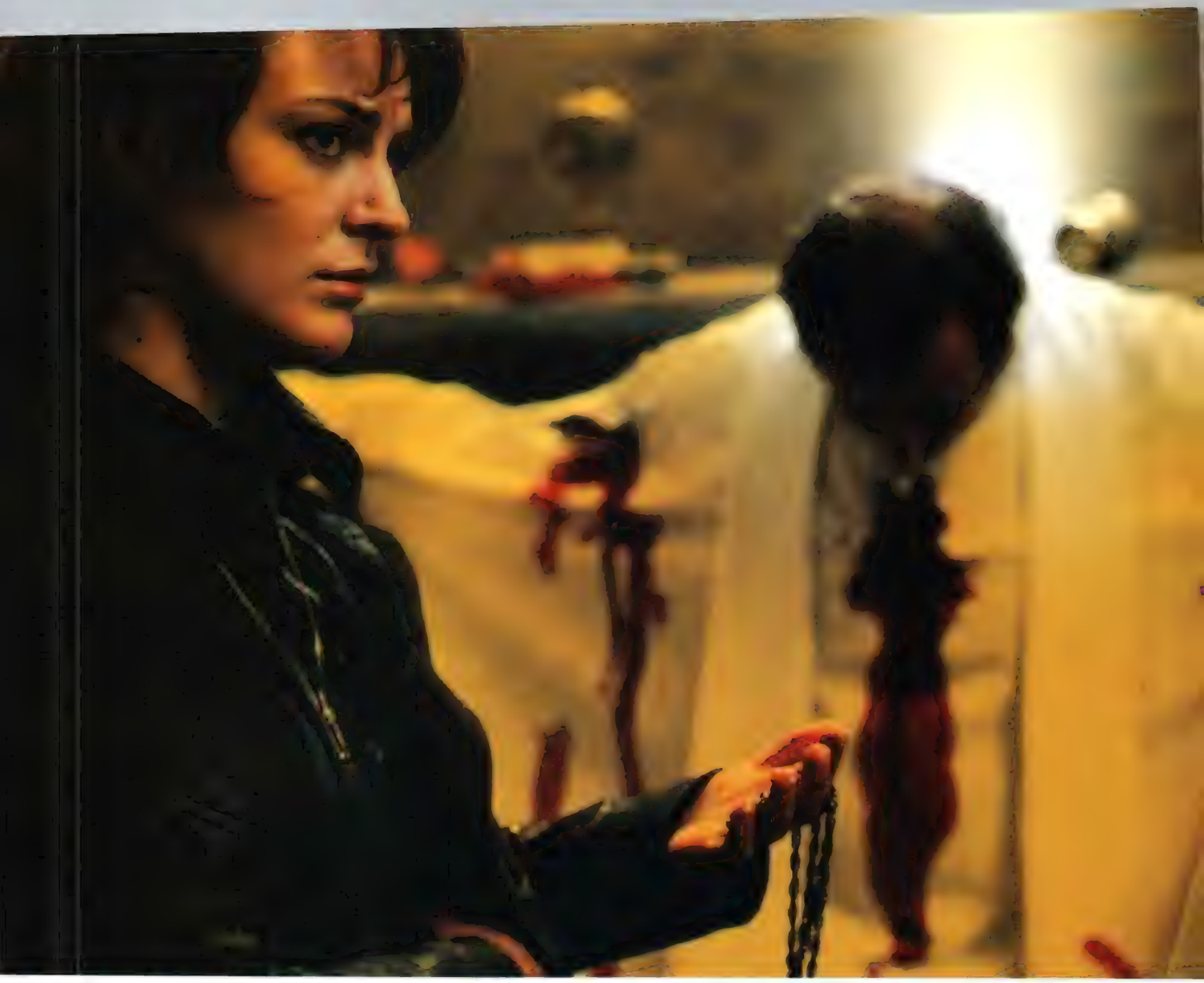
Vous avez travaillé en improvisation pour roder leur duo avant le tournage ?

Ci-dessous :
Christopher Lee incarne Emerich, le grand méchant de cette suite des Rivières Pourpres.

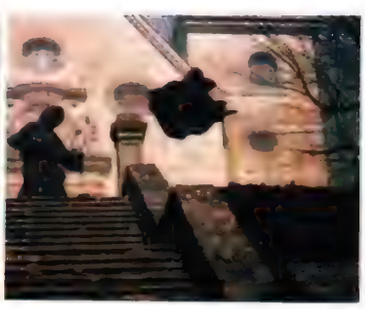
« Les Rivières pourpres 2 : Les Anges de l'Apocalypse est un thriller, comme

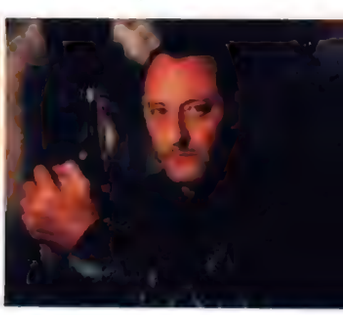
Non, je ne fais jamais de répétition. Je me contente d'une seule lecture du scénario en compagnie de toute la distribution. Depuis mes premières réalisations, je travaille sans ce type de préparation : je ne fais pas de storyboard et pas de découpage non plus. Mais sur **Les Rivières pourpres 2**, tout le monde me répétait : *« Quand même, pour ce film, il faudrait que tu aies un storyboard. »*. Ils m'ont tellement gonflé avec ça que j'ai craqué. (rires) J'ai donc storyboardé deux séquences : une scène de fusillade et une scène d'inondation se déroulant dans la Ligne Maginot, qui nécessitait l'emploi de différentes techniques : des effets mécaniques, des maquettes, des cascades... Et comme je me passe de storyboard, il est logique que je ne fasse pas de répétition. En fait, je peux aussi travailler de cette façon parce que j'ai une très bonne équipe qui me connaît vraiment bien, et qu'ensemble, nous sommes très efficaces. Donc, toute ma mise en scène est dans ma tête : j'ai une vague idée de ce que je vais tourner dans la semaine, et mon assistant me rappelle la veille au soir ce que l'on tourne le lendemain. J'attends ensuite d'être sur place le matin, d'avoir tous les éléments en main, pour décider de la mise en scène. Ceci dit, si moi je ne prépare pas ma partie, tous les autres arrivent très préparés.

J'ai par contre l'impression que tu prépares énormément la direction artistique de tes films...
En fait, je n'arrive pas à morceler de cette façon la fabrication d'un film. J'essaie d'avoir une vision globale : j'ai une couleur, un son, une lumière. C'est assez difficile à exprimer avec des mots. Je me souviens cependant avoir donné une directive précise et un référent cinématographique à mon chef décorateur et mon chef opérateur, ce qui nous a permis d'aller plus vite. Je leur avais dit : *« Faites-moi du* **Eraserhead** *en couleurs. »*. On a essayé de décaler chaque chose.



le premier, avec quelques éléments fantastiques. Mais le film n'est pas gore »





Par exemple, notre commissariat a une déco très différente de celle d'un commissariat classique. Mais il faut trouver une juste mesure dans ce décalage, et ne pas faire le malin. Ce qui m'intéresse le plus, c'est d'être crédible.

La ligne Maginot était déjà dans le scénario de Besson ?
Oui, et on a tourné sur place. Je ne connaissais pas, mais Luc avait fait des recherches et c'est un lieu assez étonnant. D'autant plus que c'est la première fois qu'un long-métrage y est tourné. Je crois que Luc a pas mal écrit son scénario avec l'envie de découvrir certains types de décors. Or, dans tous mes films, les décors sont primordiaux. Ils constituent quand même 90 % de l'image.

Peux-tu nous parler de ta collaboration avec Christopher Lee ?
Bien entendu, il joue en français et il interprète un Allemand. C'est le directeur de casting qui m'a soufflé son nom et Christopher Lee a dit oui dès qu'il a reçu le scénario. Je l'ai ensuite rencontré à Londres, et je me souviens que sa principale préoccupation était que le film ne devait pas être trop violent ! Il m'a même dit qu'une scène, dans laquelle son personnage n'apparaissait pas pourtant, le gênait parce qu'elle était trop violente. J'ai tourné la scène malgré ses réserves, mais j'ai trouvé sa réaction amusante. Il a quand même 82 ans, et c'est un vieux monsieur, il se fatigue vite. Normalement, il ne tourne pas la nuit, par exemple. Il a accepté de le faire exceptionnellement pour nous. Mais ça reste compliqué. Ce qui m'a aussi beaucoup étonné, c'est qu'il connaissait ses dialogues et toutes ses scènes avant de tourner. Je ne sais pas si c'était pour lui une manière de se rassurer...

En guise conclusion, je voulais savoir si tu étais toujours attaché à l'adaptation live d'Albator ?
Je ne suis attaché à rien et ce film est plutôt en stand-by. Je suis trop impatient pour pouvoir me consacrer au montage d'un projet pendant deux ans.

Propos recueillis par Julien DUPUY

Ci-dessus :
Guest-star des Rivières pourpres 2 : les anges de l'apocalypse, Johnny Hallyday (à gauche) campe un personnage qui semble en savoir long sur cette série de meurtres religieux. Une série de meurtres qui trouve ses origines dans l'assassinat d'un prêtre (au centre), le sosie de Jésus !

TROP JEUNE POUR

BATTLE ROYALE II : REQUIEM

DE KINJI ET KENTA FUKASAKU

En réglant le problème de la discipline et de la délinquance juvénile par des méthodes définitives, BATTLE ROYALE s'est fait une réputation de satire à froid particulièrement agressive. Changement de cap dans sa suite, séquelle sévèrement politisée où les enfants prennent les armes contre les adultes...

Mi-novembre 2003, Festival de Turin, dans le Nord de l'Italie. Une programmation très riche en films d'auteurs et en avant-premières, un hommage à William Friedkin avec présentation de l'intégralité de son œuvre... Et une forte délégation japonaise venue de l'autre bout du monde présenter **Battle Royale II**, une suite qui, quelques jours plus tôt, au Marché du Film de Milan, le Mifed, laisse perplexes, voire franchement hostiles, ses acheteurs potentiels, tous réunis sous la bannière de l'inquiétude. Et il y a de quoi : **Battle Royale II** disserte sur le thème du terrorisme par l'ultra violence et par un discours politique qui devrait lui interdire toute possibilité de carrière aux États-Unis. « *Oui, le film parle bien de terrorisme.* » corrobore son co-réalisateur, Kenta Fukasaku, dont les traits juvéniles, le calme et la discrétion tranchent avec la fureur apocalyptique de l'œuvre. Lui revient, en l'absence de son père, Kinji, décédé pendant le tournage, le redoutable honneur de défendre un film qui charrie à la fois les meilleures intentions et certaines ambiguïtés dangereuses.

L'HÉRITIER DE LA VIOLENCE

Au-delà de la douleur causée par la perte de mon père, j'ai dû reprendre **Battle Royale II** *en mains, m'improviser réalisateur. Toute l'équipe m'y a poussé alors que je n'avais pratiquement aucune expérience dans ce domaine, sinon celle d'assistant. Cela a été dur, mais j'étais bien entouré. Une fois bien en place, j'ai agi de mon mieux pour me placer dans la continuité du style de mon père tout en affirmant ma propre personnalité. Je ne voulais surtout pas l'imiter. Je ne le pouvais d'ailleurs pas, dans la mesure où il opère de façon si particulière. Sur le plateau de ses films, il en modifiait fréquemment l'histoire en discutant avec les comédiens et le scénariste. Il revendiquait une grande liberté de création, une grande souplesse. Mais, pour y parvenir et*

MOURIR

modifier un scénario au dernier moment sans tout mettre en péril, il faut de l'expérience, du métier. »

Pas évident cependant de succéder à un tempérament aussi fort que celui du défunt qui, en septembre 2002, lors d'une conférence de presse, annonce à quelques secondes d'intervalle la réalisation imminente de **Battle Royale II** et les quelques mois de sursis que lui laisse un cancer au stade terminal. « *Je mets le temps qu'il me reste à vivre au service d'un dernier film.* » dit-il en substance. Le 12 janvier 2003, parvenu au bout de ses forces, Kinji Fukasaku tire sa révérence, donnant la possibilité à son fils unique de passer du rang de producteur/scénariste à celui de réalisateur en titre.

Kinji Fukasaku laisse donc derrière lui un dernier film, son soixantième, et le témoignage de ses intentions. « **Battle Royale II**, *c'est ma dernière bataille. J'ai grandi dans les ruines d'un pays ravagé par la faute des adultes. En 2002, la situation n'a guère évolué. Les conflits prolifèrent et des tapis de bombes tombent un peu partout au nom de la "justice", décimant une génération entière. Ce sont toujours les enfants qui sont sacrifiés. Aujourd'hui, dans notre pays que l'on prétend "pacifique", je m'engage dans un ultime combat avec les enfants du monde. Les interrogations fondamentales de ma jeunesse me traversent à nouveau l'esprit. Ce parasite qu'est la violence commence à se tordre en moi.* » Belle métaphore qui traduit le réveil de vieilles plaies. Ce parasite qu'est aussi un cancer achevant de tuer le réalisateur.

LE DERNIER COMBAT

« *Si j'ai écrit le scénario de* **Battle Royale II** *avec Norio Kida, le mérite de l'idée de base revient à mon père. Plutôt que de refaire* **Battle Royale**, *qui traite principalement des problèmes de communication entre enfants et adultes, il tenait à exprimer son expérience de la guerre et de ses conséquences dans une optique différente.* » poursuit Kenta Fukasaku. Ce qu'il aurait pu faire dans un film original, sans lien avec un autre. Le support **Battle Royale**, à la base un roman de Koshun Takami, s'imposa au vieux réalisateur comme un vecteur de polémiques et de controverses. À plus de 70 ans, Kinji Fukasaku possédait toujours l'énergie d'un jeune homme en colère. Trois ans plus tôt, c'est lui qui, malade, porta à bout de bras le projet du premier **Battle Royale**. Son fils raconte : « *Si le roman comptait parmi les best-sellers du moment, les producteurs ne se bousculaient pas pour en financer l'adaptation cinématographique. Il a fallu que Takeshi Kitano apporte son soutien en y incarnant un personnage important pour que les choses évoluent enfin favorablement.* ». Takeshi Kitano toujours présent dans **Battle Royale II**, plus discret cependant, dans le rôle le plus passif de toute sa carrière. Celui d'un père maladroit, portant jogging et pantoufles. Une participation amicale auprès de celle, plus furtive encore, de Sonny Chiba, star des seventies, interprète de Fukasaku père (**Les Évadés de l'espace**, **Virus**) et précieux allié d'Uma Thurman dans **Kill Bill**.

Takeshi Kitano et Sonny Chiba jouant les vedettes invitées, le rôle de l'adulte en chef, dont la raison chancelle au fur et à mesure que le récit vacille, incombe à Riki Takeuchi, comédien fétiche de Takeshi Miike, dont il a animé les trois **Dead or Alive**.

En dépit de la marque indélébile laissée par son père sur les séquences tournées, Fukasaku Junior affirme avoir aussi marqué le film de son empreinte. Comment ? En multipliant les références au cinéma américain ! Dans **Battle Royale II**, on reconnaît le débarquement sous le feu ennemi d'**Il faut sauver le soldat Ryan**, les colliers explosifs de la série B **Wedlock** avec Rutger Hauer, le final de **Terminator** sur fond d'horizon infini et de voix off.. « *Si citations il y a, nous ne les avons pas faites consciemment. Ayant grandi avec les films américains, je suis certainement influencé par eux, mais je n'ai pas eu pour intention de les copier. Et ce n'était pas non plus dans les objectifs de mon père. Jamais il n'a voulu emprunter la même direction que les cinéastes hollywoodiens. Quand, en 1978, on lui a demandé de tourner* **Les Évadés de l'espace** *sur le modèle de* **La Guerre des étoiles**, *il n'a pas très bien réagi. Je me souviens l'avoir entendu dire : « Pourquoi doit-on réaliser ce type de contrefaçon au Japon ? Nous n'avons pas les moyens. Avec un budget cheap, on aura forcément un film fauché. Pour survivre, le cinéma japonais doit produire de vrais films japonais, pas des ersatz de la production américaine. »*. « Une revendication qui tient également pour un **Battle Royale II** sous-titré **Requiem**. Le slogan de l'affiche : « *Nous déclarons la guerre aux adultes.* ». Nous, ce sont des enfants et des adolescents retranchés sur une île où les autorités japonaises, plus répressives que jamais, envoient les représentants les plus turbulents de leur jeunesse. Des gosses destinés à être tués par d'autres gosses croyant à un nouvel assaut des troupes d'élite. Mais, non sans quelques cadavres de part et d'autre, les belligérants se rendent à l'évidence : ils sont manipulés et finissent par fraterniser contre l'ennemi commun, l'adulte.

MALHEUR À QUI FRAPPE UN ENFANT...

« *Au Japon,* **Battle Royale II** *n'était pas encore achevé qu'il soulevait déjà de nombreuses protestations. Selon ses détracteurs, il s'avérait bien plus dangereux et radical que son prédécesseur, à confronter ainsi enfants et adultes sur fond de guerre et de terrorisme.* » insiste Kenta Fukasaku. « *Je suis en total désaccord avec ce point de vue. Dans* **Battle Royale II**, *mon père et moi montrons des enfants qui hurlent "non" à la dictature des adultes en risquant leur vie. Nous avons tourné le film pour tous les jeunes de la Terre.* » Pas trop jeunes tout de même, dans la mesure où la violence atteint parfois son paroxysme. Surtout lorsque les têtes des gamins décollent sous l'effet d'un collier explosif. L'ellipse n'étant pas du goût de

Ci-contre :
Une adolescente envoyée par les autorités japonaises sur une île pour débusquer un groupuscule terroriste succombe à la déflagration de son collier explosif à peine débarquée sur les lieux !

Ci-dessus :
Kenta et son père Kinji Fukasaku à l'œuvre sur le tournage de Battle Royale II : Requiem.

« Il faut recourir à des images fortes, à des électrochocs visuels pour secouer le public et l'interpeller. »

Ci-dessus :
Une scène de débarquement sauvage et meurtrière pour les étudiants de **Battle Royale II : Requiem**, une séquence qui renvoie directement à l'ouverture d'**Il faut sauver le soldat Ryan**.

Fukasaku père et fils, le sang jaillit des gorges ouvertes tel un geyser. Une scène répétée cinq ou six fois. Et les autres séquences, cependant plus conventionnelles dans l'hécatombe, n'économisent pas sur les gros impacts de balles et les cadavres.

Si le spectacle s'adresse aux enfants, c'est avant tout aux grands enfants. « *Oui,* **Battle Royale II** *est violent, très violent.* » admet Kenta Fukasaku. « *Il faut cependant recourir à des images fortes, à des électrochocs visuels pour secouer le public, l'interpeller.* » Cible atteinte. « *Si* **Battle Royale II** *est très violent, ce n'est pas pour autant le film négatif que certains ont dénoncé sans l'avoir vu. Il véhicule des valeurs comme l'amour, l'amitié et la solidarité entre adolescents.* », après que ceux-ci se soient d'abord copieusement massacrés dans un petit remake d'**Il faut sauver le soldat Ryan**. « *La violence n'est pas une fin en soi dans le film. Elle n'a rien d'un spectacle agréable. De plus, dans la vie réelle, la violence ne constitue jamais une solution, une réponse aux différends entre individus et états. Au contraire, elle aggrave tout, jette les belligérants dans un véritable engrenage d'où il est difficile de s'extraire. Ce que montre d'ailleurs* **Battle Royale II**. *Si le film est parfois très dur, il manie aussi un humour noir que mon père et moi revendiquons. La présence de Takeshi Kitano apporte également une distance, une ironie qui permet à une pression très forte de s'évacuer un peu.* »

Fukasaku fils revient sur la réception du film dans son pays : « *Le succès de* **Battle Royale II** *au Japon ne découle pas de sa violence, mais des sujets qu'il aborde, des valeurs qu'il revendique. Ça, les adultes ont mis un sacré bout de temps à le comprendre. Intrigués que les adolescents se ruent en masse à* **Battle Royale II**, *ils y sont à leur tour allés et ont compris que le film n'était pas le monstre de subversion si décrié. Par les politiques surtout. Lors de débats au Sénat, ceux-ci radotaient sans cesse des formules comme « Les jeunes d'aujourd'hui ont bien changé ; ils sont si bizarres. ». Ils faisaient référence aux spectateurs du film. Mon père a rétorqué en posant une question à l'un des sénateurs : « Quel bon film avez-vous vu récemment ? ». Et celui-ci de lui répondre : «* **Autant en emporte le vent** *! ». Ce type avait perdu tout contact avec la réalité de son pays en particulier et du monde en général.* ».

À BOULETS ROUGES SUR L'ONCLE SAM

Dans **Battle Royale II**, la menace vient non seulement des adultes, mais également de la plus grande puissance mondiale dénoncée à travers les dialogues : les États-Unis. « *Mon père et moi-même avons été consternés par les attentats du 11 septembre. Cela devait-il pour autant justifier l'invasion de l'Irak ? Il y a beaucoup à redire concernant l'impérialisme américain et le soutien du Japon à sa politique étrangère. Avant de s'engager auprès des Américains en Irak, le gouvernement japonais aurait dû poser des questions, beaucoup plus de questions, et obtenir des réponses satisfaisantes. Cela n'a pas été le cas. C'est justement en me posant des questions que j'ai écrit le*

Ci-contre :
Takeshi Kitano reprend son rôle du premier film le temps d'une très très brève apparition.

Ci-contre :
Un des étudiants de Battle Royale II : Requiem trouve la mort lors de l'assaut du bunker qui abrite le terroriste Shuya Nanahara et les Wild Seven.

scénario de **Battle Royale II**. *Je sais que la plupart des gens qui ont vécu la guerre et ses horreurs réagissent comme moi.* » Et Kenta Fukasaku d'évoquer la jeunesse de son père dans les ruines du Japon, de s'attarder également sur l'Italie détruite par les combats et les bombardements... Éludant les causes de la guerre, il s'attache d'abord aux conséquences. Ambiguïté ou maladresse ? **Battle Royale II** cultive le doute : 1) en condamnant les États-Unis sans autre forme de procès ; 2) en terminant son parcours en Afghanistan, où les quelques survivants du carnage envisagent de bâtir leur avenir dans un bel élan lyrique. Les survivants en question portant les habits locaux, le dénouement ne manque pas de sel. Provocation ? C'est ce que masquent probablement les petits sourires de Kenta Fukasaku qui, d'un côté, puise dans le vivier des idées du cinéma américain et, de l'autre, charge les USA de tous les maux du monde.

Battle Royale II *porte le sous-titre de* **Requiem** *pour deux raisons, en l'occurrence deux deuils.* » enchaîne Kenta Fukasaku. « *Il y a d'abord celui de mon père. Puis celui de la "justice" telle qu'on nous l'a toujours présentée. Comment peut-on encore y croire ? Comment peut-on encore se réfugier derrière une telle valeur pour justifier l'horreur ? Au nom de la justice, la nation la plus puissante de la planète vient de tapisser de bombes un pays unilatéralement montré comme le symbole du Mal. Et ce sont encore les innocents, les pauvres et les enfants qui trinquent.* Intarissable, le réalisateur, dans sa diatribe contre l'Amérique de Bush et ses alliés. « *À m'entendre, on pourrait croire que le pessimisme l'emporte dans* **Battle Royale II**. *Pas du tout en fait. Le final véhicule un message d'espoir et d'espérance. Bien qu'ils aient tout perdu dans la bataille, les survivants croient encore en un avenir meilleur. Ils rêvent du futur. C'est le message optimiste que mon père et moi exprimons ici.* » Mais le dernier mot émouvant, au-delà du message, appartient encore à Kinji Fukasaku. Dans une note datée de septembre 2002, il écrit : « *Même si cette bataille me coûte la vie, je la livre sans l'ombre d'un regret.* ». Une manière éloquente et noble pour un guerrier de la paix de tirer sa dernière révérence.

Marc TOULLEC

Il est l'un des derniers, voire le dernier, en Italie aujourd'hui à se vouer corps et âme au film d'horreur, un genre sinistré depuis fort longtemps de l'autre côté des Alpes. Lui, il ne vit que pour ça, ne demandant en retour que l'amour de son public. Alors quand la majorité se lève pour déclamer haut et fort qu'il est un artiste fini, dario argento remonte au créneau, prêt à reconquérir son titre avec ce qu'il sait faire de mieux : un giallo. Déchu mais pas mort !

LE ROI MAUDIT

THE CARD PLAYER
DE DARIO ARGENTO

Un artiste magnifique comme Argento ne peut que déchaîner les passions. Au sommet de son art entre 1975 et 1982, des **Frissons de l'angoisse** à **Ténèbres** en passant par **Suspiria** en 1977 et **Inferno** en 1979, Argento entame alors aux yeux de la majorité de ses fans une lente et inexorable déchéance avec **Phenomena**. Nous sommes en 1985, et beaucoup y voient là la fin d'un auteur. La fin d'une période plutôt, celle du faste baroque, celle de la coke à outrance, avec un film lumineux (**Ténèbres**) en guise de testament. Suivra logiquement une période en dents de scie où le meilleur (**Opéra**, **Le Syndrome de Stendhal**) côtoiera le pire (**Le Fantôme de l'opéra**), et ce jusqu'en 2000, jusqu'à la résurrection annoncée dans **Le Sang des innocents**.

D'UN GIALLO À L'AUTRE

The Card Player n'était pas le film prévu à la succession du **Sang des innocents**. Le 16ème film de Dario Argento aurait dû s'intituler **Occhiali Scuri** (= lunettes de soleil), un thriller gravitant dans le milieu du cinéma où une actrice (Asia Argento) était persécutée par un dangereux maniaque. Le projet, qui comptait à son bord Vincent Gallo, ne verra jamais le jour, pour d'obscures raisons de droits. Argento s'explique : *« Ce film est bloqué dans les tiroirs du producteur Cecchi Gori. **Occhiali Scuri** est bloqué depuis qu'il a fait faillite. Cecchi Gori n'a plus d'argent aujourd'hui, et ce film, sur lequel il avait des options, ne se fera sans doute jamais, comme de nombreux autres, eux aussi bloqués. »*

Pas découragé pour autant, Argento retrouve son ami et scénariste Franco Ferrini, un collaborateur de longue date (il est derrière les scripts de **Phenomena**, d'**Opéra** et du **Syndrome de Stendhal** entre autres). Ensemble, ils se mettent à écrire un nouveau script, avec comme base de départ celui d'**Occhiali Scuri**. Mais le véritable déclic, celui qui donnera une identité propre à l'histoire, se produit au détour d'une rue londonienne, pendant la promo du **Sang des innocents**. *« Je me promenais un soir dans Londres et je suis tombé sur un cyber café ouvert la nuit. Il y avait plein de jeux de poker sur tous ces écrans d'ordinateurs. Des dizaines de gens jouaient et parlaient. J'ai donc commencé à réfléchir à une histoire, une histoire où un tueur jouerait au poker le sort de ses victimes, via Internet. Certains se sont empressés de faire le rapprochement avec deux des plus grands tueurs en série italiens, Donato Bilancia et Michele Profeta. L'un jouait au poker, l'autre signait ses crimes avec une carte. L'histoire du **The Card Player** n'a rien à voir avec ces deux faits divers morbides. »*

Effectivement, le script d'Argento et de Ferrini n'entretient aucun rapport avec cette triste réalité.

Dans la chaleur d'une nuit romaine, une jeune touriste anglaise se fait kidnapper par une ombre furtive. Une ombre se faisant

appeler « il cartaio », le joueur de cartes, un tueur en série dissimulant son identité derrière un écran d'ordinateur. Via le Net, il défie la police romaine. Une partie de poker. La police gagne, il relâche la fille. Il gagne, elle y passe, et plutôt salement. Pas de chance, la partie tourne court. Pensant qu'il s'agit là d'un vulgaire coup de bluff, les flics refusent de jouer le jeu. L'Anglaise n'aura pas le temps de crier à l'aide que sa gorge sera tranchée d'un coup de rasoir. Alors quand « il cartaio » rappelle la police pour une nouvelle partie, l'état de guerre est déclenché à Rome. Deux flics sont désignés pour mettre un terme aux agissements du joueur de cartes. John, un Anglais dépêché sur l'affaire par son ambassade (interprété par Liam Cunningham, le bidasse psychotique de **Dog Soldiers**) et la belle Anna Marie (Stefania Rocca, vue dans **Nirvana** avec Totophe Lambert et **Le Talentueux Mr. Ripley**) se mettent sur la piste de ce tueur hors normes. « *John et Anna Marie ne sont pas seuls aux trousses du joueur de cartes. La police romaine possède une unité anti-hackers. Ces mecs-là passent des heures et des heures sur leurs ordinateurs pour traquer des hackers ou des pédophiles. Je les ai observés pendant des jours. A tel point que tous ceux qui travaillent dans cette unité jouent leur propre rôle dans mon film.* » raconte un Argento apparemment ravi de cette touche d'authenticité, preuve supplémentaire de la direction prise par son cinéma depuis **Le Syndrome de Stendhal**. Mais sur le plateau, l'heure est avant tout aux retrouvailles…

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

Comme à l'accoutumé chez Argento, le générique de **The Card Player** se résume à une longue liste de noms prestigieux, ayant tous plus ou moins contribués à la renommée du cinéma de genre transalpin. En plus de Ferrini à l'écriture, Claudio Argento (le frère) rempile à la tête du staff de producteurs. Côté effets spéciaux, le vétéran Sergio Stivaletti se charge de créer à l'ancienne les débordements sanglants promis par un script riche de huit meurtres abominables. En ce qui concerne le score de **The Card Player**, Argento fait appel à une vieille connaissance : « *J'ai travaillé de nouveau avec les Goblin à l'occasion du* **Sang des innocents**. *Je me suis retrouvé en studio avec Claudio Simonetti. Cela fait près de trente ans que l'on se connaît, depuis* **Les Frissons de l'angoisse**. *J'ai voulu de nouveau travailler avec lui pour* **The Card Player**. *Ce fou a composé plus de 70 thèmes pour le film.* **The Card Player** *aura des sonorités électroniques, dans un esprit proche de* **Ténèbres**. »

Derrière la caméra, le maître est assisté par un jeune novice, Roy Bava. Petit-fils de Mario, fils de Lamberto et aujourd'hui assistant de Dario, Roy Bava est conscient de l'honneur qui lui est fait : « *Argento est un réalisateur très respecté en Italie. Son nom, celui de mon père et de mon grand-père sont reconnus comme ceux qui ont fait le cinéma d'horreur ici, en Italie. Travailler sur un giallo réalisé par Dario Argento en 2005, au pays, est un immense cadeau.* »

En plus de donner sa chance au fils de l'un de ses meilleurs amis, Argento recrute de force Fiore, styliste et sœur méconnue d'Asia, pour jouer le rôle de la fille du commissaire d'Anna Marie. Il n'avait plus travaillé au cinéma avec elle depuis **Phenomena**.

Au rayon des petits nouveaux, le monteur Walter Fasano fait une entrée remarquée dans la confrérie. Ayant bossé sur un clip d'Asia, il passe à la vitesse supérieure en remplaçant au pied levé Anna Napoli, virée du banc de montage par Argento pour de sombres divergences artistiques. Lourde responsabilité pour Fasano que d'imprimer un mouvement au film d'un auteur critiqué essentiellement pour ses carences rythmiques…

SEUL CONTRE TOUS

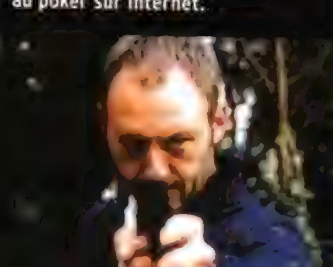
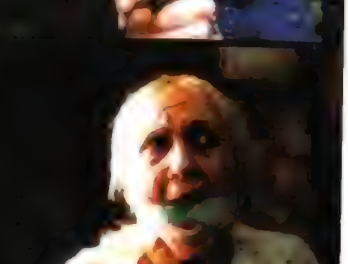
« *Aujourd'hui, mes films tendent vers plus de réalisme.* **The Card Player** *est un film dans la continuité du* **Sang des innocents**. *Quelques personnes ont écrit que mes films n'étaient plus aussi bons qu'avant. Ces gens-là voudraient que je refasse* **Suspiria** *à l'infini. Moi, avec* **The Card Player**, *je voulais restituer une certaine vérité. C'est pour cela que la lumière était primordiale…* » déclare Argento.

Et concernant le choix du chef opérateur capable de lui restituer à l'écran toutes les images qu'il a en tête, Argento a dans sa ligne de mire une personne bien précise : « *Lorsque je suis venu en France pour présenter* **Le Sang des innocents**, *j'ai rencontré Benoît Debie, qui venait de finir le film de Gaspar Noé,* **Irréversible**. *Il a fait un très beau boulot sur ce film. Il a une méthode de travail assez unique. Il n'utilise pas de lumières artificielles pour éclairer une scène. Le résultat est surprenant et colle vraiment à ce que je voulais obtenir.* »

Une détermination sans failles qui ne rassurera sans doute pas les infidèles qui ne croient plus en lui depuis un paquet d'années, réfractaires à un soi-disant esthétisme « post-*Derrick* ». Mais qu'ils se rassurent. Argento commence à le claironner de plus en plus fort : lorsqu'il aura terminé cette nouvelle trilogie entamée avec **Le Sang des innocents**, il s'attellera sans fautes à l'ultime et dernier chapitre des trois Mères. Histoire de renouer avec les fastes d'antan et de se réconcilier avec tout le monde. Plus que vivant, Dario : increvable !

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous :
Une jeune touriste anglaise est retrouvée assassinée dans une rue sombre de Rome (au centre). D'autres meurtres ne vont pas tarder à suivre (photos du bas). Anna Marie (Stefania Rocca, en haut à gauche) et John (Liam Cunningham, en haut à droite) sont chargés d'enquêter sur les méfaits de ce tueur en série qui joue le sort de ses victimes au poker sur Internet.

Alors que Dario Argento vient de finir The Card Player, son nouveau giallo, une autre légende du gore rital s'apprête à revenir en force. Son nom ? Bruno Mattei, un acharné de la série Z, actif depuis plus de 30 ans dans un pays aujourd'hui si peu reconnaissant envers cet artisan du n'importe quoi qu'il l'oblige du coup à se tourner vers l'Allemagne pour financer ses films. Le résultat ? Pas moins de quatre titres, Killing Striptease, Snuff Trap, Land of Death, Cannibal World, tous estampillés du sceau du début des eighties. Préparez-vous au retour en arrière de l'année.

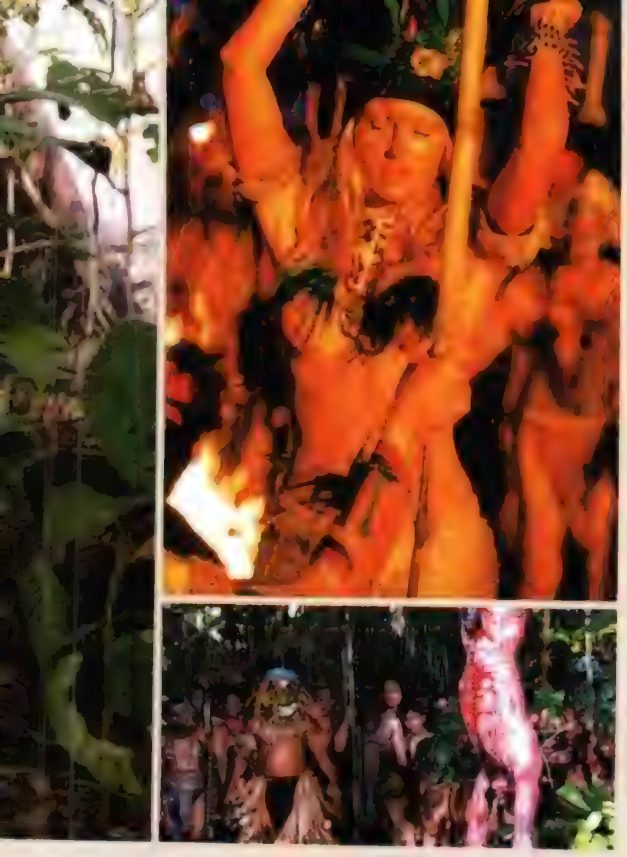
VIRUS CINÉPHILE

Ci-dessus :
Plusieurs visuels de Land of Death, nouveau film de cannibale bis italien signé par Martin Miller, alias le revenant Bruno Mattei. Viscères sauvagement arrachées et dévorées, membres tranchés, femmes nues sacrifiées... En vingt ans, la formule n'a pas changé !

Comme la majorité de ses confrères, Bruno Mattei est arrivé au cinéma par son père, responsable d'un petit studio de montage romain. Après avoir vaguement tâté le terrain des études classiques en s'inscrivant dans une école d'architecture, Mattei décide de suivre les traces de son géniteur en se consacrant exclusivement au montage. Dès 1962, il exercera ce métier sur plus d'une dizaine de films, des trésors de cinémathèque pour bisseux hystériques (**Spartacus et les dix gladiateurs**, **Agent 3S3 : Massacre au soleil**, **Agent Z-55 : Mission désespérée**) pour la plupart. C'est donc tout naturellement qu'il réalise son premier film en 1970, un drame (**Armida**) qu'il signera sous le pseudo de J. B. Matthews. Le premier né d'une longue lignée de films où Mattei se dissimulera derrière un nom d'emprunt. Pas moins de 18 identités à mettre à son compte (Vincent Dawn, Stefan Oblowsky, William Snyder ou Martin Miller pour les plus connues), la dernière venant d'être démasquée lors du dernier MIFED (Pierre Le Blanc, c'est lui). Un cauchemar lorsqu'il s'agit de dresser une filmographie complète du bonhomme. Pour preuve, les pros derrière IMDb (l'ultime moteur de recherche du cinéma sur le Net) ont lâché l'affaire depuis 1996. Et pourtant, la filmo du père Mattei, c'est un peu comme la cave à papi : ça pue, il fait noir et humide, mais c'est blindé de trésors. De la fesse à foison (**Les Aventures galantes de Zorro**, **Emmanuelle in Hell**, **Les Aventures sexuelles de Néron et Pompée**), des « shockumentaires » (**Mondo Erotico**, **Libidomania 1** et **2**), du déviant bien grave (**SS Extermination Love Camp**), un western signé Gilbert Roussel (**À l'Ouest du Rio Concho**), un vrai bon film de trouille (**Le Couvent infernal**), de la contrefaçon certifiée conforme (**Robowar**, ou comment refaire **Predator** au jardin des plantes, **Cruel Jaws**, un film de requin carrément rebaptisé **Jaws 5** en Italie) et du « **Rambo** like » (**Strike commando 1** et **2**), il y a de tout chez Mattei. Tout mais surtout deux chefs-d'œuvre, deux titres de gloire qui l'ont fait entrer dans la légende : **Les Rats de Manhattan** en 1984 (un classique du « post-nuke ») et l'inénarrable **Virus cannibale**, tourné trois ans plus tôt dans l'espoir de surfer sur la vague du « zombie movie » initiée par Romero et Fulci. Mais Mattei n'a pas autant de moyens que ses illustres collègues. Alors, il innove. Un tournage à l'arrache en Espagne + des stock-shots couleur locale en pagaille + une BO repiquée à **Zombie** + du gore qui ne se rattrape pas à la machine = la formule magique pour réussir sa série Z. Et après avoir vu ses derniers films, on se dit qu'elle n'a pas évolué d'un iota en plus de 20 ans, la formule à Bruno.

TOUT LE MONDE À POIL !

Cantonné depuis plusieurs années déjà à tourner tout et n'importe quoi pour ce gigantesque déversoir à conneries qu'est la télé italienne, Mattei profite de l'ouverture des frontières afin de trouver des financements pour continuer à faire des films pour que dalle. En 2001, les Allemands de Film Export lui permettront d'en faire carrément quatre à la suite.
C'est **Killing Striptease** qui ouvre le bal, une histoire de vengeance olé-olé se déroulant dans le milieu de la nuit. Riche homme d'affaires à qui tout réussit, Bruno (Hugo Barret) est aussi l'heureux propriétaire du Blue Angel, un night-club très en vogue et réputé pour ses « lap dances » torrides. La star de



la maison, c'est Katy. Folle amoureuse de Bruno, elle ne supporte pas de le voir culbuter une pouffe sur la photocopieuse et se jette du balcon, afin d'oublier sa peine en s'explosant le cerveau sur le bitume. Bruno s'en tamponne royalement le coquillard et organise un casting pour remplacer Katy, plus vraiment présentable aux clients. Et c'est la sublime Damy qui remporte le gros lot. Elle devient à son tour la star du Blue Angel, tout en complotant de noirs desseins dans l'ombre. Et pour cause, elle est la sœur de Katy (ah merde, je viens de vous spoiler le film… quel dommage !) et compte bien venger sa mort. Signé Vincent Dawn, **Killing Striptease** vaut surtout pour la plastique de ses actrices (Emily Crawford, Andrea Belfiore) plutôt que pour la consistance de son intrigue et l'inventivité de sa mise en scène, réduite ici à néant.

Dans un registre assez proche, le déjanté **Snuff Trap** est beaucoup plus intéressant. Inspiré par le **8 MM** de Schumacher, Mattei (planqué ici derrière le pseudo de Pierre Le Blanc) nous convie à une petite virée dans les rues les plus mal famées d'Amsterdam. Michelle, une quadragénaire n'ayant grossie que des fesses en plus de 20 ans, enquête mollement sur la disparition de sa fille, dans le milieu très fermé et underground du snuff movie. Là, elle tombera amoureuse d'un sosie de Daniel Guichard qui s'avérera être le gros patron du réseau snuff (et merde, deuxième spoiler). Le cul rougi par les coups de fouet d'un nain vicelard, Michelle n'a que très peu de temps (et encore moins de vêtements) pour faire éclater la vérité…

Tous ceux qui l'ont vu vous le confirmeront, **Snuff Trap** est un chef-d'œuvre : des bimbos avariées, des dialogues navrants de débilité profonde, des stock-shots granuleux en 35 mm (alors que le film est tourné en DV), des tronches pas possibles (mention spéciale à la méchante entremetteuse, ou quand Depardieu partouze avec un âne), des scènes de cul plus ou moins softs (et hop, un petit fist dans l'écran en haut à gauche) et un final monstrueux à pisser de rire, tout est réuni pour que le film s'aligne à côté des autres classiques du maître. Et ce n'est pas fini…

WELCOME TO THE JUNGLE !

Même s'il a déjà tâté le terrain sur **Virus cannibale** (qui, en plus de Romero et Fulci, s'efforçait de pomper le **Cannibal Holocaust** de Deodato) et sur le **Zombi 3** de Fulci (qu'il a terminé sans être crédité au générique), Mattei n'a jamais tourné de vrais films de cannibales. Pour se rattraper, il en fait deux à la suite, en Argentine. Le premier à nous arriver est **Land of Death** et porte la griffe de Martin Miller. Pas plus friqué que ses aînés, **Land of Death** nous refait **Predator** avec son commando de troufions englué dans une inextricable jungle peuplée de fins gourmets. A la tête d'une équipe de baroudeurs, le lieutenant Reb Wilson (Claudio Morales, unique en son genre) est envoyé en pleine jungle équatoriale, chargé de retrouver Sara (Ciiiindy Matic !), la fille d'un sénateur. Problème : la belle blonde est devenue une sorte de déesse aux yeux d'une tribu de cannibales particulièrement férox. Et ils vont le devenir encore plus, ces amateurs de chair humaine, lorsqu'ils s'apercevront de la disparition de leur californienne préférée. La chasse est ouverte.

Même s'il n'est pas aussi définitif que **Snuff Trap**, **Land of Death** vaut son pesant de cacahuètes. Tout le casting surjoue à mort, les cannibales sont hilares un plan sur deux, les stock-shots s'intègrent toujours aussi mal aux prises de vues et le final, comme souvent chez Mattei, est un monument de connerie non-sensique, tant au niveau de l'histoire que du montage. Un film à voir, rien que pour la tronche que fait le héros quand on lui coupe le bras à la fin du film (et merde…).

Cannibal World, son dernier film signé Vincent Dawn, semble très proche de **Land of Death**, tant par son casting (Claudio Morales rempile) que par son histoire (pour faire remonter l'audience d'une chaîne télé, une expédition se rend en Amazonie afin de tourner un documentaire sur les derniers cannibales). Comme d'hab', ça risque fort d'être joué avec les pieds et blindé d'images piratées ailleurs, mais qu'est-ce que vous voulez… On va pas le changer, notre Bruno.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessous :
Bruno Mattei, qui retrouve pour l'occasion son pseudonyme habituel Vincent Dawn, prend les mêmes et recommence pour les besoins de Cannibal World. Mêmes acteurs, même lieu de tournage et les mêmes effets spéciaux gore bien craspecs.
Les cannibales ritals reviennent en force !

Bondage, sexe, meurtres en série, monstrueuses créatures sanguinaires, dimension parallèle... Il y a de tout dans BLOODGNOME, une série Z gentiment sulfureuse qui, dans la foulée des Ghoulies, mêle bimbos écervelées et monstres vicieux !

LES PETITES CANAILLES

BLOODGNOME
DE JOHN LECHAGO

Ci-dessous et page ci-contre : Cousins trash et portés sur le piercing des fameux Ghoulies créés par Charles Band, les Bloodgnomes sont d'affreuses petites créatures provenant d'une autre dimension qui n'ont pour autre mission que de dévorer leurs victimes, si possible des donzelles peu avares de leurs charmes !

« J'adore les films fantastiques et d'horreur depuis que je suis tout gamin. » plaide d'entrée John Lechago. *« Ils constituent également un bon moyen de se lancer dans la réalisation. Il est plus facile de se faire remarquer avec un* **Bloodgnome** *qu'avec une petite comédie de teen-agers. Rien de mieux qu'un film de monstre pour mettre le pied à l'étrier. »* Et l'artiste en herbe de citer quelques-uns des cinéastes aujourd'hui célèbres et qui se sont faits les griffes dans le petit budget horrifique. Notamment le Sam Raimi d'**Evil Dead** et le Peter Jackson de **Bad Taste**. *« **Bloodgnome** est mon premier film, du moins le premier qui soit exploité. Avant d'accéder à la réalisation, j'ai étudié les arts plastiques dans une école de Chicago. Après quoi j'ai suivi les cours de cinéma du Columbia College pour ensuite m'installer en Californie afin de passer de la théorie à la pratique. »*

DES ARTS PLASTIQUES AU Z GORE

En fait, quand il affirme que **Bloodgnome** est le long-métrage qui marque ses débuts dans la réalisation, John Lechago oublie de mentionner **Vermis**. Ou, du moins, son souvenir ne lui revient pas spontanément en mémoire. *« **Vermis** n'est jamais sorti nulle part. Peut-être cela est-il mieux ainsi. Lorsque je l'ai tourné, je ne possédais aucune expérience. Comme* **Bloodgnome**, *il s'agit d'un film d'horreur mettant en scène des créatures monstrueuses. Des acteurs de* **Vermis**, *j'ai tiré les leçons nécessaires pour réaliser* **Bloodgnome** *où je poursuis mon éducation. À moins d'être un génie, un réalisateur a besoin de s'affirmer par ce type de pratique. Une forme d'entraînement. »* Au-delà de son côté pédagogique, **Vermis** aura été d'une autre utilité pour John Lechago : il l'aura amené tout droit vers **Bloodgnome**. *« **Bloodgnome** est directement né de* **Vermis**. *Du moins l'idée du titre. En visite sur le tournage, un ami de l'école d'art a surnommé "bloodgnome" la personne qui versait le sang synthétique sur les victimes, terme qui s'est ensuite appliqué à tous. Une expression stupide. Pendant deux ans, mes potes et moi n'avons pas arrêté de plaisanter sur un film titré* **Bloodgnome**. *Ce n'était qu'une blague entre nous. Je n'avais aucune intention d'en tirer un film. C'est pourtant ce qui est arrivé. »* Confronté à une dure réalité qui remet ses projets à plus tard et prive **Vermis** de public, John Lechago gamberge. *« Je recherchais une idée qui accroche.* **Bloodgnome** *m'est alors venu à l'esprit. »*

L'OBSÉDÉ DE SERVICE

Considérant à juste titre que des petits monstres teigneux et sanguinaires ne suffiraient pas à faire sortir son projet de l'ordinaire, John Lechago y ajoute un ingrédient épicé. Du sexe oui, mais pas n'importe quel sexe. Du genre bimbos surpomponnées prenant des poses lascives en attendant qu'un tueur les découpe en rondelles. Du mille fois vu. *« Toujours dans l'objectif de se faire remarquer, j'ai choisi de montrer mes monstres en train de sévir en pleines séances de sado-masochisme. C'était audacieux, risqué, mais pour sortir du lot, il faut ce qu'il faut. »* Et voilà **Bloodgnome** qui prend les allures d'un **Sexgnome** adepte de la cravache, de la domination sévère et autres plaisirs qu'on ne revendique que dans les cercles initiés *(comme chez Rougier par exemple... – nldr)*. Pour ce faire, et encore relever le plat, il amène, outre Julie Strain, égérie sulfonée de la série Z, deux ravissantes blondes, des jumelles gâtées par la nature. *« Ce sont les Porcelain Twinz, des strip-teaseuses bien connues. »* renseigne John Lechago. *« Je suis surtout très heureux de la contribution de Mellissa Parsley, une fan des pin-up des années 50 et de Betty Page, dont elle collectionne les photos. Elle en a d'ailleurs repris la coiffure. »*

« Des filles nues ou pratiquement nues, il y en avait beaucoup sur le plateau de **Bloodgnome**. *Cela n'était pas sans inconvénient. À ce titre, l'un des comédiens a posé problème. Par des gestes et des paroles déplacées, il manquait fréquemment de respect aux comédiennes. Je préfère taire le nom de ce type pour ne pas le rendre plus méchant qu'il ne l'est en réalité. Une autre personne a beaucoup apprécié la plastique des filles. C'est Stuart Gordon, le réalisateur de* **Re-Animator** *et de* **From Beyond**. *Présent à l'avant-première, il ne cachait pas sa satisfaction de voir autant de scènes dénudées. Il est vrai que, dans cette version du film, elles étaient bien plus nombreuses qu'à l'heure actuelle. Je suis tout de même assez étonné que* **Bloodgnome** *suscite autant de réactions à ce niveau car certaines productions hollywoodiennes vont nettement plus loin dans ce domaine. J'ai dû toucher quelque chose sans m'en rendre compte. Peut-être est-ce l'expression des interprètes ? Je leur ai demandé de sourire, de prendre du plaisir alors que, dans les grosses productions, les comédiens semblent souffrir de montrer un peu de leur anatomie. »*

Dans la réalisation contre la montre de **Bloodgnome**, John Lechago a dû également jongler avec l'étroitesse du budget et la brièveté du tournage. *« Il fallait faire vite car, même si j'avais quelques dollars à ma disposition, ce n'était pas l'opulence. Loin s'en faut. J'ai tourné les séquences avec les comédiens en précisément douze jours. Les scènes complémentaires nécessitant des effets spéciaux m'ont demandé trois jours supplémentaires. Ce n'est finalement pas si mal en regard des trois jours de certains micro-budgets. Pour ma part, je ne crois pas être capable de bouler un long-métrage dans des conditions aussi extrêmes. »* Encore que deux semaines, ce n'est pas vraiment ce qu'on appelle un agenda confortable. *« Il ne s'agissait pas de perdre du temps, mais ça allait. Tout* **Bloodgnome** *s'est monté à une vitesse pas possible. L'écriture n'a également pris que deux semaines. »*

DES MONSTRES RATIONNÉS

Deux semaines pour raconter quoi ? Une histoire assez démente qui rappelle les **Troll** et autres **Ghoulies** que produisait cette vieille canaille de Charles Band il y a une douzaine d'années. *« Le gars des effets spéciaux, Todd Rex, me l'a aussi fait remarqué, mais je n'ai jamais vu le moindre* **Ghoulies**. » Influence ou pas, les bloodgnomes de John Lechago n'en sont pas moins de petits monstres hideux, courts sur pattes, agressifs et aussi affamés de chair humaine que possible. Eux aussi venus d'une autre dimension, ils naissent des entrailles d'une maman bloodgnome dont John Lechago commandite le design à une ancienne camarade de l'école d'art. *« Une femme, je tiens à le signaler, très belle, très gentille et très bizarre. »* précise le jeune réalisateur. *« Aussi étrange que cela puisse paraître, elle m'a livré le dessin d'un affreux vagin géant garni de dents pointues. Dans une scène, la mère accouche d'un rejeton. J'ai dû le dessiner, le mouler et le sculpter moi-même à la dernière minute. »* Au four et au moulin, John Lechago n'avait pas vraiment le choix, dans la mesure où l'équipe se composait en règle générale de trois personnes. *« Pour la grande scène finale, j'ai poussé jusqu'à cinq. J'ai d'ailleurs conçu* **Bloodgnome** *en fonction de la facilité que j'aurais à*

« Vu le budget de Bloodgnome, j'ai dû pas mal improviser au jour le jour »

le mettre en image. Ainsi, pas question de construire des décors : ils existaient tous déjà. Pas question de tourner à l'extérieur : mieux vaut maîtriser à 100 % le cadre et l'environnement pour gagner du temps. Pas question de se tenir à un storyboard rigoureux et d'en être captif : j'ai improvisé au jour le jour. Pas question de multiplier les prises : je me limitais à un maximum de trois, mais si j'arrivais à un résultat satisfaisant avec deux prises, je m'en contentais.

Emballé en trois temps deux mesures, **Bloodgnome** roule tant bien que mal, certes ficelé avec les moyens étriqués du bord, mais toujours amusant, kitsch dans le bon sens du terme. Notamment en ce qui concerne les effets spéciaux. *Nous n'avions à notre disposition que trois marionnettes des bloodgnomes. Produit avec des moyens plus conséquents, le film aurait mobilisé une vingtaine d'exemplaires possédant tous des fonctions différentes. Nous avons tout fait avec les mêmes. Elles étaient d'ailleurs si résistantes qu'elles ont survécu au tournage...* Les marionettes pourront donc reprendre du service sur un **Bloodgnome 3** dont John Lechago n'écarte pas l'éventualité, même si d'autres projets plus généreusement nantis lui trottent par la tête.

Marc TOULLEC

SORTIE LE 17 DÉCEMBRE

Ça y est, cette fois-ci, c'est bel et bien fini. La trilogie du génial Peter Jackson, après s'être permis le luxe de monter dans un crescendo artistique triomphant tout au long de la saga, s'achève avec **LE RETOUR DU ROI** sur un mouvement final grandiose. Une véritable apothéose visuelle qui laisse son spectateur sur les genoux, épuisé par l'ampleur et l'intensité d'une expérience cinématographique à nulle autre pareille. Difficile de revenir à nos petites vies de cinéphiles moyens après un tel choc...

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LE RETOUR DU ROI

DE PETER JACKSON

LA FIN DU VOYAGE

DE LARMES ET DE SANG

AVANT MÊME D'EN DÉCOUVRIR LA VERSION INTÉGRALE EN DVD L'ANNÉE PROCHAINE, **LE RETOUR DU ROI**, DANS SA FORME ACTUELLE, EST DÉJÀ UN SPECTACLE QUI RELÈVE DE L'HALLUCINATION ET QUI VA CHANGER L'HISTOIRE DU CINÉMA. PARCE QU'IL SERA DÉSORMAIS IMPOSSIBLE D'ENVISAGER UN FILM ÉPIQUE SANS QU'IL Y SOIT COMPARÉ. PARCE QUE TOUS CEUX QUI ONT ÉTÉ TOURNÉS AVANT SEMBLENT AUJOURD'HUI OBSOLÈTES. PARCE QU'ON N'A JAMAIS RESSENTI UNE TELLE ÉMOTION DANS UNE SALLE DE CINÉMA. UNE EXPÉRIENCE ÉPROUVANTE ET VISCÉRALE, QUI FAIT DE PETER JACKSON UN ENVOYÉ DES DIEUX !

Ci-dessus :
Aragorn (Viggo Mortensen) brandissant l'épée de ses ancêtres reconstituée pour mener ses troupes à la bataille. Un plan superbe qui sert de préliminaire à la plus grande bataille de toute l'histoire du cinéma.

L'attente crée par **Le Retour du Roi** n'est comparable qu'à une seule chose : celle ayant précédé la sortie de **La Menace fantôme**, alors qu'il ne s'est écoulé qu'un an entre **Les Deux tours** et sa suite (contre plus de vingt ans pour **Star Wars**). C'est dire la puissance d'attraction de la trilogie de Peter Jackson, à tel point que lorsqu'il annonça début novembre avoir coupé une scène de sept minutes où l'on retrouvait Saroumane, on assista à une véritable levée de boucliers. Pourtant, ses arguments se tiennent : « *C'est une scène qui a été tournée à l'origine pour* **Les Deux tours**. », a-t-il expliqué. « *Nous avions pensé que ce serait une bonne idée de la placer au début du* **Retour du Roi**. *Le problème, c'est qu'en visionnant plusieurs montages au cours de ces dernières semaines, il nous est apparu qu'elle donnait l'impression de prolonger la fin du film précédent au lieu de commencer le nouveau. D'où notre décision de la garder pour la version longue qui sortira en DVD.* ». L'éviction de l'arrivée d'Arwen au gouffre de Helm et celle des flash-backs nous faisant découvrir Smeagol devenant Gollum (finalement utilisés en une seule scène dans **Le Retour du Roi**) n'avaient pas fait autant de bruit. À la vision du film, il s'avère que Jackson a fait le bon choix : si **Le Seigneur des anneaux** est effectivement un seul et même film, il est présenté en trois parties qui doivent néanmoins se suffire à elles-mêmes en termes de rythme, et il est évident que l'apparition de Saroumane au début du film n'aurait fait que le ralentir. Dans chaque version destinée aux salles, Jackson se doit d'aller à l'essentiel, pour des raisons que l'on sait artistiques mais aussi dictées par des impératifs économiques, et en premier lieu la pression des exploitants, qui apprécient modérément que la durée d'un film les force à supprimer une séance (et donc à vendre moins de pop-corn). L'éternelle histoire du Hobbit contre Sauron…

LORSQU'ARRIVE LE SOUFFLE NOIR

Mais si l'on sait maintenant que George Lucas a définitivement trahi ses fans (qui, aujourd'hui, en a quelque chose à foutre de l'**Épisode III** ?), le barbu Néo-zélandais livre avec ce dernier opus une œuvre qui dépasse de très loin les espoirs les plus fous. Pas étonnant qu'il n'ait cessé de clamer qu'il s'agissait de son préféré : si les deux précédents chapitres souffraient parfois de redondances, celui-ci donne l'impression de transcender toutes leurs qualités. Ainsi, la construction est identique à celle des **Deux tours**, mais montée de telle façon que lorsqu'on quitte une partie de la Communauté pour retrouver l'autre, on est à la fois frustrés et immédiatement happés par ce qui se produit, d'où un sentiment d'urgence permanent et un suspense haletant. À vrai dire, c'est à la version qui sortira plus tard en DVD qu'on a l'impression d'assister, contrairement aux deux précédents, où les coupes étaient parfois trop évidentes. À ce propos, il est d'ailleurs préférable d'en avoir vu les versions longues avant de découvrir celle-ci, afin d'en apprécier toute la richesse et la musicalité (preuve une fois encore de la proximité fraternelle qu'entretient Jackson avec les fans du livre). Un terme qui n'est pas employé au hasard, puisque c'est ici à une véritable symphonie que nous sommes conviés, basée sur une partition dont tous les instruments sont mis en valeur avec clarté et précision. Peter Jackson orchestre et dirige l'œuvre de Tolkien dans une mise en scène qui, au-delà de la performance technique et de la puissance narrative, se situe à un niveau carrément spirituel puisque l'équilibre des forces mises en jeu est tel qu'il atteint à la fois le cœur et l'esprit, provoquant un vertige des sens jusqu'alors jamais vécu dans une salle de cinéma.

Le Retour du Roi, de toute façon, est un film qui se ressent, qui se VIT, dans lequel on plonge à corps perdu. Tout simplement parce que pour la première fois dans l'histoire du cinéma, les images qui ont nourri tous les rêves des fans de fantasy prennent corps et s'étalent devant nos yeux. C'est là la première force (mais pas la seule, comme on le verra plus tard) de ce film incroyable, dont les tableaux resteront à jamais gravés dans les mémoires, non seulement par leur audace picturale, mais aussi parce qu'ils sont crédibles, réels, comme si une fenêtre avait été ouverte sur un autre univers, que l'on contemple avec une exaltation fébrile.

L'ÉPÉE HORS DU FOURREAU

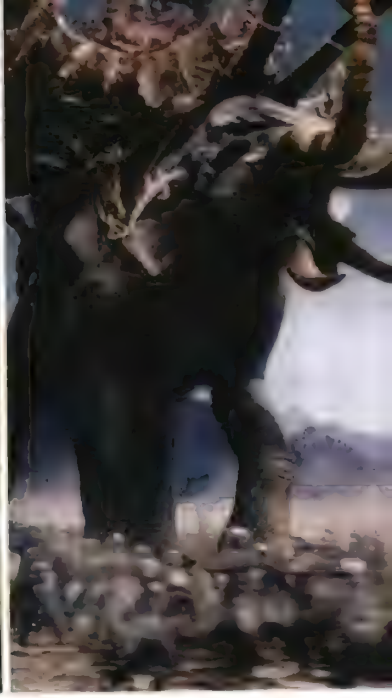
Nous retrouvons donc les membres de la Communauté après la chute d'Isengard et la victoire remportée sur Sauron au gouffre de Helm. Tandis que Gandalf, Aragorn, Theoden et leurs compagnons s'apprêtent à subir un nouvel assaut des forces du Mordor, Frodon et Sam, toujours guidés par Gollum, poursuivent leur route vers la Montagne du Destin pour y jeter l'Anneau. Mais plus ils s'en approchent, plus Frodon est malade et réceptif au pouvoir corrupteur de son fardeau. Gollum profite de cette vulnérabilité pour monter les deux Hobbits l'un contre l'autre et les attirer vers l'antre de Shelob, une araignée monstrueuse et carnivore. Pendant ce temps, en Gondor, se prépare la plus grande bataille de l'histoire de la Terre du Milieu : les armées de Sauron marchent vers Minas Tirith. Mais devant eux va se dresser un Roi venu réclamer le trône qui lui revient de droit…

Tout détailler serait chose impossible, tant on est emporté par un souffle épique qu'on croyait n'appartenir qu'à la littérature et aux songes. Mais les scènes les plus mémorables sont légion : l'arrivée de Gandalf à Minas Tirith, où il traverse la cité entière au galop dans un mouvement en spirale qui nous en fait découvrir tous les détails, le genre de choses décrit en plusieurs paragraphes par les auteurs de fantasy, ici exposé en quelques plans magnifiques anoblis par la musique de Shore. L'embrasement des feux d'alarme, dont les flammes se dressent de montagne en montagne. La chevauchée désespérée des Rohirrim, accompagnée d'un chant entonné par la voix tremblante de Pippin, un moment tout droit surgi des contes. La mort de l'un des personnages les plus shakespeariens de la saga, qui se jette des murs de la cité, transformé en torche humaine. Elrond faisant surgir l'épée Anduril de sous son manteau pour l'offrir tel un sceptre à l'héritier du trône de Gondor. La harangue de Theoden, galvanisant ses troupes pour la bataille qui va rougir les champs du Pelennor (« *Courez à la ruine et à la fin du monde ! Mort ! Mort !* »), che-

Ci-dessus, de haut en bas : Frodon (Elijah Wood) pris au piège dans le repaire de la terrifiante Arachné.

Eowyn (Miranda Otto) déclare sa flamme à Aragorn, en vain.

Les troupes des Rohirrim déferlent sur les champs du Pelennor, dans un assaut salvateur qui va rentrer de plein fouet dans les lignes adverses.



Sur ces deux pages, en haut de gauche à droite : Les Nazgûls fondent sur l'armée des Hommes comme des aigles sur leurs proies.

Les Haradrim, venus du Sud et montés sur des Oliphants, viennent prêter main forte aux soldats de Sauron. Un épisode de la bataille de Minas Tirith proprement tétanisant !

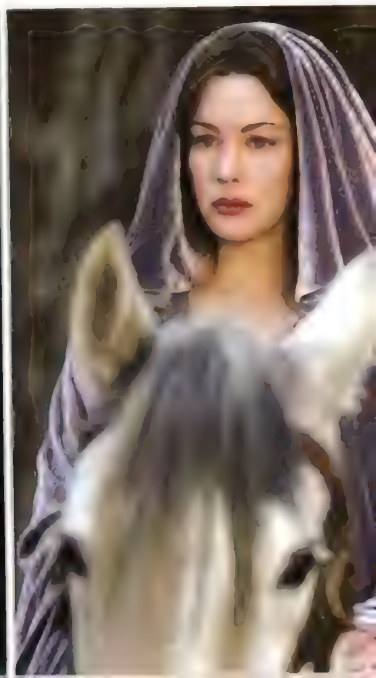
Gollum (Andy Serkis), Sam (Sean Astin) et Frodon devant la Porte Noire : trois clandestins tentent de pénétrer le Mordor.

vauchant devant ses soldats en frappant leur lance de son épée avant de mener la charge la plus démentielle jamais filmée (l'impact frontal des deux armées est d'une violence sidérante). Une scène d'anthologie, hantée par la soif de sang, l'ardeur du combat, sans parler de l'affrontement au corps à corps qui s'ensuit : le fracas des épées se mêle aux clameurs et aux hurlements, les Nazgûls déferlent sur la plaine pour emporter les cavaliers et leurs montures avant de les déchiqueter, Legolas, dans une cascade insensée qui rappelle **Starship Troopers**, bondit sur un oliphant pour le cribler de flèches, Gandalf usant de son bâton et tournant sur lui-même pour frapper ses adversaires… Mais on se souviendra surtout du duel entre Eowyn et le Cavalier Noir devenu Seigneur des Nazgûls où la « walkyrie », belle à se damner et terrible dans sa haine, se dresse face à l'ennemi : là, au premier plan, on voit la masse d'armes de la créature frapper le sol et, pour la première fois depuis **Conan le Barbare**, Frazetta revit à l'écran. Et en quelques minutes, Jackson écrase le film de John Milius et **Braveheart** (qu'il a souvent cité comme référence) : ce qu'on pensait impossible a été accompli. Et lorsqu'Aragorn se retourne vers son armée rassemblée devant les monstres vomis par la Porte Noire, il suffit d'un murmure (*« Pour Frodon… »*) pour qu'on soit emporté dans l'assaut hystérique qu'il déclenche en se lançant face à l'ennemi, le regard injecté de sang, les muscles bandés et l'épée serrée dans son poing.

Mais tous ces moments, aussi grandioses soient-ils, ne seraient rien sans l'implication émotionnelle du spectateur, et c'est à cela que nous ont préparé **La Communauté** et **Les Deux tours**. Du coup, elle est ici totale et mise à rude épreuve. Elle s'appuie tout d'abord sur l'évolution des relations entre les personnages, et donne lieu à des passages poignants, qui se traduisent aussi bien par les dialogues (Frodon/Sam, Legolas/Gimli, Merry/Pippin…) que par des échanges de regards (Aragorn/Eowyn, les Hobbits autour d'une table d'auberge…). Jackson va même jusqu'à nouer les tripes lorsqu'il pousse cet aspect à son paroxysme, merveilleusement incarné par des acteurs définitivement hantés par leurs rôles. Ainsi, en l'espace de cinq scènes terrassantes, Faramir devient un personnage aussi tragique que son frère Boromir, le profond amour liant Theoden à sa fille acquiert une intensité follement romanesque, et les visions d'Arwen se teintent d'une véracité qui ne font qu'accentuer la douleur qu'elle éprouve en sachant qu'elle ne sont peut-être qu'un rêve à jamais inaccessible.

AU PAYS DE MORDOR OÙ S'ÉTENDENT LES OMBRES

Comme si on n'était pas assez secoués par cette débauche de sentiments que les cyniques ne se priveront pas de qualifier de larmoyants (sans doute parce qu'ils sont inaptes à les ressentir), Jackson s'attaque en outre à deux autres gammes d'émotions. En premier lieu, la peur, exprimée par une violence plus accentuée que dans les deux premiers volets et des images de cauchemar, qui surpassent la noirceur de celles des Neuf Cavaliers traquant Frodon et ses amis dans **La Communauté**. À cet égard, le film est effectivement très sombre, voire ténébreux. Dès l'ouverture (réalisée par Fran Walsh, comme c'est le cas pour plusieurs autres scènes de la trilogie), le ton est donné : des premières images verdoyantes sur une musique pastorale, on passe à un meurtre dont la brutalité rappelle celui de **Créatures célestes**. Suivront de nombreux écarts horrifiques (la métamorphose progressive de Smeagol en Gollum,



l'araignée Shelob guettant Frodon avant de le frapper, l'apparition de l'armée des Morts qui encercle Aragorn et ses frères d'armes, les Orques catapultant les crânes de leurs victimes dans les murs de Minas Tirith...), autant de moments où règnent la cruauté, la corruption et la terreur, bref, la dark fantasy pure et dure. Cette évolution est particulièrement perceptible dans une reprise de la scène des **Deux tours**, où Gollum converse avec Smeagol dans le reflet de l'onde : là, nous est montré un être possédé, qui d'inquiétant devient d'un seul coup maléfique (et donc dangereux) à l'approche de l'œil de Sauron. Une minute estomaquante qui, en plus de provoquer un changement d'attitude radical de la part de Sam et marquer son premier pas vers le statut de héros qui dès lors lui sera associé, fait écho aux dernières paroles prononcées par Gollum dans le chapitre précédent. Logique, puisque chacun des éléments communiqués dans les deux premiers opus est ici justifié et amplifié, même ceux qui auraient pu sembler négligeables à l'époque, voire passer inaperçus. La richesse d'évocation qui en découle permet donc de réévaluer à la hausse **La Communauté** et **Les Deux tours** (rendez-vous compte !).

Dans un deuxième temps, Jackson met l'accent sur l'humour, d'autant plus revigorant qu'il se situe dans un contexte qui ne prête pas vraiment à la rigolade. Mais si Gimli reste le personnage idéal pour détendre l'atmosphère par ses répliques saugrenues, c'est ici à Gandalf que revient la part du vieux lion. Le magicien trouve maintes occasions de montrer son mauvais caractère, que ce soit à l'égard de Pippin, qu'il morigène vertement, ou de tous ceux qui se mettent en travers de son chemin, qu'il n'hésite pas à faire taire de la façon la plus radicale qui soit ! Le personnage retrouve ainsi une humanité qui semblait s'être égarée depuis son retour en Cavalier Blanc.

L'ADIEU AUX ARMES

Le traitement pour lequel allait opter Jackson afin de conclure la trilogie était bien sûr d'une importance capitale. Qu'on se rassure : s'il a en effet choisi de passer outre le nettoyage de la Comté par les gentils Hobbits devenus farouches guerriers, elle est néanmoins d'une beauté sans pareil, et s'étend au-delà de ce qu'on pouvait espérer. À la fois triste et paisible, elle fait bien ressentir tout le mal qu'a dû éprouver Jackson à quitter la Terre du Milieu, sentiment déchirant qu'il nous fait partager, n'hésitant pas à faire preuve d'un romantisme comme on n'en ose plus aujourd'hui, délivré avec une candeur où rayonne l'amour démesuré qu'il porte à l'histoire qu'il a choisi de nous conter. Ne craignons pas de l'affirme : oui, **Le Retour du Roi** est un chef-d'œuvre au sens plein du terme, le plus grand film épique jamais réalisé, et sans doute l'un des plus beaux films du monde. Par cet épilogue plein de fureur et de magie, qui laisse le spectateur épuisé et en larmes, **Le Seigneur des anneaux** entre dans la légende, dans les cœurs et dans les âmes.

Cédric DELELÉE

THE LORD OF THE RINGS : THE RETURN OF THE KING. NOUVELLE-ZÉLANDE/USA. 2003. RÉAL.: PETER JACKSON. SCÉN.: FRANCES WALSH, PHILIPPA BOYENS ET PETER JACKSON D'APRÈS LE ROMAN DE J.R.R. TOLKIEN. DIR. PHOT.: ANDREW LESNIE. MUS.: HOWARD SHORE. SPFX.: RICHARD TAYLOR ET JIM RYGIEL POUR WETA FX. PROD.: PETER JACKSON, MARK ORDESKY, BARRIE M. OSBORNE, RICK PORRAS, RIM SANDERS, FRANCES WALSH... POUR NEW LINE/SAUL ZAENTZ/WINGNUT. INT.: ELIJAH WOOD, IAN MCKELLEN, VIGGO MORTENSEN, SEAN ASTIN, JOHN RHYS-DAVIES, MIRANDA OTTO, BERNARD HILL, ANDY SERKIS, ORLANDO BLOOM, LIV TYLER, JOHN NOBLE, KARL URBAN, DAVID WENHAM, BILLY BOYD, DOMINIC MONAGHAN, HUGO WEAVING... DUR.: 3H20. DIST.: METROPOLITAN FILM EXPORT. SORTIE LE 17 DÉCEMBRE 2003.

Sur ces deux pages, en bas de gauche à droite : Frodon vient de se dépêtrer des pattes d'Arachné mais la « bestiole » n'a pas dit son dernier mot.

Arwen (Liv Tyler), toujours aussi belle et toujours aussi convaincue du lien indéfectible qui l'unit à Aragorn.

Legolas (Orlando Bloom) et Aragorn face aux champs du Pelennor : jamais une veillée d'armes ne fut aussi belle...

INTERVIEW MARK ORDESKY - PRODUCTEUR EXÉCUTIF

LE CHAÎNON MANQUANT

SUR UNE PRODUCTION CLASSIQUE HOLLYWOODIENNE, MARK ORDESKY SERAIT L'ŒIL DE MOSCOU, CELUI QUI AVISE LA PRODUCTION DES FAITS ET GESTES D'UN RÉALISATEUR. SUR LE SEIGNEUR DES ANNEAUX, C'EST L'UN DES PLUS PRÉCIEUX ALLIÉS DE PETER JACKSON, ANCIEN LECTEUR DE SCÉNARIOS CATALOGUÉS B PASSÉ À DE PLUS HAUTES RESPONSABILITÉS...

Ci-dessus :
Le Roi Theoden (Bernard Hill, mais on le voit pas très bien sur la photo...), tandis que le soleil se lève sur Pelennor, arranque ses hommes avant de les mener au combat. L'ordre et la beauté avant le fracas des armes...

En bas, à droite :
La belle Eowyn face au Nazgûl que chevauche le Capitaine Noir.
Une scène splendide où la soupirante d'Aragorn se révèle une guerrière intrépide.

À quand remonte votre première rencontre avec Peter Jackson ?
J'ai découvert le travail de Peter Jackson dès son premier film, **Bad Taste**. Autant dire que j'ai été heureux de le rencontrer lors d'un séjour en Nouvelle-Zélande, en 1988. À l'époque, Peter cherchait à développer divers projets pour des producteurs américains. Pour New York, il a même écrit une version de **Freddy 5** qui, malheureusement, n'a pu aboutir. Je me souviens encore que, fauché, il a dormi chez moi, à même le sol, lors d'un passage à Los Angeles pour justement faire avancer **Freddy 5**.

Avant que Peter Jackson n'arrive sur* Le Seigneur des anneaux, *d'autres cinéastes n'y avaient-ils pas déjà travaillé ? On a parlé de John Madden et de Lawrence Kasdan...
Si Miramax a songé un temps à quelques réalisateurs pour prendre **Le Seigneur des anneaux** en mains, New Line n'a envisagé qu'une seule et même personne : Peter Jackson. Il s'est naturellement imposé avec une bande démo où il présentait les effets spéciaux. Quelques minutes de film-test qui ont sidéré tout le monde. Peter Jackson était manifestement l'homme de la situation. Peu de cinéastes auraient, physiquement et mentalement, pu tenir sur la durée d'un pareil tournage marathon. Au final, **Le Seigneur des anneaux** a pris huit années de la vie de Peter Jackson : un investissement considérable dont le résultat se mesure aujourd'hui à l'écran.

La plupart des collaborateurs au* Seigneur des anneaux *disent qu'ils se sont engagés par amour du livre. Vous aussi ?
En règle générale, je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'être inconditionnel d'un livre pour le porter à l'écran. Il y a cependant des exceptions et **Le Seigneur des anneaux** en fait partie. Personnellement, j'ai pour la première fois lu les livres de Tolkien à douze ans. Aussitôt, les aventures de Gandalf et Aragorn, la Terre du Milieu et le reste m'ont littéralement obsédé, fasciné. Je baignais d'autant plus dans ce jus que, pratiquement à la même époque, je jouais à « Donjons & Dragons », dont les péripéties s'inspirent ouvertement de Tolkien. En clair, je m'étais préparé depuis longtemps à la production de la trilogie.

Les films de Peter Jackson correspondent-ils à l'image que vous vous faisiez du Seigneur des anneaux à douze ans ?
Pas exactement, non. Mon imagination de gamin allait plutôt dans le sens d'un gentil spectacle à la Disney. J'étais vraiment loin d'une Terre du Milieu aussi âpre, aussi réelle, proche d'un certain monde médiéval. En tant que fan, tout en assurant mon travail de producteur, je me suis régalé de voir les mots devenir des images, à voir naître le chapeau de Gandalf, le costume des Hobbits... Des moments qui comptent parmi les plus extraordinaires de ma carrière.

En quoi consiste précisément votre travail sur la trilogie ?
Il fallait, entre la Nouvelle-Zélande et le siège de New Line à Los Angeles une courroie de transmission. Moi en l'occurrence. Sur place, pour le compte de New Line, qui m'emploie depuis longtemps, j'ai supervisé des aspects aussi essentiels que l'écriture du scénario, le tournage, la finition des effets spéciaux, le choix des comédiens... Dès le début, je m'étais fixé une mission : aider du mieux que je pouvais Peter Jackson et son équipe. Je faisais en sorte qu'il puisse obtenir ce qu'il désirait de New Line. C'était généralement le cas. À Hollywood, les prises de décision prennent parfois des mois, voire des années. Avec **Le Seigneur des anneaux**, tout s'est déroulé à une vitesse phénoménale, si l'on considère l'ampleur inédite du projet, son gigantisme sans précédent. Peter Jackson nous a présenté l'opportunité de produire **Le Seigneur des anneaux** en août 1998. Nous avons pris la décision finale de nous lancer dans l'aventure une semaine après cette présentation. Dans un deuxième temps, pendant que WETA œuvrait à la direction artistique et aux effets spéciaux, Peter Jackson, Fran Walsh et Philippa Boyens en étaient déjà à la transformation de deux scénarios originaux en trois, dans la mesure où, à l'origine, nous n'avons envisagé que deux tomes à la fresque.

***Étonnant que les choses soient allées aussi vite. Il faut du temps pour mettre en branle une montagne comme* Le Seigneur des anneaux...**
Tout le mérite en revient à Peter Jackson. Là où un réalisateur indé-

« Avant même que New Lin

cis, pas encore imprégné de l'œuvre de Tolkien, aurait demandé des mois supplémentaires de préparation, il a immédiatement pris le taureau par les cornes. Sa vision des choses s'avérait à ce point précise, détaillée et logistiquement viable qu'il s'est montré plus que persuasif. À la première entrevue, il était déjà armé de vidéos, de dessins préparatoires, de storyboards... Avant même que New Line ne lui donne le feu vert, il était prêt.

Comment avez-vous réagi au moment où Peter Jackson s'est rendu à l'évidence que Stuart Townsend dans le rôle d'Aragorn, ça ne marchait pas à l'écran ?

Il est difficile de débusquer à tous les coups le comédien le plus adapté à un rôle. Il a fallu que Stuart Townsend soit sur le plateau, habillé, pour que nous nous en rendions compte. Heureusement, son remplaçant constituait une évidence : Viggo Mortensen, que j'avais rencontré un an et demi plus tôt. Il m'avait fait si forte impression que je l'ai immédiatement recommandé à Peter. Dès cette rencontre, j'ai su qu'il possédait l'esprit d'Aragorn. D'origine danoise, il baigne depuis son enfance dans les mythologies nordiques, qui ont d'ailleurs fortement influencé Tolkien. Il est imbibé de ces légendes. Ce qui a beaucoup contribué à sa réponse positive lorsque nous l'avons relancé au dernier moment, alors que le tournage venait de commencer. Il n'a eu que quarante-huit heures pour se décider, lire le scénario, faire ses bagages et s'envoler depuis Los Angeles pour la Nouvelle-Zélande. Je crois fermement que c'est le destin qui nous l'a envoyé car, à l'instant même où nous avons repris contact avec lui, son fils Henry lisait le roman. Et, pendant qu'il continuait sa lecture, son père lisait le scénario dans l'avion !

Ce remplacement de dernière minute doit être ce que vous avez enduré de pire...

Non, le départ de Stuart Townsend n'a pas été le problème le plus difficile à surmonter. Des obstacles au bon déroulement des opérations, nous en avons subi tous les jours. Notamment quand, brutalement, il s'est mis à tomber des cordes. Un véritable déluge. D'après les services météorologiques, cela faisait 80 ans qu'il n'avait pas autant plu en Nouvelle-Zélande. D'où des inondations qui ont stoppé net le tournage. La pluie tombait si drue que nous n'avons même pas pu envoyer un hélicoptère récupérer Orlando Bloom coincé au sommet d'une colline. Le jour où Sean Astin s'est complètement ouvert le pied compte également parmi les souvenirs les plus douloureux du tournage. Chaque jour amenait son lot d'ennuis.

Au niveau du tournage, n'avez-vous jamais jugé que la réussite du* Seigneur des anneaux *nécessitait des rallonges budgétaires ?

Oui, tout à fait. L'argent est arrivé progressivement, pas forcément pendant le tournage d'ailleurs. New Line a débloqué davantage de fonds pour Peter Jackson, surtout au niveau de la post-production. Les rushes que la production recevait régulièrement était si convaincants, si rassurants quant au résultat final, que la compagnie lâchait de plus en plus de budget afin que Peter Jackson puisse affiner sa vision.

N'avez-vous jamais senti qu'entre les aspirations artistiques de Peter Jackson et la volonté de retour sur investissement de New Line, il y avait un abîme ?

Le problème entre expression artistique et spectacle ne se pose pas avec Peter Jackson. Par essence, c'est un artiste qui aime à communier avec le public, un auteur et aussi quelqu'un qui s'adresse au plus grand nombre sans se compromettre. Il a su composer avec les impératifs commerciaux sans rien sacrifier ou presque de ses ambitions artistiques. Peter Jackson ne possède que très peu de points communs avec les réalisateurs que j'ai rencontrés à Hollywood. C'est un Néo-zélandais, il se montre toujours très volontaire, abat une somme phénoménale de travail, n'attend pas de l'aide pour résoudre ses problèmes... Son humilité est aussi impressionnante que sa force de travail.

Ne considérez-vous pas que Peter Jackson y va parfois un peu fort dans la violence, surtout dans* Les Deux tours *et* Le Retour du Roi *?

Non. Connaissant bien ses romans, je vous assure qu'il n'a pas eu la main trop lourde. Beaucoup de blockbusters dénigrent l'intelligence de leur public. Pas **Le Seigneur des anneaux**, qui ne répond d'ailleurs pas aux caractéristiques d'un blockbuster. *Le Seigneur des anneaux* par Tolkien est une œuvre travaillée par la mort, par des valeurs immortelles comme l'espoir et le sacrifice. Il n'était pas question d'adoucir tout ça, d'édulcorer les romans. Le public ne l'aurait pas admis et la qualité des films s'en serait ressentie.

Quelles sont les qualités que vous revendiquez pour mener à bien la production du* Seigneur des anneaux *?

Un bon sens de l'organisation est indispensable. Il faut également faire preuve d'un calme à toute épreuve, ne jamais se laisser submerger par les soucis. En tant que producteur, vous vous devez de maîtriser toutes les ressources à votre disposition, de savoir qu'une personne bien précise peut solutionner tel ou tel problème. Vous souvenez-vous d'**Apollo 13** ? Dans une scène, les machines à oxygène tombent en panne et il faut bricoler un système dans les plus brefs délais pour que le retour sur Terre s'effectue. Et bien, mon job sur **Le Seigneur des anneaux**, c'était exactement ça !

Propos recueillis par Cyrille GIRAUD et traduits par David DOUKHAN

Ci-dessus :
Le Capitaine Noir, également connu sous le nom de Roi-Sorcier d'Angmar, perché sur son destrier Nazgûl et paré à mener l'attaque finale contre Minas Tirith.

Bas de page :
Aragorn, en guidant les Hommes des Montagnes vers l'assaut final, offre une magnifique chance de rédemption à ces spectres maudits par son aïeul Isildur.

ne lui donne le feu vert, Peter Jackson était prêt. »

INTERVIEW

IAN McKELLEN, VIGGO MORTENSEN, CHRISTOPHER LEE, JOHN RHYS-DAVIES

LES ACTEURS DE LA TERRE DU MILIEU

AUTOUR DE CETTE TABLE RONDE : LE SYMBOLE DU BIEN GANDALF (IAN MCKELLEN), LE MENEUR ARAGORN (VIGGO MORTENSEN), GIMLI (JOHN RHYS-DAVIES), LE NAIN GRINCHEUX ET LE SUPPÔT DU MAL SAROUMANE, INCARNÉ PAR UN CHRISTOPHER LEE QUI NE SAVAIT PAS ENCORE (AU MOMENT DE L'INTERVIEW) QU'IL NE FIGURERAIT PAS DANS LE MONTAGE FINAL DU RETOUR DE ROI (MAIS NE VOUS INQUIÉTEZ PAS, L'IMMORTEL DRACULA SERA BEL ET BIEN PRÉSENT DANS LA VERSION LONGUE EN DVD). DES PERSONNAGES FORTS, EMBLÉMATIQUES QU'INTERPRÈTENT DES COMÉDIENS TOUS GAGNÉS À LA CAUSE DE PETER JACKSON.

Ci-dessus :
Gandalf (Ian McKellen) et Aragorn. La malice et la sagesse du vieux magicien s'allient au courage et à l'impétuosité du guerrier.

Ci-contre :
Gimli (John Rhys-Davies), sa hache, sa barbe et son mauvais caractère.

Avant que n'arrive le film, vous connaissiez déjà fort bien le roman de Tolkien...

Christopher Lee : J'ai lu, ou plutôt dévoré, les romans de Tolkien à leur publication, au milieu des années 50. Depuis, je les relis pratiquement tous les ans. Après m'être longtemps appesanti sur le premier tome de la trilogie, *La Communauté de l'anneau*, je n'ai plus eu qu'une idée en tête : me procurer le suivant. Avant que Peter Jackson me m'engage, je pensais déjà que les livres de Tolkien comptaient parmi les grands classiques de la littérature. Ils figurent, en tout cas, parmi les meilleurs ouvrages que j'ai jamais lu. Tolkien lui-même continue de m'impressionner. Grand professeur, il possédait un bagage culturel surprenant. Polyglotte, il a créé pour les besoins du *Seigneur des anneaux* pas moins de quatorze langues différentes. Pas du charabia, mais de vrais langages. *Le Seigneur des anneaux* est l'œuvre d'une vie, la somme de toutes ses connaissances, de son érudition. Impossible de tout saisir, de tout retenir en une seule lecture. C'est pour cette raison que nombre de lecteurs y reviennent plusieurs fois. Pour tout appréhender et également pour la magie du récit. Le maître mot ! Cette magie que l'on retrouve également dans les différentes langues de la Terre du Milieu. Les scénaristes en ont grandement tenu compte. Philippa Boyens notamment. Elle a d'ailleurs fait traduire une chanson en langage Nain. À chaque étape de la production, tout le monde s'est efforcé de préserver l'authenticité du livre de Tolkien. D'autres langues ont été employées dans la trilogie. Comme le Qenya, l'un des dialectes elfiques, ou encore la langue dont use Sauron, le Noir Parler.

Ian McKellen : Le respect scrupuleux de l'œuvre de Tolkien prenait parfois des tournures hallucinantes. En pleine répétition des scènes utilisant la langue elfique, il arrivait que notre coach passe un coup de téléphone aux États-Unis pour demander conseil à un spécialiste. Il voulait obtenir la prononciation exacte du mot. J'ai notamment formulé quelques phrases, pour la séquence du conseil d'Elrond, en Noir Parler. Contrairement à Christopher et à beaucoup d'autres comédiens, je dois confesser que, avant que Peter Jackson ne me sollicite, j'étais un cancre en ce qui concerne Tolkien. Je n'avais pas même lu *Le Seigneur des anneaux*. N'empêche que j'ai été conquis par la personnalité de Peter Jackson et l'ampleur de la production. C'est, à titre personnel, ce qui m'a décidé à m'exiler un an loin de chez moi. Il ne s'agissait pas d'un sacrifice car on me faisait finalement le don d'incarner Gandalf dans des conditions fabuleuses. Un cadeau inestimable pour nous tous.

Viggo Mortensen : Les livres de Tolkien sont éprouvants, durs. Les films le sont également, tant d'un point de vue émotionnel que visuel. Tous les personnages sont vulnérables à l'anneau. Même Aragorn : il en a peur. Tous présentent des blessures, des fêlures... Particulièrement Boromir, l'un de mes personnages favoris.

Monsieur Lee, vous êtes incollable sur tout ce qui touche à Tolkien...

C.L. : Parce que cela me passionne ! Il était, à mon sens, important

que je sois un Saroumane conscient de sa propre histoire. Mais les autres protagonistes me motivent autant. Surtout Gandalf, que j'ai rêvé d'interpréter pendant des années jusqu'à ce que j'atteigne la limite d'âge. Gandalf appartient aux Istaris, un groupe de cinq magiciens qui sont en fait des Maiars, des dieux mineurs dans la mythologie créée par Tolkien. Auprès de Saroumane et de Gandalf, les plus puissants de tous, les Istaris se composent également d'Annatar, Palando et Radagast, des personnages absents des films et très discrets dans les livres. Saroumane siège à la tête de leur conseil.

I.M.K. : Je ne possède pas cette connaissance encyclopédique sur le sujet. Mais Gandalf fut un personnage passionnant à incarner. Notamment parce qu'il meurt à la fin de **La Communauté de l'anneau** pour ressusciter dans **Les Deux tours**. Lorsqu'il revient à la vie, il n'est plus le même. Gandalf le Gris est devenu Gandalf le Blanc. J'ai dû modifier mon jeu en conséquence, changer ma démarche, ma façon de parler... Et vous allez voir que le personnage évolue encore dans **Le Retour du Roi**. Des changements parfois très subtils qui étaient indispensables à l'élévation spirituelle du personnage.

V.M. : L'histoire du **Seigneur des anneaux** possède une résonance universelle, qualité qu'elle partage avec tous les autres mythes fondateurs. Le voyage des protagonistes est avant tout une odyssée intérieure. Il en va de même pour leur combat. En fait, tout cela se résume à un travail de résistance contre soi-même. Comment résister à la tentation du Mal, à la corruption, à la facilité, à l'argent ? C'est une question qu'on devrait se poser dans la vie de tous les jours. Selon moi, les romans de Tolkien ne doivent pas être cantonnés au fantastique, au merveilleux. Ses livres parlent d'amour, de peur, de doute et de souffrances. D'union des peuples également. Quand ceux-ci parviennent à surmonter leurs différences, leurs antiques querelles et leurs mesquineries, les choses s'arrangent et la victoire se profile à l'horizon. Oui, **Le Seigneur des anneaux** aborde des sujets concrets, contemporains et toujours d'actualité.

Le Seigneur des anneaux ayant réquisitionné vos personnes pendant un an ou plus, loin de tout, en Nouvelle-Zélande, avez-vous renoncé à d'autres projets ?

John Rhys-Davies : Vous savez, les comédiens comme moi sont toujours très heureux de trouver du travail. Cela résout le problème. Un engagement d'un an, ça ne se refuse pas, au-delà de la valeur du projet. Devant l'enthousiasme de Peter Jackson, il n'y avait pas à hésiter. Bon, les choses n'ont pas toujours été roses. Je devais porter des charges très lourdes, me plier aux contraintes des effets spéciaux et, surtout, porter un maquillage extrêmement désagréable, dont la colle m'irritait les yeux. Une épreuve qui, parfois, me mettait de très mauvaise humeur.

I.M.K. : De mon côté, je n'ai pas trop eu à me plaindre. Peter Jackson m'a juste demandé de porter un faux nez, afin de rendre le visage de Gandalf plus expressif sous son épaisse tignasse et son grand chapeau.

Bas de page :
Gollum et Sam font une pause durant leur ascension de l'Escalier de Cirith Ungol. Le brave Hobbit tente désespérément de mettre à jour la duplicité de son compagnon d'infortune.

L'œuvre de Tolkien donne un saisissant sentiment de réalité. Les images des décors et des costumes vous ont-elles parues à hauteur de cette authenticité ?

I.M.K. : La qualité des décors intérieurs comme extérieurs, tout concourait à nous faire voyager en Terre du Milieu. Pas simplement par l'imaginaire puisque tout semblait si réel. J'avais fréquemment la sensation de me trouver dans les pages du livre. Cela m'a considérablement inspiré dans l'interprétation de Gandalf car l'environnement dans lequel j'évoluais stimulait mon imagination.

J.R.-D. : Il suffisait souvent de balayer du regard les sites dans lesquels nous tournions pour nous croire en pleine Terre du Milieu. Nul besoin d'effets spéciaux visuels la plupart du temps. Tous ces paysages qui semblaient vierges de toute présence humaine. La Nouvelle-Zélande est un pays somptueux. J'ai voyagé en Amérique du Sud, aux États-Unis, en Afrique, mais je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi incroyable.

I.M.K : La Nouvelle-Zélande a permis de montrer beaucoup de ce que Tolkien décrit dans ses livres. C'était impossible de trouver tous ces paysages ailleurs, à moins de se déplacer d'un continent à l'autre. En ce qui concerne l'aspect visuel, Peter Jackson n'a pas ménagé ses efforts pour dépeindre le monde de la Terre du Milieu. À la vision de certains films, le spectateur est obligé de rattraper intellectuellement ce qu'il voit à l'écran. Il doit imaginer une armée, alors qu'à l'écran se bousculent une centaine de malheureux figurants. Ce n'est pas le cas du **Seigneur des anneaux**.

J.R.-D. : Au niveau des comédiens, Peter Jackson a également fait les bons choix. Sur le plateau, j'ai aussitôt identifié les comédiens à leur personnage. Je me disais : *« Tiens, voici Frodon. Lui, c'est Sam ! »*. Impossible de se tromper pour qui avait lu le livre. J'ai reconnu tous les personnages. En fabriquant des accessoires, des vêtements, des armures et des armes aussi réels, Richard Taylor a, sous la tutelle de Peter Jackson, convoqué notre imaginaire d'une manière démentielle. Sur la majorité des films, les comédiens ont l'air déguisé quand ils se glissent dans des costumes d'une autre époque. Sur **Le Seigneur des anneaux**, nous ÉTIONS les personnages.

C.L. : Le département costume de la production était d'autant plus remarquable qu'on nous demandait de valider les vêtements que nous devions porter à l'écran. On nous envoyait des photos, des illustrations, après quoi nous avions à dire si oui ou non nous voulions des costumes en question. En plus de cinquante ans de carrière, je n'ai pas vu ça très souvent. À la tête de tout ce monde, Peter Jackson est un visionnaire, un homme remarquable. Son talent a permis de tirer le meilleur de nous tous.

« Le Seigneur des anneaux constitue la meilleure expérience de toute ma carrière. » (Viggo Mortensen)

V.M. : Pour toujours aller dans le sens de l'authenticité, Peter Jackson nous a encouragés à tourner les scènes de combat nous-mêmes, sans doublures. Ce n'était parfois pas sans risques, malgré une sécurité vraiment très vigilante et attentive. Nous avons tous été plus ou moins blessés. Orlando Bloom s'est fracturé deux côtes. Pour ma part, j'ai largement eu mon compte, avec une dent cassée et deux doigts de pied dans le même état. Malgré ça, nous étions toujours prêts à retourner sur le plateau. Pour souffrir un peu plus encore. Qu'importe après tout. C'est l'impression générale qui compte. À ce titre, **Le Seigneur des anneaux** constitue la meilleure expérience de toute ma carrière. Une expérience de groupe où nous étions nombreux à être loin de chez nous, impliqués dans un même projet. Cela crée des liens très forts, de travailler ensemble sur un film de légende comme **Le Seigneur des anneaux**.

Propos recueillis par Cyrille GIRAUD et traduits par David DOUKHAN

INTERVIEW **KARL URBAN** (EOMER)

L'ENFANT DU PAYS

APPARU DANS **LES DEUX TOURS** ET ENCORE TRÈS ACTIF DANS **LE RETOUR DU ROI**, KARL URBAN INCARNE EOMER, NEVEU DU ROI THÉODEN ET FRÈRE D'EOWYN. UN FAROUCHE GUERRIER CAMPÉ PAR UN ACTEUR CHEVRONNÉ, COMÉDIEN DEPUIS L'ENFANCE ET À PEINE REMARQUÉ, ENTRE LES DEUX DERNIERS TOMES DE LA TRILOGIE, SUR LE PONT DU **VAISSEAU DE L'ANGOISSE**.

Ci-dessus :
Eomer (Karl Urban) dans le feu de la bataille. Le frère d'Eowyn va pouvoir une fois de plus prouver ses qualités de valeureux combattant.

Page de gauche :
Aragorn tel qu'en lui-même, l'épée bien en main et le regard fiévreux.

Quel regard jetez-vous sur Eomer, votre personnage dans la trilogie ?
Eomer est un personne plus complexe qu'il en a l'air, déchiré entre son vœu d'obéissance au roi Théoden et l'obéissance qui s'impose lorsque Grima le manipule. C'est un guerrier fier et impétueux. Mais, dans le même temps, il se montre généreux, manifeste de la compassion. Son tempérament dynamique me plaisait. Avec Eomer, je n'avais jamais à rester en place, j'étais dans un constant tourbillon.

En obtenant le rôle d'Eomer, vous attendiez-vous à vous engager dans une production de cette envergure ?
Pas du tout. La logistique du tournage m'a surpris, impressionné. Là où je m'attendais à des décors fragiles, à du factice, j'avais à fouler du pied des constructions bien réelles, bâties sur des sites d'une beauté inouïe. Je pense particulièrement à la forteresse d'Edoras. Peter Jackson m'a également impressionné par sa disponibilité. Bien que les sollicitations tombaient de toutes parts, en dépit d'un travail titanesque, il prenait toujours quelques minutes pour répondre aux questions de quiconque. Des comédiens comme des techniciens. Le voir à l'œuvre force le respect. Il réagissait toujours au quart de tour. Dans une scène, le sol enneigé et glacé gênait considérablement les acteurs. Peter Jackson a aussitôt ordonné qu'on arrange tout à l'aide de lance-flammes. Une heure et demie plus tard, le sol était dégagé et le tournage pouvait repartir. Peter Jackson est quelqu'un de très pragmatique. Rien ne le démonte. Il trouve toujours les solutions adaptées aux problèmes les plus insurmontables.

Le tournage du* Seigneur des anneaux *s'est déroulé dans un climat particulier. Tous ces gens qui vous guettaient, vous attendaient au tournant, la « Bible » de Tolkien parfois en main...
Oui, absolument. La pression était énorme du fait de la publicité, de l'attente du public et du harcèlement des fans. Pour travailler dans de bonnes conditions, il a bien fallu s'en affranchir, se protéger. Il fallait surtout ne pas y penser et rester concentrer sur l'interprétation. C'est ainsi que je me suis littéralement enfermé dans le personnage d'Eomer, en m'attachant aux détails les plus anodins de son accoutrement, de son comportement. Je me suis efforcé de capturer l'essence du personnage. La lecture du livre de Tolkien y a bien sûr beaucoup contribué.

Pouvez-vous comparer l'expérience du* Seigneur des anneaux *à un tournage ordinaire ?
Impossible, à tous les niveaux. Il arrive fréquemment qu'un comédien se moque du film sur lequel il travaille dans la mesure où le scénario craint vraiment. Ça m'est arrivé. Sur **Le Seigneur des anneaux**, c'est l'inverse qui s'est produit. Plus j'avançais dans le tournage, plus je ressentais le besoin d'en apprendre davantage sur la Terre du Milieu, Tolkien et les autres personnages. Nous nous sommes tous imbibés de cette magie qui, souvent, habitait déjà le plateau. Nous formions en fait une vraie communauté. Le soir, au lieu de nous enfermer dans nos chambres d'hôtel, nous étions souvent ensemble. Pour une partie de pêche, pour écouter les histoires que nous racontait le producteur Barrie Osborne autour d'un feu...

Vous gardez du tournage du* Seigneur des anneaux *un souvenir particulier ?
Des centaines plutôt ! Je me souviendrai longtemps de la première journée à travailler avec le maître d'armes, Bob Anderson. Un entraînement intensif. Et voilà que quelqu'un m'apprend qu'il était, pour les séquences de combat au sabre, sous le casque de Dark Vador dans **L'Empire contre-attaque**. Quel choc d'avoir à croiser le fer avec Dark Vador !

Le* Seigneur des anneaux *fait de vous un comédien en vue. Hollywood vous tente ?
Mon objectif n'est pas vraiment de m'exiler, de quitter la Nouvelle-Zélande pour Hollywood. Je rêve évidemment de travailler avec de grands cinéastes, d'avoir encore le privilège de donner la réplique à des gens comme Ian McKellen, Bernard Hill et Viggo Mortensen, mais, pour ça, je ne suis pas prêt à tous les sacrifices. Je suis comme Peter Jackson. Quitter le pays me donne le blues.

Propos recueillis par Cyrille GIRAUD et traduits par David DOUKHAN

INTERVIEW **DOMINIC MONAGHAN** ET **BILLY BOYD** (MERRY ET PIPPIN)

SALUT LES COPAINS !

CE SONT LES RIGOLOS DE LA BANDE, LES INSÉPARABLES MERRY ET PIPPIN, RESPECTIVEMENT DOMINIC MONAGHAN ET BILLY BOYD, DEUX ÉCOSSAIS PUR MALT ISSUS DE LA TÉLÉVISION ET DU THÉÂTRE. ENTRETIEN AVEC DEUX JOYEUX COMPAGNONS.

Ci-dessus :
Cette fois-ci, les compères Pippin (Billy Boyd) et Merry (Dominic Monaghan) vont devoir laisser un peu de côté leurs enfantillages pour se mêler au tumulte de la guerre.

***Votre histoire devient forte et tragique dans* Le Retour du Roi...**
Billy Boyd : Oui, on ne peut pas les voir évoluer comme cela, d'un seul coup. Il faut connaître leurs aventures passées pour comprendre comment Pippin commence à connaître Faramir, et comment il peut devenir un chevalier de Gondor. Mais personnellement j'adore cette idée, qu'un Hobbit puisse chanter une chanson dans un contexte qui n'est pas le sien. J'adore aussi la façon dont Peter a traité la scène. J'ai d'ailleurs beaucoup contribué à cette scène.

***Mais la chanson en elle-même est très triste... Ce n'est certainement pas la chanson à boire de* La Communauté de l'anneau.**
B.B. : J'ai écrit cette chanson en fait. J'ai un peu essayé d'y inculquer une sensibilité de la vieille Écosse. J'ai pensé que la famille dont je suis issu dans le film pouvait être des ancêtres des Écossais, et qu'ils avaient pu connaître des drames, comme être séparé de quelqu'un qui vous est cher, ou encore être loin de son foyer. J'ai pensé que cette chanson pouvait être un très vieux témoignage des premiers Hobbits, ceux qui n'occupaient même pas encore la Comté.

Était-ce difficile à faire ? Votre personnage semble tout de même assez vulnérable dans cette scène, vous n'avez aucun instrument de musique pour vous accompagner...
B.B. : Oui, complètement. D'autant que le plateau était immense. C'était si difficile, que Peter m'a demandé si j'acceptais de refaire des prises, de poursuivre dans cette voie. J'étais en effet très vulnérable, un peu écrasé... Je n'avais jamais fait ça, je pense même que l'on n'a pas vu ce genre de scène dans un film auparavant. Toute cette équipe que je fréquentais depuis des mois et des mois m'observait, interdite. C'était vraiment très fort. À ce moment, je pense que j'ai retrouvé de vieux réflexes. J'ai fait partie d'un groupe de musique, et il est fréquent que je joue de la musique pour mon propre plaisir.

Comment expliquez-vous que vous fonctionniez aussi bien ensemble, à la fois en tant que comédiens et que personnes ?
D.M. : Je pense qu'en ce qui concerne nos personnages, Merry et Pippin se connaissent depuis leur plus tendre enfance. Ils se connaissent donc par cœur. Ils aiment les mêmes choses. De plus, les Hobbits aiment être avec leurs amis, la bonne chère, fumer quelques bonnes pipes... Évidemment, j'aime aussi être avec mes amis, manger et... fumer quelques pipes. (rires) Ils se comprennent bien, ils se connaissent bien, et puis ils aiment se protéger mutuellement. Mais tout est assez complexe entre eux. Il y a des règles tacites, mais qui évoluent selon les situations, qui ne sont pas immuables.

Dans* Le Retour du Roi, *Merry et Pippin sont séparés. J'imagine que vous avez été également séparés durant le tournage. En quoi cela a-t-il affecté vos méthodes de travail ?
B.B. : Il y a effectivement une scène où, à cause de ce que Pippin a fait et parce que l'ennemi pense qu'il est le porteur de l'Anneau, ils vont devoir se séparer. En fait, le tournage de cette scène, où les deux personnages se disent au revoir, sans savoir s'ils se reverront un jour, a été assez facile à tourner, parce que cela reflétait les conditions de tournage. Nous savions alors que nous ne nous reverrions plus. Et ça nous a fait très bizarre, surtout après avoir partagé toutes nos scènes.

En quoi ces tournages vous ont changé, à la fois en tant que personnes et en tant qu'acteurs ?
D.M. : Ces films ont été une partie très importante de nos vies. J'ai 26 ans aujourd'hui, et lorsque j'ai commencé à être attaché aux films j'avais 21 ans. Ce fut un chapitre très important de nos vies. Nous avons découvert un pays fabuleux, nous avons vécu des choses incroyables, nous avons noué des amitiés très fortes. On a lu, on a appris des choses que nous n'aurions jamais connues autrement. La seule contrepartie, c'est que la barre est placée si haut, que nous devons nous montrer extrêmement exigeant pour le restant de notre carrière. C'est donc une arme à double tranchant ; gérer cet instant de notre carrière n'est pas une chose aisée.

Comment avez-vous appréhendé les scènes comiques ?
D.M. : Je ne pense pas que nous ayons rencontré aucun problème dans l'aspect comique de nos rôles. Nous avons immédiatement trouvé un rythme adéquat, nous avons trouvé nos marques en tant que duo comique très vite. D'ailleurs, même entre les prises, nous adorions faire des blagues, de mini-sketches, souvent en compagnie d'Elijah. Peter et Barry Osborne, l'un des producteurs, sont venus nous voir pour nous dire que nous devrions filmer toutes ces petites improvisations. En ce qui concerne l'aspect plus dramatique de notre jeu, c'est une chose qui nous est aussi venue assez naturellement : à partir du moment où nous perdions notre partenaire de comédie, nous ne parvenions plus à faire rire. Mais j'ai quand même aimé tourner cette dernière partie. J'ai dû manier une épée, chevaucher un cheval...

Et que vous inspire le fait que ces films soient terminés ? Je ne parle pas de votre relation entre vous deux, j'imagine que vous allez continuer à vous voir. Mais d'un point de vue plus général, êtes-vous triste ?
B.B. : C'est étrange, mais je n'ai pas l'impression que mon implication sur ces films soit terminée. J'ai encore l'impression d'être concerné. Il va bien falloir que ça s'arrête pourtant, je pense que je parviendrai à tirer un trait sur tout cela en faisant d'autres choses. Mais cette trilogie n'est pas un film normal, elle fera toujours partie intégrante de ma vie. J'ai l'impression que tous les ans, New Line va nous réunir pour que nous parlions de la trilogie... Je suis fier de ces films.

Propos recueillis par Cyrille GIRAUD et traduits par Julien DUPUY

2 CHEFS-D'ŒUVRE
DU FILM DE SABRE
ENFIN DISPONIBLES
EN VERSIONS
RESTAURÉES !

HALLUCINANTS APOCALYPTIQUES INTROUVABLES !

UN FILM DE
KIHACHI OKAMOTO

- PRÉSENTATION DU RÉALISATEUR PAR JULIEN SEVEON
- GALERIES PHOTOS
- FILMOGRAPHIES
- LIENS INTERNET

UN FILM DE
HIDEO GOSHA

EN VENTE EN DVD VIDEO

POUR TOUT SAVOIR WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

OUI FM 102.3

WILD SIDE VIDEO

Au piquet d'Hollywood depuis des années maintenant, Joe Dante revient avec un sujet qu'il connaît sur le bout des ongles. Le monsieur pense, respire, mange et dort Looney Tunes. Et si ce nouveau film de la franchise reste en dessous de ce que l'homme aurait pu nous livrer, il fait clairement oublier l'expérience Space Jam. même sous la gégène hollywoodienne, notre homme parvient à préserver le principale : son identité.

LES LOONEY TUNES PASSENT À L'ACTION

DE JOE DANTE

LE TOON JUSTE

Page opposée :
DJ (Brendan Fraser), Kate (Jenna Elfman), Bugs et Daffy embrouillent le neuneu Elmer Fudd : presque trop facile !

Ci-dessous, de gauche à droite :
Les mêmes tentent de s'infiltrer dans un casino à Las Vegas.

Le super-espion Damien Drake (Timothy Dalton) est retenu prisonnier par le machiavélique Mr. Chairman (Steve Martin), dont l'ambition ultime est de transformer l'humanité entière en chimpanzés !

Au printemps dernier, John McTiernan nous a avoué qu'il se considérait, tout comme George Miller, John Boorman et Paul Verhoeven, « en prison ». La connexion entre ses quatre réalisateurs est très simple : ils ont tous compté pour Hollywood à un moment ou à un autre. Ils ont aussi tous représenté le petit grain de sable venu foutre sa merde dans un système en parfait accord avec ses ambitions calibrées. En conséquence, à la moindre faiblesse ou contrecoup au box-office, ces quatre réalisateurs ont été mis de côté, voire même brisés, par la Mecque du cinéma et ses dirigeants mal intentionnés. McT se fait massacrer ses films, Miller galère pour réunir le financement d'un **Mad Max 4** qui se fait annuler au dernier moment, Boorman voit ses œuvres sortir dans des circuits réduits estampillés art et essai tandis que Verhoeven retourne dans son pays natal pour faire des films qui risquent à nouveau de défier la chronique et la haine de critiques atteints de coliques frénétiques ! Peu importe que ces messieurs soient les responsables d'œuvres majeures et populaires telles que **Délivrance**, **Piège de cristal**, **Mad Max** ou encore **Robocop**, ils sont effectivement « en prison ». Dans sa liste, McT aurait tout aussi bien pu rajouter Joe Dante, l'homme fou de **Piranhas**, **Hurlements**, **Gremlins** et **L'Aventure intérieure**. Un ami de la famille comme l'atteste sa belle œuvre. Depuis qu'il a consciemment détruit une franchise sur laquelle la Warner pouvait compter avec l'inénarrable, bordélique et fabuleusement con **Gremlins 2**, le cinéaste s'est donc retrouvé hors-la-loi, obligé de se tourner vers la télé (la série ***Eerie, Indiana***, le téléfilm ***The Second Civil War***) et les petits budgets salvateurs (l'autobiographique et émouvant **Panic sur Florida Beach**). Lorsqu'on le rappèle sur un gros film pété de thunes et qu'on lui somme de vendre des figurines destinées au rayons jouets des grands magasins, il livre un **Small Soldiers** en demi-teintes, sur lequel il évite certes le cynisme et prend le marketing à contre-pied en faisant des G.I. Joe de l'affiche les méchants de l'histoire, mais ne démontre pas d'engouement particulier pour le sujet, si ce n'est l'amour encore vivace pour les monstres, véritables héros de ce produit calibré. Bref, ce n'est clairement pas la joie, et voir son nom associé à un projet sur et avec les Looney Tunes (Bugs Bunny, Daffy Duck, Bip-Bip, Coyote, tout ça quoi…) peut autant réjouir que faire peur. Réjouir dans le sens où le cinéma de Joe Dante se réclame clairement du travail de Chuck Jones, au point que celui-ci est souvent apparu dans les films de son « disciple ». Faire peur parce qu'il s'agit encore ici d'une franchise chère à la Warner, que le studio ne risque pas de laisser le réalisateur jouer au moutard turbulent avec un tiroir-caisse aussi important, que la somme de producteurs sur le projet (jetez un œil sur la fiche technique !) retourne la tête et que franchement, on a encore le sale goût de **Space Jam** dans la bouche…

CANARD LAQUAIS

Mais en positivant, on se rend compte, et c'est un fait plutôt rare chez la Warner en ce moment, que la mise en place du projet a plutôt été bien faite. Pendant que le studio file ses plus grosses franchises à des incapables notoires (Joel Schumacher sur **Batman**, Brett Ratner qui a failli faire le nouveau **Superman** et Pitof sur un futur **Catwoman** qui fait déjà rire), certains exécutifs ont eu la bonne idée d'aller chercher un scénariste des ***Simpson*** (Larry Doyle) pour mettre en place une trame élaborée, du genre plus finaude que « Match de basket contre méchants Toons-aliens filmé comme une pub Nike ». Ainsi, le pitch de base nous montre un Daffy Duck lassé d'être le souffre-douleur d'un Bugs Bunny infiniment plus populaire que lui. Viré par Kate (Jenna Elfman), une exécutive aux dents longues, le canard qui zozotte rencontre DJ Drake (Brendan Fraser), le fils de la star de cinéma Damien Drake (Timothy Dalton). Lorsque ce dernier s'avère être en fait un espion kidnappé par le diabolique Mr. Chairman (Steve Martin), un vilain qui cherche à transformer la civilisation entière en macaques, DJ se lance à la recherche de son père et du diamant bleu susceptible d'accomplir la métamorphose. Rejoint dans sa quête à travers le monde par Daffy, il est vite rattrapé par Kate, escortée de Bugs Bunny, qui cherche à faire revenir le canard chez les Looney Tunes sous peine de perdre son job. On voit bien ce qui a séduit Joe Dante dans l'idée de dépeindre un monde de cinéma pleinement conscient de l'existence des Toons, lui-même inscrivant la plupart de ses derniers films dans une logique pluri-référentielle. Après tout, le fait qu'il ait surnommé son film « *l'anti*-**Space Jam** » ne sonne-t-il pas comme une note d'intention flagrante ?

L'AVENTURE EXTÉRIEURE

La réponse évidente est oui, d'autant que le film fait plaisir dès ses premières minutes avec la présentation des plateaux Warner dans lesquels Roger Corman réalise un **Batman** et Matthew Lillard se fait réprimander par Sammy et Scooby-Doo pour son rôle dans le film **Scooby-Doo** : le monde parfait selon Joe Dante ! Cependant, le problème, avec un univers aussi riche que celui des Looney Tunes, c'est qu'il est aussi limité par sa folie. Après plus de 60 ans d'existence, difficile effectivement d'innover dans le genre et surtout de rivaliser, durant tout un long-métrage, avec les petits concentrés de furies zygomatiques mis en scène par Chuck Jones et ses acolytes. Une bonne idée émise par le scénario consiste à balader tous les personnages à travers le monde entier. Ce concept séduisant s'avère cependant à double tranchant puisque, malgré une ligne directrice presque en forme de prétexte, le film se retrouve vite compartimenté en autant de sketches qu'il y a de lieux visités. Le rythme du film devient très vite bancal, faisant le yo-yo avec l'intérêt du spectateur. Pour un déplacement à Paris bourré d'idées folles (dont une visite au Louvre qui se termine par l'intrusion dans des tableaux de Dali ou de Seurat, avec les conséquences graphiques qui s'ensuivent) ou dans la Jungle, on se retrouve obligé de suivre les Toons à Las Vegas pour un passage qui se termine poussivement. Par extension, il est aussi évident, et on ne lui en voudra pas, que Joe Dante préfère privilégier sa clique de toons plutôt que de s'intéresser aux humains, tout juste bons à faire le lien, pas forcément nécessaire, avec le spectateur, le problème étant que des acteurs généralement bons se retrouvent livrés à eux-mêmes. Dans ce cas de figure, Steve Martin peut grimacer tant qu'il peut, il ne pourra jamais rivaliser avec le Diable de Tasmanie (qui, lors d'un bon gag, bouffe le futur Hellboy, Ron Perlman himself !) ou encore le Coyote. L'autre problème majeur réside dans le fait que, franchise oblige, certains personnages font une apparition obligatoire sans pour autant qu'elle soit justifiée. Qu'il s'agisse de Bip-Bip, Sylvestre le chat, Porky Pig, Pépé le Putois ou encore Speedy Gonzalez, tous sont sous-exploités à un point où il aurait mieux valu ne pas les montrer afin d'éviter d'engendrer la déception. Mais l'un dans l'autre, on comprend ce que Joe Dante a cherché à faire, on sait définitivement qu'il n'a pas pu imposer son point de vue global sur l'affaire mais, de toute évidence, le cinéaste a tiré toutes les cartouches qu'il avait dans son chargeur, n'a pas livré le **Space Jam 2** attendu par le studio et, par extension, ne s'est pas parjuré au point d'en perdre la rafraîchissante naïveté de son identité, même s'il accuse de nouveau un four au box-office. Rien que pour ça, **Les Looney Tunes passent à l'action** reste un film qui porte sa patte, fait plaisir à voir, et surtout rend un bel hommage au grand Chuck !

Stéphane « Greclins » MOÏSSAKIS

LOONEY TUNES : BACK IN ACTION. USA. 2003. RÉAL.: JOE DANTE. SCÉN.: LARRY DOYLE. DIR. PHOT : DEAN CUNDEY. MUS.: JERRY GOLDSMITH. PROD.: PAULA WEINSTEIN, ALLISON ABBATE, CHRISTOPHER DEFARIA, JOEL SIMON ET BERNIE GOLDMAN POUR WARNER BROS. INT.: BRENDAN FRASER, JENNA ELFMAN, STEVE MARTIN, TIMOTHY DALTON, HEATHER LOCKLEAR, BILL GOLDBERG, JOAN CUSACK, DICK MILLER, ROBERT PICARDO... DUR.: 1H30. DIST.: WARNER. SORTIE LE 10 DÉCEMBRE 2003.

LE DUR DE CINECITTÀ

Issu d'une famille célèbre de cinéastes, Enzo Girolami Castellari est réputé pour son style violent, brut et dynamique, tout droit hérité de son héros Sam Peckinpah. À la tête d'une filmographie importante, qui privilégie le western et le film d'action, Castellari est l'un des cinéastes les plus représentatifs de la glorieuse période du cinéma de genre italien des années 70. Adulé et respecté par des personnalités aussi diverses que Alex Cox, Quentin Tarantino ou encore Alex De la Iglesia, Castellari a accepté de se prêter à la question pour Mad Movies. L'occasion d'apprécier davantage un homme qui a fait du plaisir du public une profession de foi...

INTERVIEW CARRIÈRE ● ENZO G. CASTELLARI (1ÈRE PARTIE)

Ci-dessus, de gauche à droite :
George Hilton, un habitué du western spaghetti, tient le rôle principal de *Je vais, je tire et je reviens*, à savoir celui de l'« étranger ».

L'affiche d'exploitation française de *Je vais, je tire et je reviens*.

Deux scènes supplémentaires mettant en scène George Hilton dans *Je vais, je tire et je reviens*.

D'où vous vient cette passion pour le cinéma ?
Je suis né dans le milieu du cinéma. J'ai passé toute ma vie dans ce milieu, le cinéma est indissociable de ma vie.

L'influence de votre père, Marino Girolami, qui fut un réalisateur très prolifique dans les années 50/60, a dû être déterminante...
Tout à fait. Durant cette période, mon père réalisait environ 5 films par an. Partout où il allait, il emmenait sa famille avec lui et il nous faisait participer à ses films. Très jeune, mes frères Romolo et Ennio faisaient les acteurs, et moi je servais d'assistant à l'assistant de l'assistant réalisateur. J'apprenais toutes les ficelles du métier sur le tas pendant toute mon adolescence avant d'être finalement promu premier assistant réalisateur et assistant monteur sur les films de mon père.

Le premier film, réalisé par votre père, où vous occupiez ces fonctions importantes fut* Motorizzate *avec Toto, l'une des comédies les plus célèbres en Italie...
Exactement. C'est même moi qui ai réalisé la séquence du pré-générique.

Le montage d'interviews ?
Tout à fait, c'était mon baptême du feu. On m'avait fourni une caméra et une petite équipe et j'interpellais les gens dans la rue en leur posant tout un tas de questions sur la pluie et le beau temps. Ensuite, je m'amusais comme un fou à monter ces interventions. Jusqu'à aujourd'hui, j'adore cette séquence. C'est l'un des plus beaux souvenirs de ma carrière.

Vous avez enchaîné la même année sur* Les Terreurs de l'Ouest, *un western parodique, réalisé par votre père, avec la troupe des Quatre Brutes (dont faisait partie Aldo Maccione) et Darry Cowl.
C'était l'année suivante. Je n'étais que monteur sur ce film, mais lorsque je passais sur le tournage, c'était très difficile de ne pas rire en compagnie de cette bande de grands comiques ! **Les Terreurs de l'Ouest** est en soit l'une des premières parodies du western faites en Italie, bien avant la série des **Trinita** avec Terence Hill et Bud Spencer. J'adorais les Quatre Brutes quand j'étais jeune. Sur le tournage, ils aimaient beaucoup jouer les farceurs, et l'on ne pouvait pas rester sérieux une seconde en leur compagnie.

Quels souvenirs gardez-vous de votre père en tant que réalisateur ?
Je garde le souvenir de quelqu'un de très professionnel et de très chaleureux. Sur un plateau, il ne tapait jamais du poing pour se faire comprendre ou imposer telle ou telle idée. Il aimait le travail d'équipe, et il faisait participer tout le monde sur le plan créatif. Il demandait l'avis et les suggestions de tout le monde, même d'un figurant. Cette attitude-là m'a très fortement influencé lorsque je me suis mis à la réalisation. Je crois dur comme fer au travail d'équipe et c'est ce qui rend la fabrication d'un film si passionnante. Je dois beaucoup de choses à mon père sur cet aspect-là des choses.

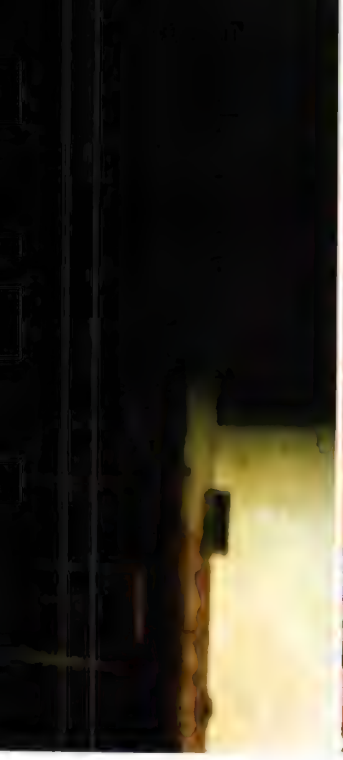
Et sur le plan technique ?
Mon père m'a inculqué de nombreuses choses sur la composition d'un plan ou sur les différents éclairages, mais ce qui me passionnait le plus, c'était le montage. Mon père était quelqu'un de très érudit en matière de montage. Lorsque j'étais enfant, mon père venait me chercher après l'école et nous allions à sa salle de montage. Sur place, il m'apprenait tout ce que l'on devait savoir sur le métier, et même bien plus... Cela m'a énormément servi plus tard, lorsque je me suis mis à faire des films d'action. Le montage est un élément tout à fait crucial en matière d'action. Regardez les films de Sam Peckinpah !

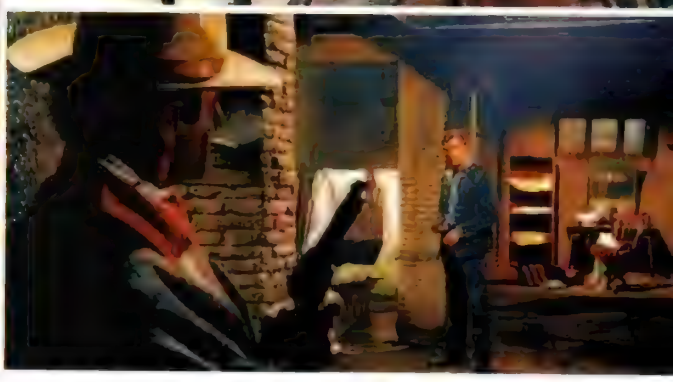
C'est ce qui vous a passionné le plus jusqu'à aujourd'hui ?
Entre autres choses, oui. J'aime également faire office de cascadeur sur les tournages. Le sport est mon autre grande passion, avec le cinéma. J'étais boxeur semi-professionnel durant ma jeunesse, et j'aime me dépenser physiquement sur le tournage d'une scène d'action. C'est un challenge, et j'aime me fixer de nouvelles limites en matière d'action, que je sois devant ou derrière la caméra.

Vous vous faites souvent rosser par vos acteurs lorsque vous jouez dans vos films...
C'est vrai, je suis une espèce d'Alfred Hitchcock sadomasochiste ! Je double souvent mes acteurs aussi. Dans les scènes d'action, pas dans les scènes d'amour, hélas ! (rires)

Que pouvez-vous nous dire au sujet de Tito Carpi, le scénariste attitré de votre père et de vos films ?
Dieu merci, on me parle enfin de lui ! (rires) Tito Carpi est sans conteste l'homme le plus cultivé et travailleur que j'aie eu l'honneur de côtoyer. Il était d'une intelligence rare, il savait tout sur le métier de scénariste. Lorsqu'il est mort, j'ai énormément souffert. C'était plus qu'un mentor pour moi. Ce qui me plaisait le plus chez lui, c'était sa façon de détailler l'action sur le papier. C'était en tout point incroyable. Je n'ai jamais vu ça chez un autre scénariste, et c'est bien dommage. Lorsque l'on travaillait ensemble, il jouait la scène devant moi avant de la coucher sur le papier, c'était fantastique. En plus d'avoir collaboré sur quasiment tous mes films, et ceux de mon père, ses compétences lui valurent de travailler régulièrement avec des réalisateurs tels que Giuliano Carmineo, Antonio Margheriti, Osvaldo Civirani et Ruggero Deodato. Je me souviendrai toujours de la préparation de **Sur ordre du Führer**. J'avais rejeté le précédent scénario à la suite de nombreux différends d'ordre technique, et l'on m'avait demandé de livrer un autre jet en un temps record. J'ai contacté Tito Carpi, et il est revenu six jours plus tard, avec un nouveau scénario de 150 pages ! Parallèlement à ça, la production avait également commandé un autre scénario chez Alberto De Martino, et il en a apporté un d'une centaine de pages. La production a néanmoins préféré le scénario de Tito à celui d'Alberto. Ce dernier, qui est de petite taille, a demandé ce qu'il allait faire de son scénario aux producteurs, et Tito de lui rétorquer : *« Monte dessus, tu ressembleras à une personne normale ! »*. (rires)

***En parlant d'Alberto De Martino, vous avez fait office de chef-cascadeur sur l'un de ses films :* Mission spéciale Lady Chaplin...**
C'est vrai. J'avais rencontré Alberto à Barcelone. Je faisais l'assistant réalisateur sur un western et Alberto occupait les studios voisins, il y





« Je vais, je tire et je reviens a anticipé le courant des westerns parodiques à la Trinita et la série des Charlie avec Giuliano Gemma. »

tournait **Django tire le premier** avec Glen Saxon. Nous partagions le même hôtel, et nous nous sommes rencontrés par le biais de connaissances communes. Nous avons tout de suite sympathisé. Plus tard, à Rome, Alberto commençait le tournage de **Mission spéciale Lady Chaplin**, et il avait besoin d'un assistant réalisateur et d'un chef cascadeur. Il m'avait appelé pour le poste d'assistant et j'ai accepté. Pourtant, lorsque je me suis présenté à la production, le producteur, Mario Mariani, me connaissait, car il avait déjà travaillé avec mon père, et il était au courant de mes capacités physiques. Alors, il m'a demandé si je pouvais aussi assurer les fonctions de chef cascadeur. J'ai dit oui. Inutile de vous dire que j'ai pris beaucoup de plaisir à casser le décor ! (rires) Concernant Alberto, je dois dire qu'il a eu aussi une très grande influence sur mon travail. Je lui dois beaucoup pour son sens du rythme ou certains effets de montage, et c'était aussi un véritable gentleman.

En 1966, vous avez également occupé les mêmes fonctions sur le film* Bravo Django *et beaucoup de personnes pensent que vous avez réalisé le film à la place de Léon Klimovsky. Est-ce vrai ?
En partie, oui. Mon père co-produisait le film avec une compagnie espagnole. Cette dernière avait choisi Léon Klimovsky à la réalisation. Mon père m'avait engagé comme premier assistant et chef-cascadeur. Lorsque je suis arrivé en Espagne, j'ai tout de suite vu que Léon Klimovsky n'était pas à la hauteur. C'était un homme charmant, mais un réalisateur très médiocre. Il n'arrivait pas à suivre le rythme du tournage, et il ne faisait qu'une prise pour chaque scène. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, il la gardait pour faire plaisir aux producteurs espagnols. Contre leur avis, je me suis mis à réaliser la plupart des scènes moi-même, parce qu'il fallait impérativement minimiser les dégâts. Cela m'a pris en tout quatre semaines. J'ai même tourné de nouveau des scènes qui avaient été acceptées, parce qu'elles ne raccordaient pas du tout avec ce que j'ai tourné. C'était fastidieux.

Vous avez réalisé votre premier film officiel en 1967 :* 7 winchesters pour un massacre, *avec Guy Madison et Ed Byrnes, qui retrace, de façon fictive, l'épopée sauvage du Colonel Shaw, un militaire sudiste qui a sombré dans la folie après la défaite de l'armée confédérée à la fin de la Guerre de Sécession...
Tito Carpi, qui était un historien hors pair, m'a rapporté cette histoire au détour d'une conversation. Je l'ai trouvée très intéressante : elle possédait un très grand potentiel cinématographique et une portée dramatique importante. Nous avons travaillé de concert Tito et moi-même lors de l'écriture du scénario, et nous avons très vite abouti à un résultat satisfaisant. Le personnage de Blake est vraiment excellent. Je trouve que Guy Hamilton a livré une très grande prestation dans ce rôle de colonel déchu, il est vraiment très convaincant.

Ce qui est surprenant dans* 7 winchesters pour un massacre, *c'est votre recours à un climat quasi-fantastique lors de sa seconde partie, sur la scène des cavernes pour être plus précis. Cela ressemble beaucoup à du Riccardo Fredda.
Vous allez peut-être me prendre pour un fou, mais je n'ai jamais vu un seul film de Riccardo Fredda. Cependant, c'est vrai que le film bascule dans une atmosphère fantastique dans sa seconde partie, c'est tout à fait volontaire. J'aime fusionner les genres et les différents climats, cela aboutit généralement à un résultat intéressant. Vous n'êtes pas le premier à me mentionner le nom de Riccardo Fredda en parlant de cette scène. D'autres personnes ont vu les mêmes choses que vous. Mais je ne peux pas dire que Fredda ou Mario Bava m'aient influencé dans cette scène, il faudrait plutôt chercher du côté du cinéma américain ou anglais, tendance Hammer.

C'est cette fusion des genres qui vous a incité à transposer les grandes lignes du péplum dans l'univers du western avec* Je vais, je tire et je reviens, *votre second film.
Exactement. Son titre est même très évocateur, c'est une variation parodique du *« Veni, Vidi, Vici »* de Jules César. **Je vais, je tire et je reviens** contient aussi beaucoup d'humour et de démesure. Deux notions qui sont indissociables du péplum. Tito Carpi a pris beaucoup de liberté pendant l'écriture du scénario. C'est lui qui a eu l'idée de parodier la scène d'ouverture de **Pour une poignée de dollars** au début de **Je vais, je tire et je reviens**. C'était une grande scène comique qui,

Ci-dessous :
Sur ordre du Fürher, pour lequel Enzo G. Castellari avait rejeté le scénario original pour le faire réécrire par son vieux complice Tito Carpi.

« L'archétype du film parfait, à mes yeux, reste La Horde sauvage. Je

Ci-dessus :
Franco Citti, un lance-grenade à la main, dans Tuez-les tous et revenez seul !, un western sur la Guerre de Sécession dans lequel il partage l'affiche avec Chuck Connors et Franck Wolff.

L'affiche d'exploitation française de Tuez-les tous et revenez seul !

jusqu'à aujourd'hui, reste dans les mémoires des amateurs de western. En plus de ça, le film regorgeait d'autres clins d'œil aux films de Sergio Corbucci et Alberto De Martino. Le personnage de José Torres est une parodie du Colonel Mortimer, joué par Lee Van Cleef dans **Et pour quelques dollars de plus**. Tout comme **Les Terreurs de l'Ouest, Je vais, je tire et je reviens** a anticipé le courant des westerns parodiques à la **Trinita** et la série des **Charlie** avec Giuliano Gemma.

Indépendamment de ce détail parodique, Sergio Leone a-t-il eu une influence sur vos westerns ?
Pas vraiment. S'il doit y avoir une chose que nous avons en commun, c'est le fait de remarquer les talents obscurs en arrière-plan. Tout comme lui, je suis un immense fan de westerns américains, et j'aime porter attention à ce qui se passe derrière l'épaule de l'acteur principal. On y trouve des surprises. C'est comme ça que Leone a repéré Eastwood dans ***Rawhide*** et Lee Van Cleef dans **Le Train sifflera trois fois**. J'ai également repéré Ed Byrnes de cette manière dans **Le Géant du grand nord** de Gordon Douglas.

Une rumeur dit que vous vouliez Robert Redford pour le rôle tenu par Ed Byrnes dans* 7 winchesters pour un massacre. *Est-ce vrai ?
À 100 % ! Je l'avais découvert dans ce film magnifique réalisé par Arthur Penn et titré **La Poursuite impitoyable**. Il avait un tel jeu, une telle présence et un tel charisme qu'il était difficile de passer à côté. Lorsque j'ai proposé Robert Redford à mes producteurs, ils m'ont rétorqué : *« Non, personne ne le connaît, ce n'est pas un très bon acteur et il n'aura jamais une grande carrière dans le cinéma. »*. À l'opposé, Ed Byrnes était plus populaire parce qu'il tenait un rôle récurrent dans la série ***77 Sunset Strip*** qui était diffusée en Italie. Les producteurs ont préféré miser sur lui. Je n'ai pas vraiment eu le choix. Pour **Je vais, je tire et je reviens**, je voulais Charles Bronson, et là, même rengaine ! Ils ne le connaissaient pas. Je leur ai dit que c'était lui Bernardo dans **Les 7 mercenaires**, celui qui était tout le temps entouré d'enfants. Ils m'ont répondu : *« Ah... Il n'a pas le talent ni le charisme nécessaire, pour tenir un film sur ses épaules ! »*.

***Par contre, Chuck Connors fut votre seul choix pour* Tuez-les tous et revenez seul !...**
C'est exact. Je n'ai pas eu de mal à convaincre qui que ce soit pour l'engager. Chuck Connors était une star à cette époque. Son feuilleton ***L'Homme à la carabine*** était très populaire en Italie. En plus de ça, qui peut l'oublier dans **Geronimo** d'Arnold Laven ?!

En faisant* Tuez-les tous et revenez seul !, *vous vouliez rendre hommage aux* Professionnels *de Richard Brooks...
C'est exact. **Les Professionnels** est l'un de mes westerns favoris. Quelle mise en scène ! Quel scénario ! Quelles performances d'acteurs ! Ce film-là a tout pour plaire. J'adore en plus ce genre de westerns qui prennent pour personnages principaux un groupe de spécialistes armés. J'adore ça ! J'ai essayé de faire pareil en réalisant **Tuez-les tous et revenez seul !**. C'est quand même l'un de mes rares westerns qui soit resté dans les annales, avec **Keoma**. J'entends souvent les gens me parler de ce film comme d'un excellent souvenir cinématographique, et j'en suis ravi. Que demande le peuple ?!

Vous êtes adepte d'un cinéma sous influence. Quelles sont vos sources d'inspirations majeures ?
Sam Peckinpah est le premier nom qui me vient à l'esprit. Il a tout simplement révolutionné le cinéma d'action par le montage. Le final de **La Horde sauvage** et l'ouverture originale de **Pat Garrett et Billy Le Kid** sont des exemples parfaits de découpage. Un autre film américain qui m'a beaucoup influencé, c'est **L'Homme de la sierra** de Sidney J. Furie, avec Marlon Brando et John Saxon. J'ai vraiment compris la notion du gros plan à travers ce film. Je l'ai vu pendant que je tournais **7 winchesters pour un massacre** et ça a tout de suite bouleversé ma façon de réaliser. Tout comme les films de Peckinpah, **L'Homme de la sierra** reste l'un de mes films de chevet, que je consulte de temps à autre pour puiser mon inspiration. Une autre influence majeure dans mon travail est Orson Welles. **La Soif du Mal**, **Citizen Kane** et **La Splendeur des Amberson** sont trois pièces maîtresses du 7e art, c'est indéniable. Ce sont les films les plus techniquement aboutis que j'aie pu voir dans ma vie. Mais l'archétype du film parfait, à mes yeux, reste **La Horde sauvage**. Je crois que j'ai dû voler tous les plans de ce film, et même les inserts ! (rires)

Sam Peckinpah était au courant ?
En fait, je l'ai rencontré à Rome pendant qu'il tournait **China 9 Liberty 37** de Monte Hellman, l'un des rares films où il faisait l'acteur. J'étais allé le voir et ce fut une catastrophe, j'aurais préféré ne pas l'avoir rencontré. C'était en plus une rencontre « officielle », beaucoup de journalistes étaient venus assister à cette rencontre, mais hélas, cela prit une mauvaise tournure. Peckinpah était en fin de carrière et il était dans un état lamentable. Il empestait le whisky et l'herbe à des kilomètres et il n'était pas dans son état normal. Lorsque je lui ai serré la main, il a failli tomber et il baragouinait une

crois que j'ai dû voler tous les plans de ce film, y compris les inserts ! »

langue incompréhensible. J'avais honte pour lui. Des gens m'avaient présenté à lui comme « le Sam Peckinpah italien », et il a réagi en hochant la tête et en répondant placidement : *« C'est bien. »*. Quelle déception !

On sent que lorsque vous avez réalisé* Aujourd'hui, ma peau, demain, la tienne, *vous cherchiez à vous éloigner des conventions du western italien. Pourquoi ?
Je voulais faire de **Aujourd'hui, ma peau, demain, la tienne** un film plus américain, au ton plus léger, avec beaucoup d'action et des personnages beaucoup plus travaillés. Un film qui corresponde plus aux critères de ceux de la Warner, loin de l'attitude parodique que l'on peut trouver dans la plupart de ceux qui sont faits en Italie. J'ai fait de mon mieux, mais je pense sincèrement que le résultat n'est pas vraiment satisfaisant. Surtout concernant la direction d'acteurs, qui laisse un peu à désirer.

Antonio Sabato y était insupportable !
Je ne vous le fais pas dire, il l'a été toute sa carrière ! (rires)

Maintenant, parlons de ce qui est considéré, jusqu'à aujourd'hui, comme votre meilleur western :* Django porte sa croix, *plus connu sous le titre de* Johnny Hamlet *!
J'adore ce film. Hélas, très peu de personnes le connaissent, ce qui est vraiment dommage. Je l'ai revu récemment et mon engouement vis-à-vis de ce film reste le même. C'est mon western le plus noir, soit, mais je pense que mon travail sur ce film reste ce que j'ai fait de mieux dans le genre avec **Keoma**. Je me souviens que lorsque je montais **Tuez-les tous et revenez seul !**, j'avais rencontré un producteur avec qui je m'entendais très bien. Je l'avais revu plus tard, et il m'avait proposé de réaliser ce que je préfère appeler **Quella Sporca Storia Nel West**, que l'on peut traduire par « Cette sale histoire de l'Ouest ». J'ai tout de suite sauté sur l'occasion ! L'idée de transposer *Hamlet* en western était excellente.

Le scénario était signé par Sergio Corbucci, je crois...
Il en avait écrit le traitement, qui faisait quatre pages. J'avais lu sur la couverture : adaptation de *Hamlet* de William Shakespeare par Sergio Corbucci. Comment résister ?! J'avais travaillé sur le scénario pendant pas mal de temps avec Tito Carpi et Francesco Scardamaglia, qui était le fils du producteur. Nous nous étions replongés dans l'œuvre originale de Shakespeare, parce que nous tenions à lui rester fidèles, et, au bout de trois semaines, nous avions un scénario prêt à être tourné. Je me souviens que j'avais apporté un soin méticuleux aux costumes. Nous avions repris les costumes originaux d'*Hamlet* et nous les avons changés, petit à petit, pour qu'ils correspondent au cadre du western. Nous avons fait la même chose concernant les décors. Pour ça, je tiens particulièrement à rendre hommage à Enzo Bugarelli, le costumier et décorateur, pour avoir accompli un si merveilleux travail. Je m'étais vraiment dépassé sur ce film, et j'espère qu'il verra bientôt le jour en DVD.

Le film avait marché à sa sortie ?
Non, hélas. Andrea Giordana, l'acteur principal, était surtout une vedette de la télévision. Il n'avait fait qu'un seul western auparavant, c'était **El Desperado** de Franco Rossetti, qui s'était méchamment ramassé au box-office. Ce n'était pas une star à proprement parler, mais c'était, malgré tout, un très bon acteur. Le mettre en tête d'affiche était risqué, mais nous avons tout de même tenté un coup de poker. Nous n'avons pas été chanceux.

Pourquoi n'avez-vous pas prolongé votre collaboration avec Sergio Corbucci ?
J'aurais tellement voulu travailler avec lui, mais cela ne s'est hélas pas fait, à cause de nos emplois du temps respectifs. Il avait beaucoup aimé mon travail sur **Django porte sa croix**. Je pense vraiment que Corbucci était un génie qui n'était pas pleinement conscient de toutes ses capacités. Ses films sont inégaux, mais lorsqu'il décide de se mettre à travailler, cela donne **Django**, **Le Grand silence**, **Navajo Joe**, **Les Compagnons de la gloire**, **Il Mercenario**, **Mais qu'est-ce que je viens foutre au milieu de cette révolution ?** et **Hellbenders**. De très grands films, qui font inévitablement partie des classiques du western italien, au même titre que ceux de Sergio Leone. Si je regrette une chose, c'est de ne jamais avoir pu être son assistant. Toutes les personnes avec lesquelles il a collaboré se souviennent de lui comme d'un homme plein d'humour et d'imagination. Sa mort a laissé un trou béant dans le monde du cinéma italien. Beaucoup de monde se réclame de Sergio Leone, je préfère me réclamer de Sergio Corbucci.

Vous pensez que* Django *a plus d'importance dans le western italien que* Pour une poignée de dollars *?
Ils sont aussi importants l'un que l'autre. Plus d'un western sur cinq en Italie ont été retirés en référence à **Django**, c'est quand même assez éloquent ! Personne d'autre que Corbucci n'aurait pu réaliser

Ci-dessus :
La joyeuse bande de Te Deum au grand complet, avec Lionel Stander, alias Max, le majordome de la série *Pour l'amour du risque* (3ème en partant de la gauche), et Jack Palance, qu'on ne présente plus (tout à droite).

L'affiche d'exploitation française de Django porte sa croix.

Django, de même que personne d'autre que Leone n'aurait pu réaliser la trilogie des Dollars. Ce sont des films uniques qui portent la marque de leur créateur en long, en large et en travers.

Vous avez ensuite abandonné le western pour le giallo avec* Cold Eyes of Fear. *Vous vous êtes reconverti parce que vous sentiez que le western italien touchait à sa fin ?
Non, je ne sentais pas que le western touchait à sa fin. Je voulais m'essayer à d'autres genres et le producteur Mario Mariani m'a proposé de réaliser **Cold Eyes of Fear**, un giallo en huis clos pour un petit budget. Moi qui suis un habitué des grands espaces avec le western, je voulais voir si j'étais capable de relever le défi de tourner dans un espace réduit. C'était très difficile au début, et puis je m'y suis habitué. C'était la première fois que j'utilisais un story-board pour un film et cela m'a drôlement aidé. Je multipliais toutes les prises de vue possibles en exploitant chaque parcelle des décors. Le chef opérateur Antonio Ballestros a fait du très bon travail, il était à l'affût du moindre détail qui pouvait servir le film, qu'il s'agisse d'utiliser une partie des décors, de créer un jeu d'ombres et de lumières, ou encore de jouer avec les perspectives. C'était très enrichissant de tourner dans un espace réduit ; cela vous pousse à innover. Le film a hélas souffert d'un gros problème de production et de distribution. Nous avons été forcés d'arrêter le tournage pendant une semaine à cause d'une malversation, et à la fin de la post-production, il n'y avait plus assez d'argent pour le distribuer correctement. C'est pour ça que le film n'est pas sorti dans de nombreux pays. C'était une catastrophe !

C'est pour ça que vous êtes revenu au western après ?
Oui et non. C'était avant tout une question d'envie.

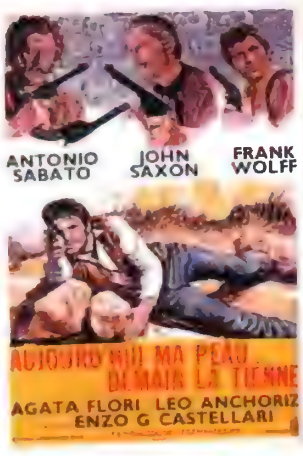
Qu'est-ce qui s'est passé avec* Te Deum *?
Question suivante ! (rires)

D'accord. Qu'est-ce qui s'est passé avec* Cipolla Colt *?
OK. (rires) J'ai revu **Te Deum**, il y a quelques années de ça. C'est un très mauvais film, il n'y a vraiment rien à faire. J'ai eu l'occasion de tourner avec Jack Palance, mais je regrette beaucoup de l'avoir compromis dans un tel film, il ne méritait pas ça. Tourner avec lui fut mon seul plaisir sur ce film. Je suis tellement fan de ses prestations dans **Attaque !** de Robert Aldrich, **L'Homme des vallées perdues** de George Stevens et, bien sûr, **Les Professionnels** de Richard Brooks. Il fait vraiment partie des plus grands. Je m'en veux énormément de l'avoir fait tourner dans **Te Deum**. Quelle catastrophe... Mieux vaut l'oublier !

Et* Cipolla Colt *?
Vous ne renoncez pas ! (rires) Pour **Cipolla Colt**, c'était un peu plus spécial. Je voulais faire un film dans la lignée de **La Kermesse de l'Ouest** de Joshua Logan, avec Lee Marvin et Clint Eastwood. Le scénario de Luciano Vincenzoni et Sergio Donati *(les collaborateurs réguliers de Sergio Leone - ndlr)* était vraiment bon de ce côté-là. Mais j'ai eu pas mal de démêlés avec Carlo Ponti, le producteur, sur sa conception. J'ai vraiment raté le film. Il lui manque quelque chose et je n'arrive pas à savoir quoi exactement. C'est vraiment dommage. Enfin bon, il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur : ça m'a permis de travailler avec Franco Nero, Martin Balsam et surtout Sterling Hayden, que j'avais adoré dans **Johnny Guitar** de Nicholas Ray et **Chasse au gang** d'André De Toth.

Maintenant, parlons de VOTRE film préféré :* Keoma. *C'est l'un des rares westerns à avoir vu le jour, alors que le genre était quasiment mort en Italie. Que s'est-il passé pour que vous fassiez ce retour aux sources tout à fait inattendu ?
C'était une envie, avant tout.

Comment est né Kéoma ?
Luigi Montefiori *(l'inoubliable cannibale d'***Anthropophagous** *- ndlr)* avait écrit une très belle histoire et l'avait soumise à Manolo Bolognini, le producteur de **Django**. Ce dernier m'a contacté pour me confier la mise en scène et m'a aussi spécifié que Franco Nero était intéressé par le rôle-titre. Franco était à Monaco en train de tourner **21 heures à Munich**, et moi, je finissais de monter **Les Aventures de Scaramouche**. Bolognini s'occupait de coordonner les équipes pour la pré-production, et de superviser le développement du scénario, qu'il avait commandé à Mino Rolli, un auteur de pièces de théâtre réputé qui avait aussi signé le **Sacco & Vanzetti** de Giuliano Montaldo.



Ci-dessus, de gauche à droite :
L'affiche italienne de Cipolla Colt, avec Franco Nero et Martin Balsam.

L'affiche française de Aujourd'hui ma peau... demain la tienne, avec Antonio Sabato, John Saxon et Franck Wolff.

L'affiche italienne de Jonathan Degli Orsi, une suite officieuse de Keoma, réalisée 17 ans plus tard !

Franco Nero, une carabine à la main, joue les messagers de la mort dans Keoma.

Lorsque j'ai fini de monter **Les Aventures de Scaramouche**, je me suis apprêté, dès la semaine d'après, à tourner **Keoma** et là... J'ai eu une désagréable surprise ! Le scénario de Mino Rolli était une merde... Mais une merde ! C'était inimaginable. Je n'ai jamais lu de ma vie un scénario aussi catastrophique, et croyez-moi, je sais de quoi je parle ! (rires) Le fait est que nous nous étions déjà engagés et que nous ne nous pouvions plus faire marche arrière. J'ai donc fait appel à Luigi pour réécrire le scénario au jour le jour, et ce qu'il écrivait était tout simplement fabuleux. Tous les autres acteurs présents sur le tournage apportaient leur concours à l'élaboration du scénario : Franco, William Berger, Woody Strode, Donald O'Brien, Orso Maria Guerrini, etc. C'était un sacré travail d'équipe, et chacun insufflait au scénario sa propre sensibilité et son inspiration. J'avais aussi fait des emprunts à la mythologie romaine, aux scénarios de Frank Nugent, aux œuvres de Shakespeare et j'ai réussi à établir une synthèse cohérente de toutes ces influences. Je me rappelle aussi avoir été énormément influencé par les films d'Ingmar Bergman.

Pardon ?!
Ça vous étonne ?

C'est plutôt surprenant pour un film comme celui-là...
Dans **Keoma**, il y a beaucoup de références symboliques liées à la mort. Elles tiennent un rôle prépondérant dans le récit, c'est indéniable. J'avais beaucoup aimé le concept du **Septième sceau**, et je voulais que Franco soit une représentation allégorique de la Grande Faucheuse. Il vient pour emporter des vies, et là où va Keoma, la mort l'accompagne. Au début du film, la sorcière, jouée par Olga Karlatos, voit Keoma comme une malédiction venue s'abattre sur le village. Le destin de ses habitants est scellé par Keoma, qui se transforme en messager de la Mort. J'aime beaucoup cette idée.

« Dans Keoma, il y a beaucoup de références symboliques à la mort. Je voulais que Nero soit une représentation allégorique de la Grande Faucheuse »

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?
Des tas, mais je n'en emporterai qu'un seul dans ma tombe. C'était le dernier jour de tournage et Woody Strode était venu tourner ses derniers plans. À la fin du tournage, il m'a demandé s'il pouvait me parler en privé, je lui ai répondu : *« Bien sûr, Woody, qu'est-ce qui ne va pas ? »* et il m'a rétorqué : *« Tout va bien, Enzo. Je voulais simplement te dire une chose. Tu sais que tu me rappelles beaucoup John Ford dans ta façon de filmer ? »*. J'étais estomaqué ! Je lui ai dit : *« Non, Woody, je ne mérite pas tant d'égards ! »* et il m'a répondu : *« Je déteste faire des compliments, Enzo... Et ce que je dis est sincère. »*. Je l'ai serré dans mes bras et je me suis bandé l'œil gauche pendant un mois ! (rires) Je regrette qu'il ne soit plus de ce monde. Merci encore, Woody !

Keoma ***avait bien marché à sa sortie ?***
Oh, oui ! Ce n'était pas non plus un succès faramineux, mais nous avons tiré de bons bénéfices.

Vous avez réalisé une suite officieuse de* Keoma, *titrée* Jonathan Degli Orsi, *dix-sept ans plus tard. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?
Jonathan Degli Orsi est vraiment un très beau film, je l'aime beaucoup. En fait, le western italien était mort après **Keoma** et personne ne voulait en réaliser d'autre. Des années plus tard, Franco tournait un film à Moscou et le producteur, qui est un très grand fan de **Keoma**, n'arrêtait pas de le harceler pour faire un nouveau western, après les succès récents de **Danse avec les loups** de Kevin Costner et **Le Dernier des Mohicans** de Michael Mann. Franco a accepté, à la seule condition que je le réalise. Il m'a donc appelé et m'a fait la proposition de venir tourner un western à Moscou. À cette époque, je réalisais pas mal d'épisodes de la série ***Extra-large***, et je voulais vraiment passer à autre chose. J'ai accepté la proposition et me suis envolé en Russie tout de suite après. Sur place, j'ai écrit un scénario en compagnie de Franco et de deux mes proches amis, Gianni Loffredo et Lorenzo De Luca d'après une vieille histoire que Franco avait écrite. Ce que je voulais surtout faire avec **Jonathan Degli Orsi**, c'était un film d'aventures. Les paysages à l'extérieur de Moscou offraient de nombreux avantages, et il fallait à tout prix en tirer parti. En plus, faire **Jonathan Degli Orsi** m'a permis de rendre hommage au **Grand silence** de Corbucci et à **Impitoyable** de Clint Eastwood, que j'avais vu l'année précédente et qui m'avait ému au plus haut point.

Ci-dessus :
Franco Nero, déjà impressionant dans le rôle de Django, se surpasse dans Keoma, l'ultime chef-d'œuvre d'Enzo G. Castellari.

L'influence du* Grand silence *reste tout de même plus prépondérante...
Bien sûr, **Le Grand silence** est un de mes films préférés. Je me souviens que lorsque je tournais **7 winchesters pour un massacre** dans de très beaux extérieurs de la grande banlieue romaine, je voyais des flocons de neige artificielle ensevelir un décor de western, avec une foule immense qui gravitait autour. Ça m'avait intrigué et je suis allé faire un tour de ce côté. Sergio Corbucci était sur le porche du saloon, en train de se balancer sur un rocking-chair, ses lunettes de soleil sur le nez et une casquette sur la tête. Je lui ai fait signe et il m'a demandé d'approcher. Nous nous connaissions, Sergio et moi, depuis quelque temps par l'intermédiaire de mon père, avec qui il était très ami. Il m'a serré contre lui et m'a dit : *« Félicitations, petit ! Tu es un réalisateur maintenant. Fais très attention à toi, c'est un métier dangereux pour la santé. Regarde-moi, j'ai des centaines de figurants, 3000 mètres de pellicules à graver, 45 acteurs à diriger et une équipe composée de 75 membres. Et toutes ces personnes n'attendent qu'une idée de moi pour se mettre à travailler. Et tu sais quoi, petit ? Je n'ai pas l'ombre d'une idée, et je dois faire en sorte que ces personnes ne le remarquent pas, sinon elle me tueront ! »*. (rires) Je n'oublierai jamais ce moment. Cette histoire est l'une des raisons pour lesquelles **Le Grand silence** me tient beaucoup à cœur.

Il vous appelait tout le temps « petit » ?
C'était son attitude, il se prenait vraiment pour un cow-boy. Sergio Corbucci m'appelait « Petit », Alberto De Martino m'appelait « Mon grand », Tito Carpi m'appelait « Fiston » et Sergio Leone m'appelait « Le Dur » !

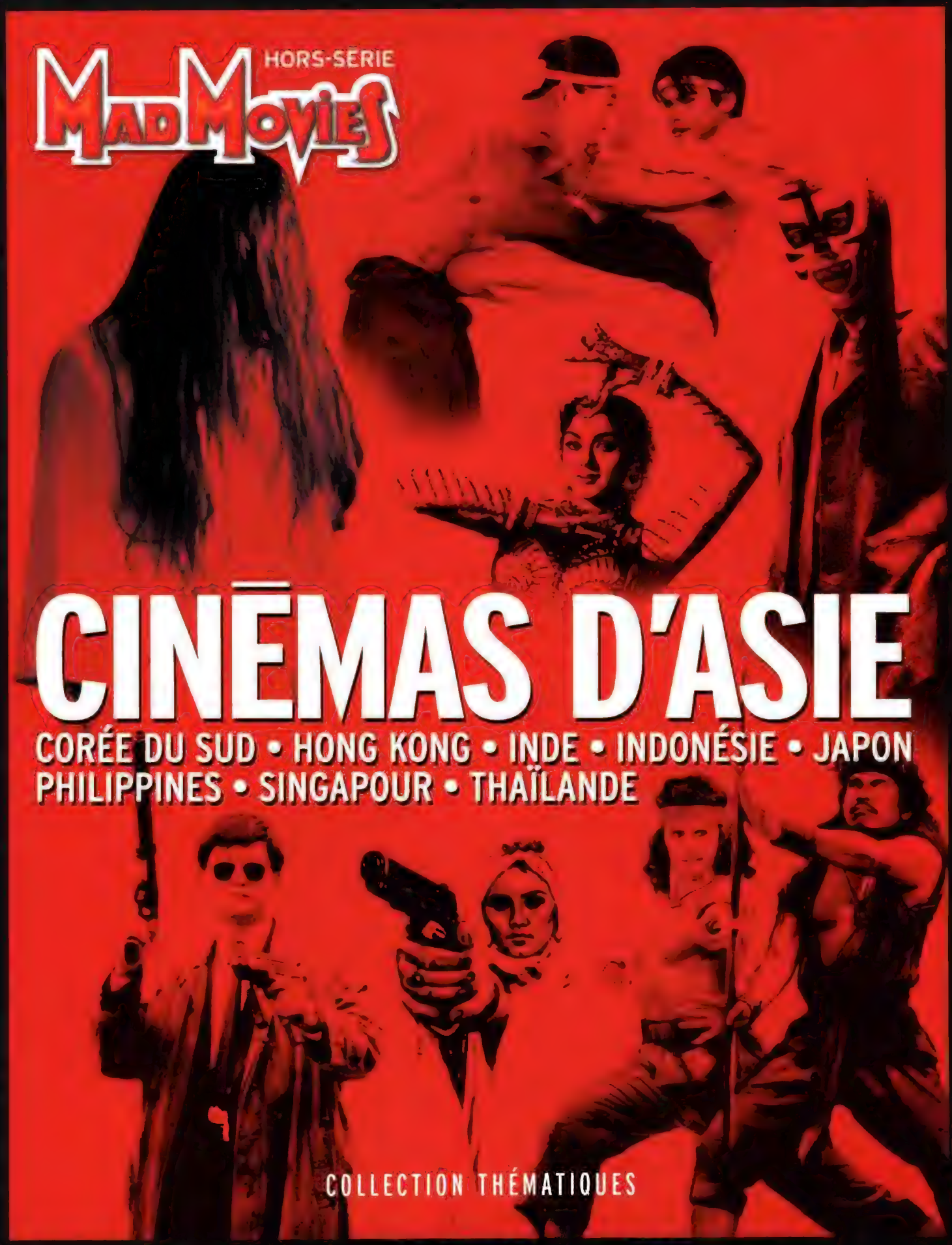
Pourquoi est-ce que Leone vous appelait comme ça ?
C'était l'impression que je lui avais faite. Les gens qui fréquentaient son cercle m'ont dit qu'il m'appelait « Le dur » parce que j'avais une carrure imposante, et que je faisais des films avec des durs à cuire.

Leone aimait vos films ?
Il ne me l'a jamais dit et je ne lui ai jamais posé la question, par humilité. On m'a simplement dit qu'il semblait avoir beaucoup apprécié **Django porte sa croix**.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

Encore un grand merci à Enzo Castellari et Andréa Girolami pour leur gentillesse et leur disponibilité.

Le soleil du cinéma se lève à l'Est

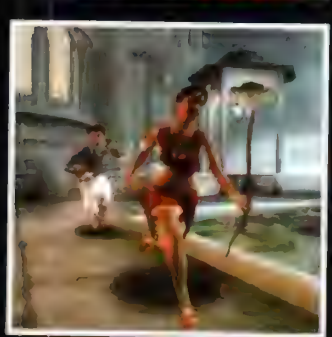

HORS-SÉRIE
MAD MOVIES
CINÉMAS D'ASIE
CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE
COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

L'aventure est au coin de la rue



sommaire

#70 DVD
Spielberg, Murnau, Fritz Lang, Samuel Fuller, Akira Kurosawa, Peter Jackson... Le cahier DVD a des airs de cinémathèque ce mois-ci. Heureusement que Stéphane est là pour rajouter du Simpson, du Steven Seagal et des ninjas, ça nous évite de passer pour des vieux croûtons cultivés...

#80 ANIME NATION
Entre les nouveaux opus de Miyazaki, d'Otomo ou de Satoshi Kon, les suites de **Ninja Scroll** et de **Ghost in the Shell**, Bertrand ne va plus savoir où donner de la tête en 2004. C'est pourquoi il s'est fait un petit récapitulatif destiné à stabiliser ses ardeurs de mangaphage compulsif.

#83 PLAYMAD
La baguette de pain à la main et le béret basque vissé sur son beau crâne glabre, Yannick célèbre les vertus du jeu vidéo français, à l'occasion de la sortie de **Prince of Persia : Les Sables du temps**, de **Beyond Good and Evil** et de **XIII**. Sortez vos joyeux stiques peuchère !

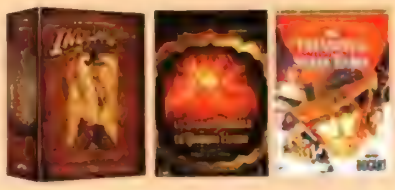
#84 MÉLOMAD
Michael Kamen est mort ! Le pauvre Cédric a dévalisé le stock de kleenex de sa supérette, s'est enfermé dans la tour la plus haute de son château et a pleuré des hectolitres de chaudes larmes, avant de graver dans la pierre un hommage vibrant au barbu symphonique. Bon, cela dit, ça ne l'a pas empêché de traiter l'actualité de la BOF...

#85 SANG D'ENCRE
C'est Noël ! Pour l'occasion, tout en préparant le rôle de Balthazar qu'il doit interpréter dans la crèche vivante de son village, Arnaud a feuilleté quelques beaux livres susceptibles de se retrouver au pied du sapin, sans oublier un bon gros polar des familles et la nouvelle BD d'Alan Moore.

La Grande Aventure sur la petite lucarne (FNAC IMPORT)

(COFFRET INDIANA JONES + COFFRET FRITZ LANG + THE TREASURE OF THE SIERRA MADRE)

SORTEZ VOTRE FOUET ET VOTRE CHAPEAU ! INDY ARRIVE ENFIN EN DVD, ACCOMPAGNÉ DE DEUX MAGNIFIQUES INSPIRATEURS. SPIELBERG, LANG ET HUSTON ANALYSÉS PAR JULIEN « PEDRO » DUPUY : LE CAHIER DVD SE TAPE DES AIRS D'HOLLYWOOD BOULEVARD CE MOIS-CI...



Enfin ! Lucasfilm s'est enfin décidé à sortir la trilogie d'**Indiana Jones** en DVD. L'attente a été longue, et notre patience n'est pas forcément récompensée. Outre des menus assez hideux et plusieurs bidouillages numériques sur l'image (encore heureusement discrets), l'édition comble à peine le fan au niveau de ses bonus, tous rassemblés sous la forme de plusieurs reportages réalisés par le très (trop ?) professionnel Laurent Bouzereau. Propres, toujours passionnants, les trois heures de documentaires sont cependant non seulement loin d'être exhaustives, mais font de plus l'impasse sur plusieurs débats passionnants entourant les films. Ainsi, les anecdotes inoffensives fusent, mais les vrais enjeux sont presque toujours passés sous silence. Rien ou presque sur la production « au rabais » des films (Paramount menaçait Spielberg et Lucas d'une amende en cas de dépassement du budget), sur l'aspect défouloir de la trilogie ou encore sur le caractère subversif du **Temple maudit**. On sent cependant un vrai malaise autour de ce film, Spielberg rejetant la paternité de la séquelle sur Lucas et Lucas invoquant de multiples circonstances atténuantes. Seuls les deux scénaristes tentent de justifier la brutalité de cette séquelle sortie tout droit de l'inconscient de Spielberg. Las ! Au lieu de se replonger dans une analyse risquée, la quarantaine de minutes consacrée au tournage du **Temple maudit** mets l'accent sur les « risques » pris par la femme du boss, Kate Capshaw, presque aussi insupportable dans les entretiens que le personnage de Willie Scott. Ces réserves émises, l'édition reste des plus honorables. Outre des qualités de visionnage optimales, on y découvre des images de tournage fascinantes. Déjà parce que découvrir l'envers du décor de scènes aussi mythiques que l'ouverture des **Aventuriers de l'Arche perdue** procure des sensations franchement troublantes, ensuite parce qu'entre les trois épisodes, Spielberg semble ne pas avoir vieilli d'un poil. Véritable gamin lâché dans une salle de jeu immense, il ne cesse de blaguer, prend un pied incroyable à expliquer aux acteurs comment mimer leur mort par la foudre divine et imite les Trois Stooges en compagnie d'Harrison Ford et de Sean Connery. Et lorsqu'il évoque un chef-d'œuvre de réalisation, comme le duel sous l'aile volante des **Aventuriers de l'Arche perdue**, jamais il ne revient sur la complexité du découpage, mais déclare juste avoir pris un plaisir immense à mettre en scène la séquence. Un plaisir communicatif, cela va sans dire.

Autre manque des documentaires : il n'est fait que très peu référence aux sources d'inspiration de cette trilogie-somme, qui vont des serials à Hergé. Spielberg rappelle tout de même que la panoplie d'Indy avait déjà été portée par Humphrey Bogart dans **Le Trésor de la Sierra Madre**, qui ressort presque simultanément en Zone 1. La trilogie **Indiana Jones** n'a pas emprunté que l'accoutrement de Dobbs à ce conte acerbe, mais aussi sa morale, où, dans la quête au trésor, seule compte la quête. Réalisé par un John Huston alors tout juste démobilisé et en complet état de grâce, **Le Trésor de la Sierra Madre** surprend encore par l'authenticité de son univers, son humour mordant (le Mexicain Alfonso Bedoya vaut à lui seul une centaine de Sallah) et aussi pour Howard, le vrai héros de l'histoire, habité par Walter Huston, père de l'autre. Cette édition est tout simplement tétanisante. L'image est si propre que le film semble avoir été tourné l'année dernière, et la pléthore de bonus comblera le cinéphage le plus exigeant.

Difficile également de ne pas retrouver dans les films de Spielberg des échos du diptyque **Le Tigre du Bengale/Le Tombeau hindou** de Fritz Lang, qui sort également dans un coffret de cinq disques chez Wild Side. Outre une galette regroupant des suppléments

passionnants, dont on retiendra surtout deux heures d'entretien avec Lang, le véritable trésor de ce coffret réside dans les versions de 1938 réalisées par Richard Eichberg. Certes, l'érotisme troublant de Debra Paget manque énormément, ainsi que les fastes très colorés des versions de Lang, mais l'énergie des films ne peuvent qu'emporter l'adhésion, insufflant à l'ensemble un ton serialesque qui, là encore, préfigure la trilogie de Spielberg.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT ET WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9) ET 1.33 (4/3). SON 5.1, 4.0 (VO ET VF SUR **INDIANA JONES**) ET 2.0 (COFFRET FRITZ LANG). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES SUR CHAQUE FILM - MULTIPLES FEATURETTES (SUR **INDIANA JONES**) INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIES (SUR LE COFFRET FRITZ LANG) BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST FRANÇAIS). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - REPRODUCTION D'UNE SOIRÉE CINÉMA D'ÉPOQUE AVEC INTRODUCTION DE LEONARD MALTIN - BANDES ANNONCES - SKETCH - CARTOON - INFORMATIONS - DOCUMENTAIRES SUR JOHN HUSTON ET SUR LE FILM - ÉMISSION DE RADIO - GALERIE DE PHOTOS.

Peurs infantiles

(LE PEUPLE DES TÉNÈBRES + NUITS DE TERREUR)

Que des films produits en parallèle partagent le même sujet n'est pas une coïncidence nouvelle. Il est par contre surprenant de constater à quel point **Le Peuple des Ténèbres** et **Nuits de terreur** (dans une bien moindre mesure, on pourrait aussi citer **Darkness**) ont tous loupé le coche pour des raisons similaires : emploi de jeunes adultes, alors que le sujet imposait des héros encore enfants, morale à côté de la plaque et non-respect des règles fixées par le concept (l'obscurité n'est jamais traitée comme une menace tangible, les monstres apparaissent dans des décors illuminées plein pot au HMI...). Reste la scène d'ouverture de **Nuits de terreur**, et une amorce de course-poursuite dans un métro pour **Le Peuple des Ténèbres**. C'est très peu, et les bonus ne font pas pencher la balance du bon côté. N'attendez pas des suppléments de **Nuits de terreur** qu'il vous fasse état des différents problèmes qu'a connu la production (quid du superbe monstre de Steve Wang ? Où est le court métrage qui a inspiré le film ?) si ce n'est que le réalisateur Jonathan Liebesman avoue qu'il s'est rendu compte en matant **Rencontres du 3ème type** la veille du tournage, qu'il allait devoir penser à sa mise en scène ! Quant à la fin alternative du **Peuple des Ténèbres**, elle troque la conclusion insipide originale contre un retournement de situation grotesque (en gros : l'héroïne a tout rêvé). Édifiant !

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : GCT ET M6 VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - DOCUMENTAIRE - MAKING-OF - COMPARAISONS FILM/STORYBOARD (**NUITS DE TERREUR**) INTERVIEWS - FIN ALTERNATIVE (**LE PEUPLE DES TÉNÈBRES**) BANDES-ANNONCES (SUR LES DEUX).

CRADLE OF FEAR

DE ALEX CHANDON

Je ne sais plus si c'est Michael Jackson ou Jean-Pierre Putters qui a dit un jour : *« Un film d'horreur, c'est bien. S'il est gore, c'est encore mieux ! »*, mais **Cradle of Fear** risque bien de devenir le film de chevet de ses deux grandes stars mondiales de la pop. Ce vieux briscard de Toullec nous ayant déjà tout dit sur les origines du projet dans le Mad 148, plus personne n'est donc censé ignorer qu'il s'agit là du premier film du clippeur Alex Chandon mettant en scène le groupe de black métal Cradle of Filth, dans une anthologie de plusieurs histoires avec comme dénominateur commun un tueur en série maléfique agissant du fond de sa cellule avec la complicité de son fils. Même si le rendu amateur de l'image DV ne lui permet pas de se mesurer aux plus grands, **Cradle of Fear** affiche sa note d'intention dès son premier quart d'heure : gorge arrachée, tête ouverte en deux comme un melon puis broyée, doigts coupés, éviscération aux ciseaux et une scène de cul qui tourne en orgie démoniaque. Rien à redire, les effets spéciaux de la boîte Creature FX sont de très hautes tenues et parfois à la limite de l'insoutenable. Et comme la bande son (de la musique de graisseux bien vénère) et le casting (Dani Filth, aussi à l'aise devant une caméra que sur scène, et la bombe Eileen Daly, prête à devenir l'égérie de toute une génération de routiers) assurent aussi plutôt pas mal, **Cradle of Fear** est, comme le disait JPP l'autre jour entre deux avions, un film extrêmement sabbatique.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT ANGLETERRE. 2002. RÉAL : ALEX CHANDON. INT : DANI FILTH, EILEEN DALY, STU LOING. FORMAT 4/3. SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : GALERIE DE PHOTOS. MAKING OF. DIST : ANTARTIC.

Le Sacre de Murnau (FNAC IMPORT)

(L'AURORE + FAUST + TARTUFFE)

L'Aurore (sous-titré Mad Movies ? L'intégrale) est un des films les plus antigristes de la tripaille éclatée et des gros guns turgescents, car cette déchirante histoire d'amour, si elle n'a pas usurpé sa place au panthéon du cinéma mondial, s'avère bien être, presque 80 ans après sa sortie, un authentique film fou. En effet, imaginez une love story aussi sublime que naïve filmée par un ancêtre de Sam Raimi et vous aurez une idée à peu près juste de ce qu'est **L'Aurore**. Ayant reçu un chèque en blanc de la part de ses producteurs hollywoodiens, Murnau, totalement en roue libre, innove comme un malade, filme des plans-séquences en mouvement, compose des surimpressions dignes d'un surréaliste sous acide et livre un magnifique travelling avant qui explose l'espace/temps par de superbes transparences... C'est dire combien le cinéma muet a pu générer de films à la richesse grammaticale proprement stupéfiante pour un art qui en était à peine à ses balbutiements, des films qui en remontrent à beaucoup de nos alphabètes contemporains sur la manière qu'ils ont de raconter une histoire avec la caméra (et non avec le style, bordel de merde !). Côté suppléments, c'est presque un sans fautes. Le docu sur Murnau, orchestré par le critique Jean Douchet, analyse le film dans les moindres détails et reste intéressant de bout en bout, même si le ton très scolaire de l'ensemble sent un peu la naphtaline (rahhh cette voix off...). Rajoutez à cela un docu très bien fait sur **Four Devils**, le film disparu de Murnau, des scènes alternatives et une bande-annonce d'époque contenant des plans absents du film et voici une magnifique édition qui fait honneur au chef d'œuvre qu'elle illustre. On en profite pour évoquer deux autres Murnau, l'hallucinant **Faust** (sorti depuis déjà deux ans mais bon...), dont certaines images bien barrées renvoient au Peter Jackson du **Seigneur des anneaux**, et le plus calme **Tartuffe**, deux grandes œuvres portées par l'inventivité débordante de leur auteur et le charisme monstrueux de l'interprète fétiche de Murnau, le fabuleux Emil Jannings.

Arnaud ROSSI

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : CARLOTTA FILMS. TRANSFERTS 1.20 (4/3). SON 2.0 ET 1.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRES - RUSHES/SCÈNES ALTERNATIVES - BANDE-ANNONCE.

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : KINO ON VIDEO. TRANSFERTS 1.20 (4/3). SON 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE (SUR **TARTUFFE**) - GALERIE PHOTOS DE TOURNAGE (SUR **FAUST**).

NYPD BLUE Saison 2

DE STEVEN BOCHCO

Après avoir fait l'effet d'une bombe dans le paysage audiovisuel ricain à sa sortie (premier pilote à montrer son héros/flic déprimé aller chez les putes après le boulot !) et lancé pendant un court laps de temps la carrière de David Caruso, ***NYPD Blue*** entame sa seconde saison dans la douleur, après le départ de sa star devenue mégalo, remplacée par un Jimmy Smits auquel personne ne croyait. Pourtant, ces vicissitudes en coulisses ont donné contre toute attente un vrai second souffle à la série, qui s'étoffe ici d'une relation complexe de fascination/défiance entre les inspecteurs Simone et Sipowicz. Show dont le concept et les procédés de mise en scène (héritiers des premières prods de Steven Bochco) sont fondateurs de la majorité des séries policières actuelles, ***NYPD Blue*** est indispensable, en tout cas dans ses premières saisons, pour qui s'intéresse aux évolutions du tube cathodique.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 4.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES.

TUEUR EN SÉRIE

DE KEVIN KANGAS

Eric Blue est un tueur en série dans la droite lignée du Bateman d'**American Psycho**. Il est cultivé, se la joue beau gosse malgré une tête d'endive, cartonne dans son boulot de cadre à la con et défonce le premier venu une fois la nuit tombée, de préférence torse nu afin que tout le monde s'extasie devant son corps d'athlète. Mais la roue tourne et Eric Blue se retrouve à son tour dans la mire d'un autre tueur en série, bien plus mystérieux et puissant que lui. Pas mal comme pitch, non ? Hélas, si **Tueur en série** se paye le luxe d'avoir une bonne histoire un minimum chiadée et réfléchie, on ne peut pas en dire autant de son réalisateur, incapable de faire autre chose que des plans bancals qu'une photo particulièrement hideuse finira d'achever. C'est d'autant plus dommage que l'histoire arrive réellement à captiver l'attention. On aimerait voir ce que ferait Friedkin d'un pareil scénario.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT : USA. 2002. RÉAL : KEVIN KANGAS. INT. : RICK GANZ, BUBBY LEWIS, LISA MICHELLE... TRANSFERT 4/3. SON 5.1 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : MZ FILMS.

RETOUR DE FLAMME : CHARLEY BOWERS

DE CHARLEY R. BOWERS

Incroyable double DVD que ce **Retour de flamme** consacré à une figure énigmatique du burlesque américain, surnommé Bricolo en France, dont les courts-métrages (le DVD propose l'intégrale de ce qui a survécu, à savoir 10 films et 6 films d'animation) ont été redécouverts sur le tard par des historiens français. Producteur de dessins animés de 1915 à 1921 puis acteur/réalisateur de monuments du burlesque absurde à la fin des années 20, Charley Bowers est surtout un surréaliste avant l'heure, qui sera d'ailleurs encensé par André Breton, mêlant avec une aisance incroyable prises de vue réelles et animations image par image. Une bonne occasion de découvrir l'arbre qui crée des chats, les voitures qui sortent des œufs ou les souris qui tirent au pistolet !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : LOBSTER. TRANSFERT 1.33 (4/3). ACCOMPAGNEMENTS MUSICAUX EN 5.1 (ACCORDÉON) ET 2.0 (PIANO ET MUSIQUE ÉLECTRONIQUE). SUPPLÉMENTS : DOCUMENTAIRE - GALERIE - COURT-MÉTRAGE.

MÉFIEZ-VOUS DES EAUX TROUBLES...

PAR L'AUTEUR DE "RING"

LE STEPHEN KING JAPONAIS (L'Express)

...ATTEINT UN FOND D'ANGOISSE RAREMENT DRAGUÉ (Libération)

AU SOMMET DE SA VIRTUOSITÉ PLASTIQUE,
IL A RÉALISÉ UN FILM MIRACULEUX (Mad Movies)

UN VÉNÉNEUX CAUCHEMAR (Chronic'Art) ENVOÛTANT (Le Point)

REMARQUABLE, TOUT SIMPLEMENT ! (Les Inrockuptibles)

DARK WATER

UN FILM DE HIDEO NAKATA
GRAND PRIX DU [illegible] DU FANTASTIQUE 2003

BONUS

- INTERVIEW DU RÉALISATEUR PAR JEAN-PIERRE DIONNET
- LIVRET COLLECTOR MAD MOVIES (32 PAGES)
- PORTRAIT DE HIDEO NAKATA
- RENCONTRE AVEC HIDEO NAKATA & VINCENZO NATALI (RÉALISATEUR DE CUBE)
- ENTRETIEN AVEC KENJI KAWAI (COMPOSITEUR)

OUI 102.3 FM

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

EN DVD VIDEO LE 3 DÉCEMBRE

MK2 Films STUDIO CANAL

DVD RAPIDO

GOMEZ ET TAVARES : Les Buddy Movies à l'américaine, ça fait déjà longtemps que c'est plus très folichon, mais voilà que les Français, bien retardataires, s'y mettent aussi avec le savoir-faire qu'on leur connaît. Le Marseillais Titoff (tout à pampe et double menton à l'appui) et le rappeur Stomy Bugsy (qui parle souvent dans sa barbe) reprennent les rôles de la chanson-titre et nous offrent un remake à peine déguisé des **Ripoux**, mâtiné de « scènes d'assion » en plans fixes montés à la tronçonneuse. Le genre de produit qui ferait passer la saga **Taxi** pour du McTiernan ! (M6 Vidéo)

LA FOURNÉE DE CARLOTTA : En plus d'avoir édité **L'Aurore** en DVD, Carlotta nous prouve ce mois-ci sa versatilité avec deux autres sorties conséquentes. Tout d'abord, on retrouve **La Première folie des Monty Python**, un best of des meilleurs moments de la saison 1 et 2 du *Flying Circus* qui avait eu le droit à une sortie en salles. Indispensable pour les néophytes, les fans cherchant surtout à s'offrir la totale de la série. Ensuite, les fans de Brian De Palma seront aux anges avec la sortie du coffret **Brian De Palma : Les Années 60** contenant **Dionysus in '69**, documentaire sur une troupe de théâtre reprenant *Les Bacchantes* d'Euripide de façon très psyché mais aussi deux courts du sieur. Précisons que ces œuvres, somme toute ratées, du réalisateur se situent avant son passage au cinéma purement viscéral avec **Sœurs de sang**, grand tournant de sa carrière. Ce coffret fait donc plus office de document d'archives qu'autre chose, et c'est déjà beaucoup ! (Carlotta Films)

L'ÉTOFFE DES HEROS : Le très populaire film de Philip Kaufman (la seconde version de **Body Snatchers**, mais surtout **Les Seigneurs**) contant l'entraînement des premiers Américains partis dans l'espace, ressort dans une édition spéciale très fournie. Scènes coupées, commentaires audio et documentaires présent ainsi mais forte à ce monument d'Americana qui, malgré toutes les attentes, n'a pas vieilli d'un poil. Le cadeau de Noël idéal pour papa ? Oh, y'a pas qu'**Armageddon** dans la vie, les jeunots ! (Warner)

D'ORIGINE INCONNUE : On oublie trop vite, grâce aux **Cobra** et autres **Tombstone**, que George Pan Cosmatos (alias Le Bourrin Grec) a su, un jour lointain, faire des films qui se tiennent. Via cette lutte entre un jeune cadre et le rat qui saccage son appartement, le cinéaste ne se prive pas pour livrer, déjà en 1983, une mini-critique du « yuppisme » qui gagna la société américaine dans les années 80. C'est aussi, et avant tout, un sympathique film de terreur proprement torché, mais souffrant des stigmates de son auteur (dont les plans sont généralement trop courts, ou trop longs !). Pour le prix en tout cas (15 euros à tout péter), ça vaut le coup de redécouvrir le film ! (Warner)

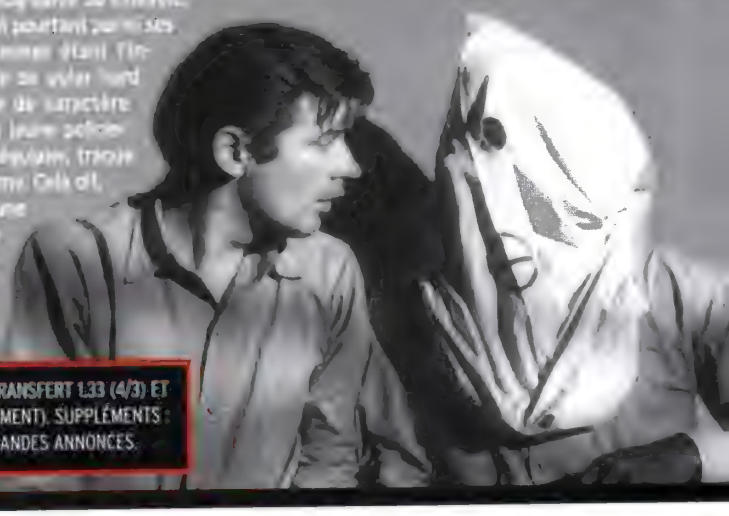
AUTO FOCUS : La vie dissolue et la mort mystérieuse de Bob Crane, star de la série télé *Papa Schultz*, vue par Paul Schrader. Greg Kinnear et Willem Dafoe livrent de sacrés performances, même si le film traîne un peu et que le réalisateur s'évertue à donner sa version des faits. Le documentaire présent sur les circonstances du meurtre de l'acteur est plus précis et surtout moins impartial. Il vaut à lui seul l'achat de ce disque, mais pour le même prix, vous avez quand même droit à un film tout à fait agréable à suivre. (GCT)

Les Introuvables indispensables !

(COFFRET FILMS NOIRS DE KUROSAWA + COFFRET SAMUEL FULLER)

Chez Wild Side ce mois-ci, on retrouve deux cinéastes d'exception vu à travers leur approche du polar : un doublon **Naked Kiss/Shock Corridor** pour Samuel Fuller et un triplé *Chien enragé/Les Salauds dorment en paix/Entre le Ciel et l'Enfer* pour Akira Kurosawa. En ce qui concerne Fuller, c'est des deux côtés la même rengaine : la Warner a eu le plus de contrôle sur le métrage et, par extension, le moins de moyens, ce qui n'empêche pas le tournage de **Shock Corridor**. Ces films glissent la surface de l'establishment américain, creusent pour déterrer la folie humaine et frappent là où ça fait mal. Pour la société d'un **Naked Kiss** (un prostitué – comprenez quelqu'un de nouvelle fraîche – révèle à la lumière du jour la perversion d'un riche notable), Fuller paiera le prix fort et mettra un long chemin creux pour financer ses films suivants. Plus discrets dans la filmographie du cinéaste, les polars de Kurosawa constituent pourtant parmi ses plus grandes réussites. Le sommet étant l'incroyable **Chien enragé**, hybride de voyage hard boiled US des 40's et d'odyssée de sanctuaire surréaliste, dans lequel un jeune policier (Toshiro Mifune), aidé par son équipier, traque un assassin qui lui a volé son arme. Cela dit, **Entre le Ciel et l'Enfer** offre une approche radicale et destructrice du film de prise d'otages (une première partie coincée dans l'appartement du businessman rançonné et une seconde de plus documentaire sur la traque du ravisseur) tandis que **Les Salauds dorment en paix** se tient d'une critique de la corruption du Japon de l'après-guerre tout en revisitant *Hamlet* ! Autant dire que ce n'est pas exactement de la merde non plus. L'image des films est évidemment très belle (sauf **Chien enragé** mais ça reste la meilleure copie disponible où que ce soit) mais les Fuller sont étonnamment plein cadre (révélant plus d'image en haut et en bas sur leurs homologues Cinémascope, mais trahissant les cadrages de la projection en salles). Qu'importe aussi que les bonus soient inégaux (prenants sur Fuller, plus légers sur Kurosawa) avec des titres de ce calibre. Wild Side serait décemment chargé le titre de la collection « Les Introuvables » en « Les Indispensables ».

Marcel "Big Red Man" ZOLLMEYER



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 1.33 (4/3) ET 2.35 (16/9) SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS - DOCUMENTAIRE - BANDES ANNONCES.

LES SIMPSON saison 3

DE MATT GROENING

Il est clair que les deux premières saisons avaient déjà posé de fortes bases, mais c'est clairement avec cette saison 3, enfin disponible en DVD, que ***Les Simpson*** va rentrer au panthéon des séries animés. En effet, deux épisodes sur trois de cette cuvée 1991/92 sont ainsi à ranger parmi les classiques. On y retrouve un Bart acoquiné avec la Mafia, un Homer rêvant d'une ville entièrement en chocolat et une Marge qui pète les plombs et se paye une cure de santé. À peu de choses près, cette saison pose ainsi les vrais fondements de l'entière série, de ses multiples personnages, et de l'idée que l'on s'en fait. Rétrospectivement, on pourrait presque penser que la Bartmania qui a secoué la culture américaine à la fin de l'année 1990 a en fait permis à Matt Groening et son équipe d'atteindre l'équilibre parfait des trois saisons qui ont suivi. Les responsables enfilent les gags comme d'autres les perles, mais cette fois, ils rajoutent aux références jouissives une véritable touche d'émotion qui offre une crédibilité « humaine » totale à ces drôles de personnages aux contours mal dégrossis. La caricature trop évidente, qui parasitait encore un peu les deux précédentes saisons, disparaît donc complètement, ce qui permet paradoxalement aux auteurs d'aller encore plus loin. Bon sang, si seulement toutes les séries animées fonctionnaient aussi bien !

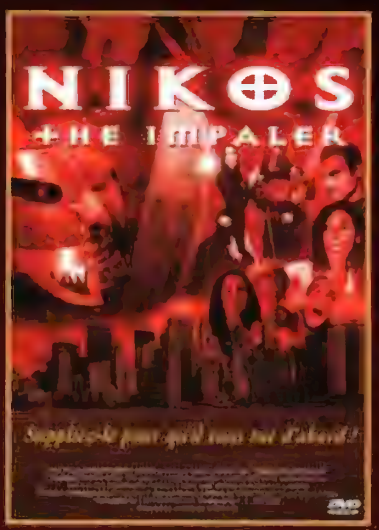
Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - POP-UPS EXPLICATIFS - GALERIE DE DESSINS - PARADE DE THANKSGIVING - SPOTS TV - CLIPS MUSICAUX - PUBS.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Le tueur le plus pervers de toute l'histoire du cinéma est de retour pour de nouvelles et sanglantes aventures. Plus gore et encore plus sexe que les deux premiers FANTOM KILER réunis, FANTOM KILER 3 comblera de terreur tous les fans de la série ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



Andreas Schnaas, le maître incontesté du cinéma gore allemand délivre avec NIKOS THE IMPALER l'une de ses œuvres les plus déjantées. Doté d'un casting époustouflant composé de Felissa Rose (Sleepaway Camp), Tina Krause (Psycho Sisters) et Lloyd Kaufman (Parts of the Family), NIKOS THE IMPALER s'annonce comme l'un des films les plus gore de la décennie ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

❑ PSYCHO SISTERS	❑ THE DEAD NEXT DOOR	❑ THE NECRO FILES*	❑ PREMUTOS	❑ INFANTRY OF DOOM
❑ BACK FROM THE DEAD	❑ THE BURNING MOON	❑ REDNECK ZOMBIES	❑ SCRAPBOOK*	❑ ANGEL OF DEATH*
❑ BLACK PAST	❑ PSYCHOS IN LOVE	❑ FANTOM KILER*	❑ PARTS OF THE FAMILY	❑ SKINNED ALIVE
❑ FANTOM KILER 2*	❑ FLESH EATING MOTHERS	❑ THE DARKNESS BEYOND	❑ DEMONIUM	❑ I PISS ON YOUR GRAVE**
❑ TERROR TOONS	❑ UNKNOWN BEYOND (DVD)	❑ DEATH FACTORY (DVD)	❑ UNHINGED (DVD)	❑ THE SHUNNED HOUSE (DVD)
❑ FANTOM KILER 3* (DVD)	❑ NIKOS THE IMPALER (DVD)			

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de _ _ _ _ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

*Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

ANATOMIE 2

DE STEFAN RUZOWITZKY

« **Anatomie 2** *devrait nous arriver dans le courant de l'année. En espérant qu'il ne sorte pas directement en vidéo...* » (Cédric Delelée, Mad 149) Bon, mon petit Cédric, comment t'annoncer ça sans te faire trop de peine... Vois-tu, la vie est un long apprentissage plein de doutes et de désillusions. **Anatomie 2** ne sortira pas en salles, Cédric. Voilà, je l'ai dit. Sois fort mon pépère. Même si le film de Stefan Ruzowitzky est presque aussi bon que l'original, tu vas devoir le louer et le mater chez toi tout seul comme un gros loser. Toi qui rêvais de le voir en salle, en jetant du pop-corn sur tout le monde et en beuglant : « *Par les couilles de Thor, ils sont forts ces boches !* ». Quelle tristesse, un si beau film, avec une si belle scène d'intro (un homme s'éventre en plein milieu d'une réception huppée) et un si beau scope, aurait bien mérité une sortie sur grand écran ! Bon arrête de chialer et retourne voir **Le Retour du Roi**.

Alexandre BUSTILLO

DVD UNIQUE ALLEMAGNE 2003 RÉAL. : STEFAN RUZOWITZKY. INT. : BARNABY METSCHUBAT, HERBERT KNAUP... FORMAT 2.35, 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON 5.1 (VO ET VF) SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO, SCÈNES COUPÉES, MAKING-OF. DIST. : GCT.

X-MEN 2

DE BRYAN SINGER

Le DVD de **X-Men 2** bénéficie, comme tout blockbuster récent, d'une image et d'un son irréprochables et d'un second disque blindé de bonus. Parmi eux, le commentaire audio de Bryan Singer, qui confirme avoir été obligé de faire des concessions niveau violence. Comme dans cette scène coupée où l'on peut voir Wolverine pousser un hurlement après avoir tué un homme de Stryker. Le réalisateur a été obligé de couper le cri de Hugh Jackman car la production l'avait jugé trop bestial ! De la même manière, on peut regretter que le combat l'opposant à Lady Deathstrike se termine en anti-climax, contrairement au comics dessiné par Barry Windsor Smith, qui nous offrait un combat d'une brutalité inouïe et finissant à coups de griffes. Parmi les autres suppléments intéressants, des featurettes sur l'histoire des X-Men faisant intervenir Stan Lee et Chris Claremont et les designs impressionnants d'Angel et des Sentinelles, très fidèles à ceux du comics et que l'on espère voir s'animer dans **X-Men 3**.

David "Colossus" DOUKHAN

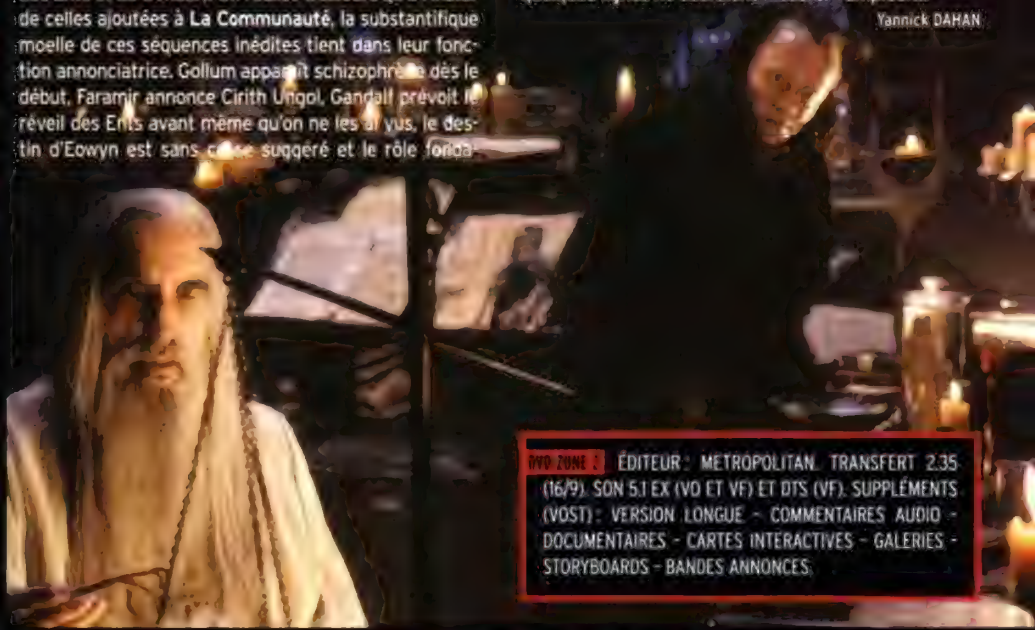
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO – FEATURETTES – MAKING-OF – INTERVIEWS – SÉQUENCES EN MULTI-ANGLES – RÉPÉTITIONS – SCÈNES COUPÉES – GALERIE PHOTOS – BANDES ANNONCES.

LES DEUX TOURS - Édition collector

DE PETER JACKSON

Aussi riche que celle de **La Communauté** en termes d'interactivité (voire plus, si l'on considère l'ajout d'un DVD, certes anecdotique, et d'un carnet de route consacrés à Gollum), cette édition des **Deux tours** nous gratifie surtout de scènes rajoutées et/ou modifiées sans commune mesure avec celles proposées dans le premier opus. Jackson n'a donc lésiné sur aucun moyen et nous offre une succession de nouvelles scènes magnifiques, pour la plupart bénéficiant d'effets spéciaux impressionnants (Gollum bien sûr, mais surtout Sylvebarbe, montré sous toutes les coutures dans une forêt de Fangorn qui révèle enfin toute sa majesté). Comme sur **La Communauté**, il n'existe presque aucun chapitre qui ne soit agrémenté de nouveaux plans ou de séquences inédites, ces dernières occupant la même fonction d'approfondissement psychologique ou mythologique. Mais à la différence du précédent opus (fonctionnant davantage sur les binômes), cette version longue enrichit les relations triangulaires (Frodon, Sam et Gollum d'un côté, Merry, Pippin et Sylvebarbe de l'autre, sans oublier Arwen, Aragorn et Eowyn ou encore Baramir, Faramir et leur père) avec la vocation de rendre plus fluide un enchaînement de séquences parfois abrupts et sans justifications apparentes (en particulier à l'aune des Ents et du Gondor). On réalise d'ailleurs qu'à l'instar de celles ajoutées à **La Communauté**, la substantifique moelle de ces séquences inédites tient dans leur fonction annonciatrice. Gollum apparaît schizophrène dès le début, Faramir annonce Cirith Ungol, Gandalf prévoit le réveil des Ents avant même qu'on ne les ai vus, le destin d'Eowyn est sans cesse suggéré et le rôle fondamental d'Aragorn, clairement présenté comme un Dunedain, est le plus fréquemment évoqué. Des mises en place certes difficiles à faire accepter à un large public au cinéma (surtout s'il ne connaît pas Tolkien), mais qui s'avèrent, une fois les réponses données en salles, absolument nécessaires à une meilleure compréhension non seulement de l'univers du film, mais aussi de sa structure séquentielle. Une structure contestée par les puristes, qui y voyaient une trahison du bouquin, sans saisir l'incroyable travail de synthèse effectué par Jackson, Walsh et Boyens, ici enfin justifié : par les multiples docus sur les difficultés d'adaptation, par des images rares de séquences abandonnées (le tournage des scènes d'Arwen au gouffre de Helm, la transformation de Frodon au contact de l'anneau) prouvant les différentes tentatives, parfois infructueuses, de servir au mieux ce qui reste avant tout une interprétation du livre, mais surtout par quelques scènes inédites, tel ce flash-back fondamental à Osgiliath (les héritiers du Gondor meurtris par un père vindicatif obsédé par l'anneau), moment clé qui synthétise les enjeux de ce second opus, à savoir le glissement de la mythologie vers l'épopée humaine. Bref, une version longue comme on en rêvait, nantie d'une pléthore de bonus dont ces quelques lignes ne sauraient mesurer l'ampleur...

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 EX (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION LONGUE – COMMENTAIRES AUDIO – DOCUMENTAIRES – CARTES INTERACTIVES – GALERIES – STORYBOARDS – BANDES ANNONCES.

MISSION ALCATRAZ

DE DON MICHAEL PAUL

Si le père Moïssakis a eu son **Bad Boys II** cette année, alors j'ai eu mon **Mission Alcatraz**, bouffonnerie jouissive à la gloire d'un Steven farci d'andouillettes. Impossible en effet de résister au charme de cette épopée carcérale aux accents mongoliens tant ce nabot de Ja Rule et ce gros pancake de Steven (toujours filmé en gros plan et doublé pour tous les fights !) s'en donnent à cœur joie dans le ridicule achevé. Entre des dialogues déjà cultes (al'ight !), des scènes d'action filmées sans cadrer l'action, et d'un scénar qui aurait pu être celui d'**Hot Shots 3**, **Mission Alcatraz** fait figure de monument du cinéma made in SeagalScope ! Même le DVD est monstrueux avec un commentaire audio (magnifique !), des scènes coupées (mortel !) et un making of (sublime !) dans lequel notre action star préférée balance : « *Si je puis me permettre d'employer ce mot, alors je dirais : c'est cool !* ». Bien dit Steven !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO – MAKING OF – SCÈNES COUPÉES – BANDES ANNONCES.

SUGATA SANSHIRO

DE SEIICHIRO UCHIKAWA

Outre une très belle copie, beaucoup de bonus viennent attirer notre attention sur le **Sugata Sanshiro** édité par Cheyenne. L'historique du film revient sur sa genèse. **Sugata Sanshiro** est en fait le remake de **La Légende du grand Judo** réalisé par Akira Kurosawa en 1943. Le film sorti en temps de guerre, l'armée avait obligé le maître à effectuer des coupes concernant la romance qui unissait Sugata à la fille d'un adversaire qu'il avait défait sur le tatami, impliquant une alliance avec l'ennemi. Soucieux d'inclure cette romance mais refusant de remaker lui-même son film, il choisit donc Seiichiro Uchikawa pour réaliser cette épopée martiale tout en assurant l'écriture, la production et le montage. Une fois le contexte historique posé, on a le droit à une interprétation symbolique du film des plus intéressantes, qui montre à quel point ce dernier fut une œuvre matricielle pour les films de kung-fu. Tout y est : la rencontre avec un mentor puissant et honorable (Toshiro Mifune), la mort initiatique du héros et la réminiscence salvatrice de l'entraînement que le héros a subi lors d'un combat qu'il est en passe de perdre. Cette filiation est d'ailleurs confirmée par l'interview de Wang Yu qui reconnaît l'influence prégnante que Sugata Sanshiro sur ses films. Au final, un DVD des plus recommandables pour tout admirateur de l'œuvre de Kurosawa tant l'ombre du maître plane sur ce film.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : CHEYENNE FILMS. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON VOSTF. SUPPLÉMENTS (VOSTF) : DÉCOUVERTE DU FILM - INTERVIEWS - RÉFÉRENCES ET INFLUENCES - BANDES ANNONCES.

Les Introuvables de Tatsuya Nakadaï

(GOYOKIN + LE SABRE DU MAL)

L'immense Tatsuya Nakadai est à l'honneur chez Wildside dans deux films majeurs du « jidaigeki » (= film historique). Tout d'abord avec **Sword of Doom**, dans lequel il campe Ryunosuke Tsukue, bretteur taciturne et psychopathe qui voue son existence à parfaire sa maîtrise du sabre, n'hésitant pas si besoin est à dévoyer le Bushido, le code d'honneur des samouraïs. **Sword of Doom** surprend par sa noirceur et sa cruauté (Ryunosuke extermine vieillard et femme avec une froideur terrifiante) mais aussi par la violence absolument stupéfiante de ses combats, qui compte nombre de mutilations (le film date de 1966 !). Le scénario de Shinobu Hashimoto (**Les 7 samouraïs**, **Hara-Kiri** et **Rébellion** : respect !), l'interprétation hallucinée de Tatsuya Nakadai, la réalisation de Kihachi Okamoto, tout concoure à faire de **Sword of Doom** un chef-d'œuvre absolu dont la fin décontenance toujours autant après plusieurs visions. Chef d'œuvre absolu et crépusculaire également que **Goyokin**. Révéré par beaucoup de réalisateurs japonais (dont Yoshiaki Kawajiri, qui fera par ailleurs plusieurs emprunts au film de Gosha dans son immense **Ninja Scroll**), Goyokin fascine par sa beauté plastique, la composition sobre et épurée de ses plans, notamment lors du duel final se déroulant dans la neige. Tatsuya Nakadai y incarne également un ronin, Magobei Wakizaka, déchiré par un conflit moral opposant sa conscience à sa loyauté vis à vis du clan. Techniquement, la remasterisation des deux galettes est un travail d'orfèvre. C'est simple, c'est la première fois que l'occasion nous est donnée de voir les films dans une copie aussi belle. Au niveau du contenu éditorial, peu de bonus malheureusement hormis la présentation des films par notre Julien Sévéon à nous qui dresse un portrait des réalisateurs et contextualise ces deux films par rapport à la période troublée dans laquelle ils ont été conçus, période qui montrait l'avènement de plusieurs réalisateurs, bien décidés à montrer que la figure idéalisée du samouraï était révolue et n'avait peut être même jamais existée.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 2 :35 (16/9) SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATION DU FILM - GALERIES PHOTOS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

Viva Ninja ! (FNAC IMPORT)

(REVENGE OF THE NINJA + REMO WILLIAMS : THE ADVENTURE BEGINS + RAGE OF HONOR)

S'il s'agit bien d'une figure charismatique propice à une cinégénie éblouissante, force est de reconnaître que le ninja a été ridiculement porté à l'écran, notamment à travers les « cannoneries » de Menahem Golan et Yoram Globus. L'actualité Zone 1 de l'été dernier nous permet de revenir un peu sur deux films, deux monuments de zèderie portés par le charisme défaillant de l'inénarrable Sho Kosugi et son inamovible balai dans l'os. Si **Revenge of the Ninja** (Sam Firstenberg !), et son moutard de quatre ans capable de rouster une horde de Sonny Chiba du pauvre, verse joyeusement dans le gore le plus gras pour notre plus grande joie, **Rage of Honor** (Gordon Hessler !!) et ses bimbos californiennes sans soutifs se regarde d'un œil torve, comme un vieux téléfilm des 80's (pire que le cinoche de l'époque, c'est dire !). Kosugi y promène sa carcasse fatiguée avec la certitude de faire tomber toutes les rombières siliconées et de défragmenter sans mollir les crapules de la pire espèce : y'a pas à dire, c'est beau le cinéma ! Dans la même fournée, MGM sort également **Remo sans armes et dangereux** (Guy Hamilton, ceinture noire du cadrage mou), film préféré de Julien Dupuy, qui ne comporte pas vraiment de ninjas mais dans lequel ce bon vieux Fred Ward lève beaucoup la jambe (pas très haut, mais quand même) et évite des bastos plus vite que Keanu Reeves dans **Matrix** (et sans bullet-truc là !). Faîtes chauffer la suspension d'incrédulité et appelez tous vos potes, c'est l'heure de se faire trois (bon OK, deux...) bons plaisirs coupables !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

MATRIX RELOADED

DE ANDY ET LARRY WACHOWSKI

Un titre comme **Matrix Reloaded**, assuré de ventes plus que solides, aurait certainement mérité mieux que cette petite édition spéciale tellement orientée promo qu'elle affiche la couleur directement dans un supplément sur les pubs et les sponsors du film ! Si en termes techniques, la copie proposée s'avère purement phénoménale (manquerait plus que ce soit l'inverse !), on reste donc sur notre faim avec les making of de **Enter the Matrix** et la présentation de **Animatrix**, deux spin-off multimédia que les fans connaissent certainement déjà. Reste LE morceau de choix, un making of sur le tournage de la monstrueuse poursuite sur l'autoroute qui surprendra ceux qui hurlent au tout-numérique. On y voit la construction de l'autoroute, la mise en place des diverses cascades et enfin l'incroyable ballet de verre brisé, de tôle froissée et de carnage automobile sans coupes de montage : déjà du grand spectacle qui sera ensuite magnifié par la réalisation des frangins Wachowski ! Si l'on excepte ce grand moment, on peut donc légitimement être déçu par cette édition, si ce n'est qu'une rumeur persistante annonce un coffret regroupant les trois volets et contenant, entre autres, des commentaires audio des réalisateurs, l'option « seamless branching » pour pouvoir voir les cinématiques de **Enter the Matrix** dans **Matrix Reloaded**, mais aussi une étude poussée sur les divers sens thématiques de la saga. La sortie est prévue pour 2005, donc d'ici là, on pourra patienter avec cette édition en forme d'en-cas.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - MAKING-OF - PROMO - SKETCH DES MTV AWARDS - PRÉSENTATION DE ANIMATRIX.

INTERVIEW OWEN PATERSON ET HUGH BATEUP

PRODUCTION DESIGNER DE MATRIX, OWEN PATERSON A HÉRITÉ DE LA LOURDE RESPONSABILITÉ CONSISTANT À METTRE CONCRÈTEMENT EN ŒUVRE, EN IMAGES ET EN RELIEF LES VISIONS DES FRÈRES WACHOWSKI. HUGH BATEUP, EN TANT QUE SUPERVISEUR DE LA DIRECTION ARTISTIQUE, S'EST CHARGÉ DE LA COORDINATION DES ÉQUIPES. LES DEUX HOMMES NOUS NARRENT RÉFLEXIONS ET ANECDOTES...

En travaillant sur* Matrix, *vous avez, en quelque sorte, pu collaborer à deux films.

Owen Paterson : La dualité, c'est bien la question centrale qui anime **Matrix**. Il fallait toujours garder à l'esprit que nous devions construire deux mondes. C'était très compliqué, car il fallait que les spectateurs puissent faire le lien entre les deux, même si cela restait du domaine de l'inconscient. C'est pourquoi nous avons multiplié le nombre de détails récurrents entre les deux univers. Là, il y a déjà une bipolarité. Mais, plus encore, on peut se rendre compte que tous les personnages du film sans exception marchent par paire. Vous savez, ce n'est pas un hasard si **Matrix** a été dirigé par deux metteurs en scène.

Hugh Bateup : En ce qui me concerne, mon travail s'est avéré moins artistique. J'ai travaillé en collaboration avec Owen et son équipe, mais aussi tous les autres départements, pour pouvoir faire en sorte que les deux réalisateurs puissent accéder à leur vision dans le respect du planning. Ce fut très difficile effectivement, puisque même si l'on peut considérer **Matrix Reloaded** et **Matrix Revolutions** comme un seul et même film, il a fallu travailler deux fois plus que sur une production de même envergure.

Quel a été votre plus grand challenge sur* Matrix *?

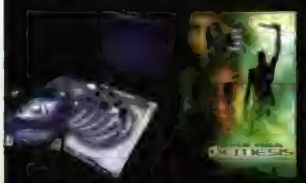
O.P.: Indubitablement, ce fut la construction et la décoration de Zion. Il fallait un plateau capable d'accueillir plus de 1000 figurants plus les techniciens. Mais, plus encore que sa dimension démesurée, le problème tint aux mélanges des genres et à la multitude de détails qu'il fallait élaborer pour parvenir à un résultat convaincant. Zion est le décor le plus organique de toute la trilogie. Pourtant, il fut nécessaire de finaliser énormément de choses par informatique, comme les piliers. Malgré tout, il fallait que l'aspect organique ressorte, mais tout en gardant de petites touches métalliques, en référence à la Matrice et à la domination des machines. Ce fut un exercice de funambule.

H.B.: Et j'ai servi de filet ! Encore une fois, c'était à moi, du fait de mon poste, de gérer toutes les équipes en fonction des interactions entre les divers départements. Ce décor et les scènes d'actions qui s'y déroulent ont effectivement constitué un challenge attendu, mais nous le savions et nous y étions préparés.

Propos recueillis et traduits par Bertrand ROUGIER et Stéphane MOÏSSAKIS

Si loin des étoiles...

(STAR TREK NEMESIS + DEEP SPACE NINE SAISON 4 ET 5)



Malgré toute la volonté du monde, même doté de la plus grande mauvaise foi, le plus hardcore des trekkies aura un mal fou à défendre une bouse cosmique comme **Star Trek Nemesis**, sans doute l'épisode cinématographique le plus mou, le plus pompeux, le plus bavard de la franchise, qui plus est plombé par une morale de bas étage que la série télé n'aurait jamais osé nous balancer ! Un épisode si maladroit que son bide aux États-Unis plongea dans le chaos une franchise déjà à la dérive. Le DVD a beau regorger de bonus, on se rend vite compte qu'ils desservent le film plus qu'ils ne l'éclairent. Entre making of ultra promo, commentaires audio soporifiques et scènes coupées (à juste titre !!!), rien ne vient mettre en perspective le discours affabulateur du producteur Berman et de son équipe, persuadés d'avoir réalisé un chef-d'œuvre. J'en pleure encore ! Mieux vaut se rabattre illico presto sur les derniers coffrets en date de ***Deep Space 9***, les saisons 4 et 5 qui nous offrent ce qu'il y a de mieux à l'aune de cette troisième série ultra belliqueuse : progression du Dominion, conflits avec les Jem'hadars, réveil guerrier des Klingons... Deux saisons plus épiques et politiques que jamais, indispensables pour tout fan de **Star Trek** !!

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 1.85 (16/9) ET 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF) ET 2.0 (VF DE ***DEEP SPACE 9***). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - BANDE ANNONCE (SUR **NEMESIS**) FEATURETTES (SUR ***DEEP SPACE 9***) MAKING OF - GALERIES (SUR LES DEUX).

Mad Movies
MAD MOVIES
M 03980 159 S F 9,90 €
NUMÉRO SPÉCIAL LE SEIGNEUR DES ANNEAU
PUTAIN DE TRI
PETER JACKSON CONCLUT SA SAGA AVEC
MINDHUNTERS ★ LES RIVIÈRES POURPRES 2
LES EFFETS SPÉCIAUX DE MATRIX REVOLUTIONS ★
DARIO ARGENTO ET BRUNO MATTEI ★ INTERVIEW CARR

NOUVEAU

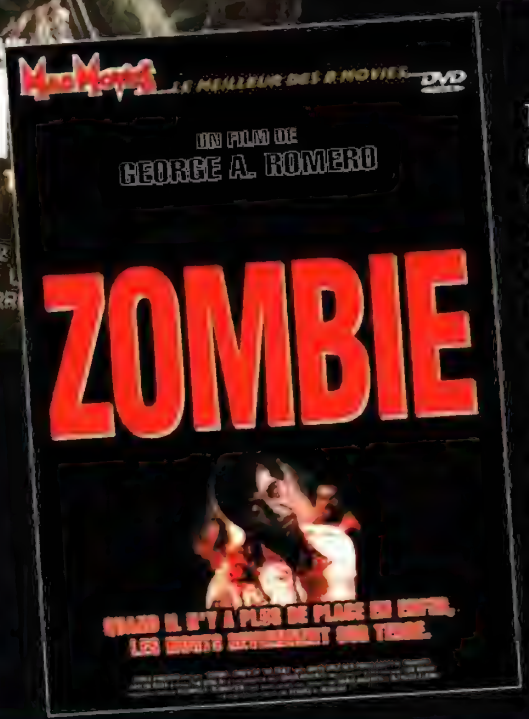
LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"



Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**. Ce mois-ci, le film "**Zombie**", l'oeuvre culte de George A. Romero. Une satire sociale extrêmement gore qui fait suite à **La Nuit des morts-vivants**. Ce DVD est accompagné d'une interview de Jean-Pierre Putters, le fondateur de Mad Movies, et d'un livret collector de 32 pages sur l'histoire des zombies au cinéma rédigé par ses soins.

Le pack **Mad Movies 159** + le film en DVD **Zombie** est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies"**) :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

***Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.**
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ Date d'expiration : _____
Date et signature obligatoires (Mois / Année)

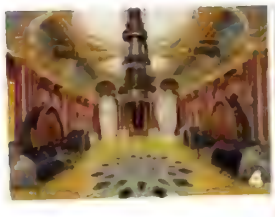
❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

→ par Bertrand ROUGIER

Programme 2004

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS QUE NOUS PROMET LE CINÉMA D'ANIMATION NIPPON POUR L'ANNÉE 2004, QUI S'ANNONCE COMME LE MEILLEUR CRU DANS L'HISTOIRE DE CET ART DEPUIS LE MILLÉSIME 1988 !

À tout seigneur (en décembre c'est la saison), tout honneur, nous commencerons donc par nous attarder sur l'actualité d'Hayao Miyazaki.
Après avoir évincé Mamoru Hosada (surtout connu pour être l'un des piliers de la nouvelle garde de la Toei), le réalisateur de plusieurs films de **Digimon**, du poste de metteur en scène de **Howl's Moving Castle** (photo 1), le maître a lui-même repris le flambeau. Cette perspective est d'autant plus réjouissante que ce long-métrage est basé sur le roman de l'auteur britannique Dana Wynne Jones. Il s'agit donc d'un conte occidental que plusieurs éléments semblent rapprocher de **Laputa** et du **Voyage de Chihiro**. Un très beau voyage et une grande aventure sont donc en perspective, d'autant plus que Miyazaki ayant étudié pendant plusieurs années les littératures enfantines du monde entier, il se retrouve en terrain connu. Le prochain film des studios Ghibli devrait sortir au Japon durant l'été 2004. Pour la diffusion américaine, il y a fort à parier qu'elle ait lieu à la fin de l'année, pour que **Howl's Moving Castle** soit en position idéale lors de la course aux Oscars.
Autre monstre sacré de l'animation qui sera à l'honneur en 2004 : Mamoru Oshii. Après avoir très brillamment relevé le challenge du cinéma en prise de vues réelles dans **Avalon**, le metteur en scène de **Patlabor** a accepté de réaliser une séquelle de son plus grand succès. **Innocence : Ghost in the Shell** (photos 2 et 3) est programmé pour sortir dans le courant de l'année. À en croire le réalisateur et son scénariste, la construction et le sujet du film seront encore plus sophistiqués que précédemment. Or, ayant vu les premières images, dont chacune recèle une puissance d'évocation impressionnante et mélange animations 2D et 3D avec un sens esthétique inédit, il y a en effet fort à parier que Oshii va encore repousser les limites de la narration au cinéma. Il faut dire que cette fois IG Production a été aidé par Ghibli, coproducteur de la bande. On ne peut que s'en féliciter quand on connaît les moyens techniques et le savoir-faire du studio de Miyazaki. D'autre part, une sortie du long-métrage en grande pompe serait prévue aux USA (n'oublions pas que **Ghost in the Shell** se classa pendant 2 semaines consécutives en tête des ventes de cassettes aux States). Disney est même sur les rangs pour la distribution !
Toutefois, il n'est pas certain que **Innocence : Ghost in the Shell** obtienne la palme du plus beau film 2004. En effet, Otomo est enfin parvenu à dompter son Arlésienne : **Steam Boy** (photos 4 et 5). Nous n'avons vu que la bande annonce, mais elle est suffisamment révélatrice pour que nous puissions affirmer que le papa d'**Akira** (1988) n'a rien perdu de son génie. C'est rassurant car on annonce que seront projetés à l'écran près de 2000 plans. Ahurissant ! Une sortie simultanée Japon/USA est d'ores et déjà envisagée. On annonce que James Cameron pourrait mouiller sa chemise lors de la promotion Outre-Atlantique. Il est vrai que **Steam Boy** ayant coûté la bagatelle de 25 millions de dollars (ce qui est colossale pour un film d'animation nippon), il faut impérativement que ce dernier rapporte autant que **Le Voyage de Chihiro** pour que les frais engagés soient remboursés. La section animation de Bandaï risque donc la banqueroute. Pour l'éviter, les producteurs capitalisent sur un plébiscite mondial qui, il est vrai, est loin d'être exclu si **Steam Boy** est vendu avec la « promo » que mérite un tel film. Vous l'aurez compris, le challenge est d'importance car, si le long-métrage d'Otomo casse la baraque, il y aura au Japon une autre structure qui, comme Ghibli, sera capable de supporter des productions d'envergure. Un tel événement pourrait bien changer la donne du marché de l'animation.
Quant à Yoshiaki Kawajiri, le réalisateur nippon le plus apprécié par les geeks du monde entier, il est en passe de rentrer en grande pompe sur la scène internationale. Après le succès artistique, mais retentissant échec marketing, de **Vampire Hunter D - Bloodlust**, **Ninja Scroll 2** devrait être le film de la consécration. Mobilisant en ce moment même



la plupart des forces vives de Mad House (dont Takeshi Koike – **World Record** d'**Animatrix**), ce long-métrage pourrait être achevé à la fin de l'année 2004. On ne sait pas encore grand chose de ce projet, mais les cinéphiles connaissant **Ninja Scroll** (film pourtant déjà vieux de dix ans), comprendront notre impatience.
Enfin, Satoshi Kon, dont le **Millenium Actress** reste toujours honteusement inédit sur notre territoire, vient d'achever **Tokyo Godfather** (dont on vous reparle bientôt). Ces deux films auront une carrière internationale dès l'année prochaine. En effet, DreamWorks, Universal et Sony sont sur les rangs pour des sorties un peu partout en Europe. D'autre part, **Millenium Actress** et **Tokyo Godfather** sont tous les deux présélectionnés pour entrer en compétition aux Oscars (ce n'est pas le cas de **Sinbad**). Même si chacun sait que **Le Monde de Nemo** va gagner le gros lot, on peut espérer que **Millenium Actress** figurera sur la liste des trois derniers nominés.
Et ce n'est pas fini. En effet, toujours en 2004, la géniale série d'***Albator***, en 13 épisodes réalisés par Rintaro et dont France 2 a malheureusement refusé d'acheter les droits (parce que l'univers montré est trop « dépressif »), va sortir en France en vidéo. Quant à Shinichiro Watanabe (**Animatrix**), il ne demeure pas inactif. Il travaille avec toute son équipe (**Macross Plus**, **Escaflowne**, **Cowboy Bebop**) sur la série ***Samuraï Champloo***, du chambara bien barré.
Ne manque donc à l'appel en 2004 que deux très grands noms de l'animation au Japon : Isao Takahata et Koji Morimoto. Toutefois, ce dernier est sur le point d'entamer la production d'une série réalisée par le studio 4°C et IG Production. Du grand spectacle en perspective !

Halo débarque sur PC

Maintenant jouez en ligne

HALO

Vous êtes le dernier de votre espèce. Pour survivre, percez les mystères de Halo et sauvez l'humanité des hordes sans pitié de Covenants. Éduqué pour le combat, conçu pour la guerre, vous pilotez tous les véhicules et maniez à la perfection toutes les armes. Enfin, relevez l'ultime défi de Halo grâce au nouveau mode multijoueur en ligne (jusqu'à 15 joueurs), disponible en exclusivité sur PC !

16+ BUNGIE gearbox POWERED BY GameSpy Microsoft game studios

www.microsoft.com/france/jeux/halopc

© 2003 Microsoft Corporation. Microsoft, le logo Microsoft Game Studios, Bungie, Halo sont soit des marques, soit des marques déposées de Microsoft Corporation, ou de Peter Limited, aux États-Unis d'Amérique. Développés par Gearbox Software, L.L.C. Gearbox Software et le logo Gearbox sont soit des marques, soit des marques déposées de Gearbox Software, L.L.C. GameSpy et la conception « Powered by GameSpy » sont des marques de GameSpy Industries Inc. Tous droits réservés.

DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

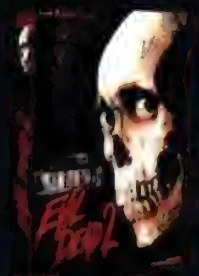
Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

DVD zone 2 neufs



Evil Dead 2 25 €

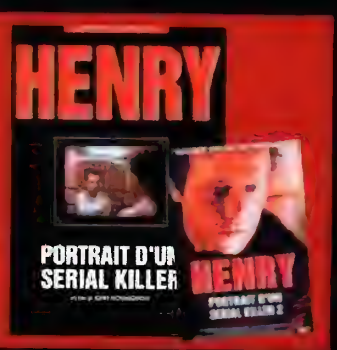
Matrix Reloaded 30 €

DVD Uncut Movies 26 €

OFFRE SPÉCIALE !

Du 17 décembre
au 17 janvier

Henry portrait d'un
sérial killer + Henry 2
30 € seulement



Nombreux DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €

DVD asiatiques neufs

Infernal Affairs 25 €

Infernal Affairs 2 25 €

Wonderful Days 35 €

Ong Bak 25 €

DVD zone 1

DVD zone 1 disponibles de 10 à 35 €

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

→ par Yannick DAHAN

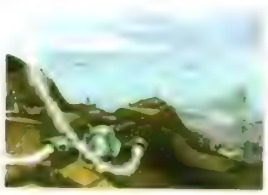
The french touch

QUI L'EÛT CRU ? ALORS QUE DEPUIS DES ANNÉES, LE JAPON ET LES USA DOMINENT LE MARCHÉ DU JEU, BALAYANT DE LEUR PANZER DIVISION MARKETING LES RARES RÉUSSITES HEXAGONALES, VOILÀ QUE 3 JEUX HALLUCINANTS, TOUS ÉDITÉS PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE UBI SOFT, DÉBARQUENT ET BOULEVERSENT LA DONNE !

Prince of Persia : Les Sables du temps UBI SOFT, PS2/PC

Voici sans doute la plus grosse claque de cette fin d'année !! Quand les pionniers du jeu vidéo revisitent leur propre histoire avec une passion trop rare dans le milieu, bien conscients que leur medium a entamé, depuis la dernière révolution en date que fut la 3D, une période de stagnation technologique, cela donne **Prince of Persia**, variation sur un même thème qui réussit le pari de transcender son propre concept. Développé par Ubi Soft Canada, avec l'aide précieuse de Jordan Mechner, créateur du premier opus et véritable génie précurseur, **Prince of Persia** ne révolutionne jamais le jeu vidéo, ni en termes graphiques (bien que le titre regorge de jeux de lumière magnifiques), ni en termes conceptuels, mais repense les fondements codés de son univers pour pousser le bouchon très loin. Aussi, malgré son apparente soumission aux nouveaux diktats scénaristiques du jeu d'aventure, et à ceux technologiques de la 3D, **Les Sables du temps** réitère, avec une humilité incroyable, le principe de base de la saga. Comme dans le premier opus, le concept se limite à traverser de gigantesques salles truffées de pièges et à combattre de temps en temps au sabre, mais il cherche aussi à poser de nouveaux standards en termes de gameplay : prise en main immédiate, multiplication des possibilités physiques du héros, gestion poussée du temps réel. Comme Mechner avait parfaitement compris que c'est notre appréhension 2D des pièges qui donnait toute sa saveur au jeu (contrairement à la nécessité d'une compréhension en 3D de l'espace propre aux énigmes de **Zelda**), la progression dans le jeu se fait dans une fausse 3D. La caméra, face à un obstacle, se recentre toujours pour que l'on ait une vision « rectiligne » de l'action (horizontale ou verticale mais rarement les deux !). La 3D est là pour étoffer l'univers graphique et renforcer le sentiment de vastitude des lieux, voire parfois pour vous désorienter. C'est sans doute l'élément conceptuel le moins visible du jeu mais le plus important. Le reste, en revanche, saute aux yeux, et confirme qu'une nouvelle étape en termes de gameplay a été franchie. Respectant le défi propre à tout **Prince of Persia**, les développeurs nous offrent un personnage aux prouesses physiques et martiales ébouriffantes (on a l'impression, pour la première fois, d'incarner un Wong Fei Hung en puissance !) et à la prise en main immédiate. Un gameplay si intuitif (vous vous mettrez à marcher sur les murs comme si de rien n'était !) qu'il peut sans ambages soutenir la comparaison avec ce que Miyamoto tente de modeler à chaque nouveau **Mario** !
Enfin, comme son nom l'indique, ce **Prince of Persia** est le premier à vous offrir la maîtrise du temps, en temps réel !! À n'importe quel moment du jeu, vous pouvez utiliser une jauge soit pour passer en slow motion, soit pour revenir en arrière corriger une erreur qui vous a coûté la vie. Tout simplement hallucinant !! Incarnation absolue du post-modernisme (utile !) qui sévit dans le jeu vidéo actuellement (autopsie de sa propre histoire et dynamitage des règles incontestées de la 3D et de son cortège de concepts préfabriqués), **Les Sables du temps** est avant tout l'œuvre de passionnés, sortes de cinéphiles du jeu vidéo (ludophiles ?) qui, par leur connaissance accrue des concepts fondateurs, sont les plus à même d'en redéfinir les codes !

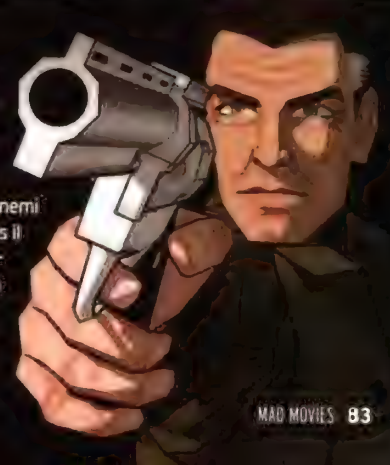
Beyond Good and Evil UBI SOFT, PC/PS2



Pas assez de place pour vous parler de cet autre jeu monstrueux qui devrait, au même titre que **Prince of Persia**, retenir toute votre attention. Car **Beyond Good and Evil**, créé par Michel Ancel (**Rayman**, c'est lui), est, selon ses propres termes, « *la promesse d'une découverte* ». Définition étrange pour un titre inclassable, sorte d'aventure cinématographique interactive, au confluent de plusieurs genres, où l'on retrouve, pêle mêle, de l'exploration de donjon, des courses d'hovercraft, des combats en slow motion, de l'infiltration tactique, le tout dans un monde riche de détails et de personnages cocasses (Ah, le garage jamaïcain « Mamago, dépannage service » !!). Mais dans ce récit d'un monde en guerre, où vous incarnez une reporter chargée d'enquêter sur un éventuel complot gouvernemental, c'est avant tout les émotions que Michel Ancel cherche à titiller. Complicité avec vos différents compagnons (les échanges en précalculé, verbaux ou physiques, s'intégrant superbement à l'action, comme si le scénario évoluait intelligemment au gré de votre progression !) mais aussi méfiance et lucidité vis-à-vis de tout ce que l'histoire vous donne pour acquis. Telle est la force d'un titre qui vous demande finalement de réfléchir à ce que vous voyez ou ressentez, pour participer activement à la recherche d'une vérité qui se situe, of course, au-delà du bien et du mal.

XIII UBI SOFT, PC/PS2/GC/X-BOX

Décidément les développeurs d'Ubi se sont lâchés. Alors qu'ils auraient pu, en récupérant de nombreuses licences prestigieuses, opter pour une politique du moindre effort, bâclant des produits dont le seul nom fait vendre, ces derniers ont préféré faire preuve d'audace et expérimenter. À l'occasion du travail d'adaptation ardu de la célèbre BD de Jean Van Hamme et William Vance, c'est évidemment la décision de créer un FPS en cel-shading qui impressionne. Si le gameplay est on ne peut plus basique, si l'IA des ennemis souffre des problèmes inhérents à tout titre qui veut mixer action et infiltration, si le jeu réitère les codes les plus galvaudés du genre (on est sur le moteur d'**Unreal** !), la volonté de coller à l'univers de la BD en respectant sa charte graphique est une excellente idée. D'autant plus que la visualisation d'effets sonores ou d'expressions verbales, propre à la BD, est intrinsèquement liée au gameplay. La visualisation du bruit des pas vous permet, par exemple, de comprendre qu'un ennemi n'est pas loin. Bref, **XIII** n'est pas un chef-d'œuvre certes, mais il est l'un des produits de cette nouvelle vague (dont les français sont des artisans chevronnés), qui cherche enfin à retrouver la passion et l'inventivité qui animait l'industrie du jeu à ses débuts. Une industrie qui, depuis plus de 10 ans, a sacrifié son audace sur l'autel de la rentabilité...



→ par Cédric DELELÉE

MATRIX REVOLUTIONS

DON DAVIS - WARNER SUNSET/MAVERICK

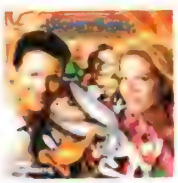
C'est avec bonheur qu'on découvre le track-listing de cet ultime volet de **Matrix** : une seule chanson (celle entendue au Hell Club)... Et quinze morceaux du score de Davis, dont trois cosignés Juno Reactor. **Revolutions** est dans la continuité de **Reloaded** mais s'enrichit d'une large palette chorale (et d'un soprano à la **Seigneur des anneaux**), allant jusqu'à user d'accents bibliques (« Neodämmerung », visiblement inspiré par « Duel of the Fates » de **Star Wars**) et prenant parfois des proportions wagnériennes (« Spirit of the Universe »). Il est vrai que si l'on écoute les musiques des trois films à la suite, une évidence s'impose : on est en présence d'un véritable opéra.

Les contributions de Juno Reactor sont ici plus basées sur l'apport rythmique que sur l'action, comme dans **Reloaded**, celle-ci étant amplement servie par un orchestre où les musiciens sont mis à rude épreuve : la rapidité avec laquelle déferlent les notes rappelle parfois **Total Recall**. Les cordes voltigent, les cuivres mitraillent, les chœurs allant même jusqu'à reprendre les fameuses rafales symphoniques matrixiennes. Quant au morceau final, l'audace de ses métissages (chants arabes/techno/orchestre) renvoie à **The Cell** tout en marquant l'apogée de la collaboration Davis/Watkins.

Que Don Davis ait composé un « main title » qui identifie immédiatement l'univers **Matrix** tout comme John Williams l'avait fait pour la saga de George Lucas résume tous les adjectifs et fait de son œuvre un classique de la BO moderne.

LOONEY TUNES : BACK IN ACTION

JERRY GOLDSMITH - VARESE SARABANDE



La 4e dimension, **Gremlins 1** et **2**, **Explorers**, **L'Aventure intérieure**, **Les Banlieusards**, un épisode d'*Amazing Stories*, **Panic sur Florida Beach**, **Small Soldiers** : la collaboration Goldsmith/Joe Dante est l'une des plus attrayantes de ces dernières années. **Looney Tunes** représentait un sacré défi puisqu'il fallait rendre hommage aux scores déjantés des cartoons de la Warner tout en conservant une structure narrative linéaire. Et Goldsmith y parvient avec aisance, étoffant l'obligatoire mickey-mousing d'orchestrations astucieuses et de petits thèmes accrocheurs, le tout en accord parfait avec le style de ses précédents travaux chez Dante, dont il cite parfois des passages entiers (un régal pour les fans). Énergique et drôle, la musique ménage d'étonnantes séquences d'action (dont une tout droit sortie de **L'Ombre et la proie**) et s'accompagne ponctuellement de guitares qui donnent un rythme évoquant à la fois les **Pee-Wee** d'Elfman et le Barry des sixties ! Dommage, cependant, que n'ait pas été inclus des extraits de la musique additionnelle composée par John Debney après que Goldsmith ait dû quitter le film pour démarrer un autre projet.

REQUIEM POUR MICHAEL KAMEN

C'est avec une grande tristesse et un terrible sentiment d'injustice qu'on a appris la mort de Michael Kamen, victime d'une crise cardiaque le mardi 18 novembre dernier à l'âge de 45 ans. Une disparition prématurée survenue seulement quelques semaines après que le compositeur ait annoncé être atteint d'une sclérose en plaques depuis six ans. Une perte immense, aux niveaux pour la musique de film, mais pour la musique tout court. Musicien éclectique, Kamen a été un artiste complet, David Bowie, Pink Floyd, Billy Idol, Kate Bush, Eurythmics, The Chieftains, Bryan Adams, Queen, Eric Clapton, Sting, U2, Metallica : il fut producteur, arrangeur et chef d'orchestre pour les plus grands noms de la scène pop, tout en composant des ballets, une symphonie, deux concertos et une foule d'autres choses. Mais c'est pour le cinéma qu'il écrivit ses œuvres les plus marquantes. **Dead Zone**, **Brazil** et **Les Aventures du Baron de Munchausen**, **Highlander**, les **Arme fatale** et les **Die Hard**, **Permis de tuer**, **Robin des Bois**, **X-Men**, la série *Band of Brothers*, sont quelques des titres moins connus mais tout aussi essentiels comme **Suspect dangereux**, **Hudson Hawk**, **Les Trois mousquetaires**, **Last Action Hero**, **La Corde des amis**, **Don Juan de Marco**, **Professeur Holland**, **Event Horizon** ou **Aurons-nous de nos rêves**. Il nous a quitté avec **Open Range**, son premier western, composé pour le film de Kevin Costner. Ses deux derniers scores, **Against All Enemies** (un film sur la Syrie avec Meg Ryan et **First Daughter** (une romance avec Katie Holmes), restent à sortir. Sans qu'on ne sache pas s'ils ont été terminés.

Michael nous manquera d'autant plus qu'il n'était pas qu'un musicien de génie, mais aussi un homme adorable, généreux et passionné, capable de se déplacer jusqu'en Mauritanie-Mauvaise pour le simple plaisir de donner des concerts en plein air à une école de musique. Et comme Connor McLeod, pour qui il écrivit ce qui est sans doute son plus beau thème, Michael Kamen est aujourd'hui immortel.

ELF

JOHN DEBNEY - VARESE SARABANDE

Abonné aux comédies familiales à tendance larmoyante (cf. **Bruce tout-puissant**), Debney verse dans l'alimentaire avec le score de ce conte pour nains trop prévisible pour éveiller l'intérêt. La musique est donc sautillante et lumineuse, ornée de clochettes pour faire Noël et gentiment jazzy à l'occasion, mais sirupeuse jusqu'à l'écœurement et jamais féerique (alors qu'on sent que c'était l'objectif). Il arrive parfois que le compositeur se laisse aller à quelques envolées joliment troussées, teintées de rythmes western ou d'héroïsme candide, mais le fait qu'on entende arriver les notes avant qu'elles ne soient jouées enfonce le clou. Bref, mieux vaut se repencher sur les **Home Alone** de Williams.

ALIAS

MICHAEL GIACCHINO - VARESE SARABANDE

Compositeur de scores formidables pour les videogames **Medal of Honor**, Giacchino trouve en la série *Alias* le terrain idéal pour muscler sa palette, les épisodes se déroulant dans plusieurs pays différents. Mélange de synthés, de rythmes techno et d'orchestral, la musique privilégie action et tension, s'autorise donc quelques excursions folkloriques (Espagne, Tunisie) et n'oublie pas de ménager d'appréciables pauses mélodiques nourries par des violons elfmanesques. De nombreux points communs avec les **007** de David Arnold laissent en outre penser que Giacchino serait tout désigné pour le remplacer. Pour l'instant, attendons sa musique pour **The Incredibles** de Pixar, où il remplace... John Barry.

MASTER AND COMMANDER

IVA DAVIES, CHRISTOPHER GORDON, RICHARD TOGNETTI

DECCA

On l'avait déjà constaté avec **Truman Show**, Peter Weir aime construire lui-même la musique de ses films en les illustrant de morceaux déjà composés. Il reprend donc ici le score d'un documentaire composé par Davies (**Razorback**), Gordon (**Moby Dick**) et Tognetti (violoniste). Et malgré une ouverture plutôt épique évoquant Carter Burwell, ce sont les percussions tribales et les synthés qui dominent, à tel point qu'on pense au **Calme blanc** de Graeme Revell. Le reste est occupé par des airs traditionnels et bien sûr du classique (Mozart, Bach, Vaughan Williams...), choix justifié par le fait que les héros aiment à taquiner l'archet dans le gaillard d'avant. Dommage : le projet eût été idéal pour de vieux loups de mer comme John Scott ou Basil Poledouris...

→ par Arnaud BORDAS et Xavier FOURNIER

Otages de la peur

ROBERT CRAIS - BELFOND - 398 PAGES - 19,30 €

Les romans criminels situés à Los Angeles, de Raymond Chandler à James Ellroy, forment une longue chaîne dans le paysage littéraire américain. Après son *L.A. Requiem* unanimement salué, Robert Crais continue dans cette voie-là avec un polar-bulldozer qui déblaie tout sur son passage. Se démarquant du style haché et épileptique d'un Ellroy, Crais renoue avec la grande veine du polar hard boiled sec et direct, dans la grande tradition d'un James Cain. Simplicité, efficacité et concision sont les qualités maîtresses d'*Otages de la peur*, un roman qui ne laisse pas une seconde de répit à ses personnages et à son lecteur. Le Sergent Jeff Talley, autrefois négociateur dans la police, a quitté Los Angeles suite à une prise d'otages qui avait mal tourné.

Hanté par cet épisode traumatisant, il est désormais le shérif local d'une petite banlieue résidentielle bien tranquille, jusqu'au jour où trois malfrats pénètrent dans une villa de la bourgade et prennent en otages le chef de famille et ses deux enfants. Par une suite de rebondissements que l'on ne dévoilera pas, la situation va très vite dégénérer et Talley va être confronté à la situation la plus explosive de sa carrière, devant faire face en même temps à la Mafia, au FBI, à des flics corrompus, à un serial killer complètement taré et aux journalistes qui couvrent l'événement. Dans un style très visuel, Crais enchaîne les péripéties pied au plancher, inscrivant en creux la caractérisation psychologique de ses personnages avec une finesse peu commune pour un polar aussi brut de décoffrage. Vous avez dit visuel ? Ça tombe bien, Bruce Willis produit actuellement et interprète l'adaptation du bouquin, d'après un scénario de l'auteur. Séché par **Nid de guêpes**, il est allé chercher notre Florent Emilio Siri national pour la mettre en images. Crais + Willis + Siri ? Une addition sacrément alléchante qui, en attendant d'en voir le résultat, ne vous empêchera pas de lire ce grand polar burné qu'est *Otages de la peur*.

Suprême Volume 1 : l'âge d'or

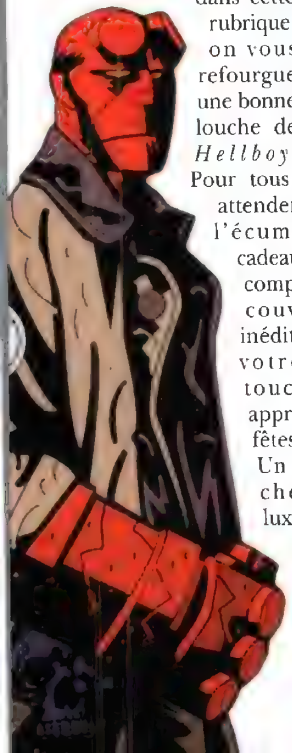
ALAN MOORE, JOE BENNETT, RICK VEITCH, ... - DELCOURT - 320 PAGES - 24,90 €

Les éditions Delcourt ont réparé une lacune : la traduction intégrale du *Suprême* d'Alan Moore, jusque-là incomplète en France. Le scénariste y fait main basse sur un univers qu'il avait juré de ne plus toucher (car brouillé avec DC, éditeur américain de *Superman*). Son *Suprême* est une compilation d'éléments qu'on trouvait dans les *Superman* des années 50 ou 60, un petit bijou dont jusque-là seuls quelques épisodes avaient été publiés en France, sous la forme de magazine souple. Ce tome 1 comporte la moitié des scénarii de Moore sur la série (un volume 2 sortira en 2004). À noter : une magnifique couverture du grand Alex Ross (*Kingdom Come*) et quelques problèmes techniques au niveau de la reprographie (la netteté et les contrastes semblent avoir souffert, alors que la version souple n'avait pas ces défauts). À 24,90 € l'album, on ose espérer que le tome 2 n'aura pas ces lacunes. X.F.

Hellboy La bible infernale

MIKE MIGNOLA - DELCOURT
204 PAGES - 35 €

Le comic book de Mignola ayant sa carte d'abonné privilégié dans cette rubrique, on vous refourgue une bonne louche de *Hellboy*. Pour tous les fans du démon qui attendent le film de Del Toro l'écume aux lèvres, voici LE cadeau de Noël. Une magnifique compilation de artworks, de couvertures et de dessins inédits qui relèvera le pied de votre sapin d'une petite touche de paganisme fort appréciable en ces temps de fêtes commercialo-religieuses. Un beau livre, certes un peu cher mais à l'emballage luxueux (grand format relié, jaquette amovible sur papier mat rehaussé d'une illustration sur papier glacé...) et au contenu ma-gni-fi-que.



John Huston

PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE - 576 PAGES
45 €

Après Hitchcock, Eastwood et Ford, le sympathique Patrick Brion a choisi de consacrer le nouveau tome de sa série de monographies publiées aux Éditions de la Martinière au grand John Huston. Réalisateur d'une foultitude de classiques (**Le Faucon maltais**, **Le Trésor de la Sierra Madre**, **Quand la ville dort**, **The African Queen**, **Moby Dick**, **Les Désaxés**, **Reflets dans un œil d'or**, **L'Homme qui voulut être roi**, **Le Malin**...), Huston fait partie de ces touche-à-tout de génie qui ont investi tous les genres possibles sans jamais perdre de leur maestria. D'autant plus étonnant que le monsieur était un dilettante de première, certes cinéaste de son état, mais également acteur dans les films des autres (**Chinatown** de Polanski, **Le Cardinal** de Preminger mais aussi quelques bons navets alimentaires comme **Tentacules**, un film de monstre italo-américain tout naze), champion de boxe, officier dans la cavalerie mexicaine, peintre, chasseur... Bref, un sacré bonhomme, auquel Brion rend justice de manière éclatante au travers d'un superbe ouvrage bourré de photos et d'anecdotes, présenté comme d'habitude sous la forme d'une biographie, d'une filmographie illustrée et d'un cahier critique. Une fois encore, bravo Patrick !

Les Mille yeux de Brian De Palma

LUC LAGIER - DARK STAR - 256 PAGES - 40 €

Et un ouvrage de plus sur Brian De Palma ! Luc Lagier, rédacteur en chef de l'émission ***Court circuit*** sur Arte et déjà co-auteur d'un bouquin plutôt poussif sur John Carpenter (*Mythes et masques : les fantômes de John Carpenter*), livre un ouvrage passionné, qu'il a conçu avant tout comme un « *voyage libre et subjectif* » à l'intérieur de l'œuvre du cinéaste contemporain le plus commenté. *Les Mille yeux de Brian De Palma* se présente sous la forme d'une interview très intéressante de De Palma sur ses débuts de réalisateur suivie d'une exploration de l'œuvre (l'essentiel de l'ouvrage) divisée par thèmes, à l'intérieur desquels sont répartis les films. Mariant avec bonheur la pertinence de l'analyse et la richesse de l'iconographie (avec force découpages de scènes), Lagier a composé un livre qui, de par son approche purement visuelle, colle directement à son sujet. Ce n'est pas la moindre des qualités de ce bouquin, qui privilégie certains films bien précis de la filmo du maître mais qui n'en restitue pas moins une vision d'ensemble cohérente.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror**

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

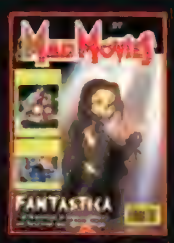
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker...**

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...**

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead /**



87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf / Tous les Hurlements / Body Melt...**

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES.** ***X-Files* / Toy Story.**

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...**

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Survivre-toi... 1114 / Dernier...**

112 **Vampires / Gothica / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...**

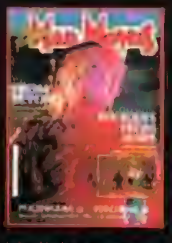
Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace /** «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite /** «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3 / Legend /** dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /**



cinémas» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens / Critters / Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste /** «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens /** int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13**, l'Hécatombe» / int. Peter Jackson...

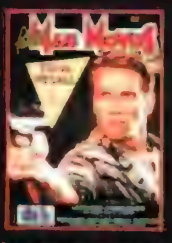
55 **Chinese Ghost Story / *Le Blob* / Roger Rabbit / Bad Taste /** «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira /** les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...**

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 /** la série TV **Freddy**...



65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 /** Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...**

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula /** int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)...

La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 **Dossiers Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6...**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...**

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

89 **Dossier TV : Batman** / Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart...**

90 **The Crow** / les séries ***X-Files*, *Highlander* et *Batman* / Eraserhead...**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...**

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 /** Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...**

94 **Dellamore Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Pocco Rosso** / int. carrière de Fred Olen Ray...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...100 pages**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers /** Tsui Hark...

104 ***X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté /** int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...**

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection /**

112 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...**

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / Millennium / Las Vegas Parano / La Mutante 2...**

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers /** «Rétro gores»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...**

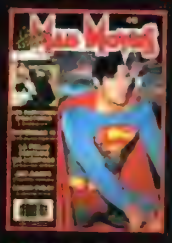
118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend /** dossier «Slashers»...

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty /**

«Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

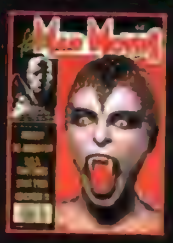
40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...



49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick /** «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers /** index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven...



60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss /** «Les méchants du Fantastique»...

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss /** «Le tour du monde des super-héros»...

62 «Il M... La grande illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...**

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 /** dossier «**La Multidictions**» / int. Peter Jackson...

73 **Spécial Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** int. Terry Gilliam...

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3...**

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms*...**

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu à Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mack / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante**

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés / The Kingdom...**

97 ***X-Files* / Waterworld / La Mutante /** les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files* / *Johnny Mnemonic* / Une Nuit en Enfer / *Mercale* TV...**

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...**

Hellraiser 4 / Anaconde / Shining TV...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin /** rétro **Godzilla /** int. Wes Craven...

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium***

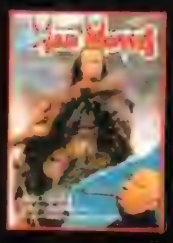
110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / *X-Files* le Film / Spawn...**

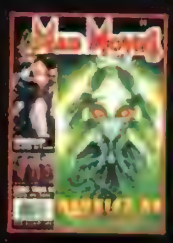
Mon Ami Joe / «La série Z à la française»...

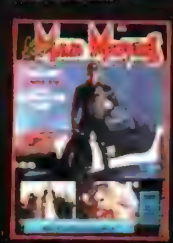
120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...**

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...**

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps /** «Les 25 meilleurs films de trouilles»...







123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / *Resident Evil 3*...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to**

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / *San Ku Kai* / «Hommage à la *Hammer*»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trasho»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Mons-**

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 SPÉCIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Échine du diable** / **Femme Fatale**...

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 nanars assumés»

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **SimOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers**

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Solima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** / le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la

rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

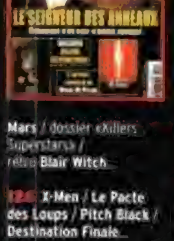
154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / int. carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** / **The Eye** / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoïchi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)



Mars / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

tres et Cie / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Éventreur» / «Tokyo Undergrounds»

Creepers 2 / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / int. carrière Herschell Gordon Lewis

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

PAYS .....

Date d'expiration ..... Mois/Année .....

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES	29	32	33	34	36	37	38			
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61
62	63	65	66	67	68	69	70	71	72	73
74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84
85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95
96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106
107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117
118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128
129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139
140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN		143 COUVERTURE BLADE II		144	145	146	147
148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158

☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

☐ Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.

Dernier chapitre de notre tour d'horizon du rape-revenge, consacré cette fois-ci à des productions indiennes et italiennes, qui, bien que similaires dans leur sujet, s'avèrent au final dissemblables au possible.

De Bollywood à

Ci-dessous : Dushman, un rape-revenge qui offre à la divine Kajol un rôle à l'opposé de son répertoire habituel.

Beaucoup auront du mal à le croire, mais les rape-revenge sont légion en Inde. La raison d'être de ce genre découle dans un grand nombre de cas d'une claire volonté d'exhibition et d'exploitation. Effectivement, le rape-revenge est bien le seul genre au cinéma qui peut s'aventurer à montrer de la nudité et du sexe avec l'excuse de livrer un thriller, un film d'action ou une œuvre sociale cherchant à témoigner de la condition féminine, le viol étant l'élément déclencheur sans quoi rien n'arriverait. Mais là-bas comme ailleurs, certains réalisateurs et réalisatrices s'étant aventurés dans le domaine ont clairement cherché à livrer des films abordant avant tout la place de la femme dans la société. L'exemple le plus frappant est sans aucun doute **La Reine des bandits** de Shekhar Kapur (1994). Inspiré d'une histoire vraie, le film raconte comment une jeune femme prend les armes contre les hommes qui l'ont violée.

UNE FURIE AUX YEUX DE BICHE

Beaucoup d'autres films moins catalogués « cinéma d'auteur » vont aussi dans ce sens. **Dushman** (1998) par exemple, un film mainstream réalisé et produit par des femmes (respectivement Tanuja Chandra et Pooja Bhatt), qui n'ont pas grand-chose à voir avec les délires pervers-nazes de Catherine Breillat.
Un maniaque viole et assassine une jeune femme. Bien que la police ait arrêté le coupable, elle ne réussit pas à prouver sa culpabilité (refrain connu). La sœur jumelle de la victime (jouée par la superbe Kajol, dans un rôle bien éloigné de ses romances habituelles) décide de la venger et se retrouve bientôt sous la menace du violeur, sans que son petit ami, un ancien militaire aveugle (le dur à cuir Sanjay Dutt), ne soit capable de faire quoi que ce soit…
Alors que beaucoup de films indiens abordant le thème du viol ont pu rencontrer des problèmes (**La Reine des bandits** notamment, mais aussi des films comme **Insaaf Ka Tarazu**, **Zakmi Aurat** ou **Pratighat** que certains perçoivent comme des productions d'exploitation alors que d'autres y voient des films sincères – un problème inhérent et récurrent au rape-revenge), le problème ne se pose pas avec **Dushman**. Chandra ne montre rien et joue la carte du suspense sans laisser de doute sur la seule personne capable de faire payer le violeur : le beau héros étant aveugle, c'est seulement Kajol qui peut se défendre et se débarrasser du tueur. En jouant avec les rôles sociaux que tiennent d'habitude les deux acteurs principaux – Dutt est un redresseur de torts infaillible et Kajol une douce jeune femme bien sous tout rapport – Aurat offre une véritable ré-interprétation de la place de la femme et de l'homme dans la société indienne.

BOMBAY BARRÉ

Dans un domaine bien plus exploitation, **Aakhri Inteqam** (Rajesh Bakshi) nous présente une jeune femme qui se fait violer par une bande d'escrocs et qui revient se venger sous le nom de… Terminator ! Cherchant à titiller au maximum le public masculin présent (les formes de l'actrice principale sont un véritable péché), Bakshi n'hésite pas à tourner quelques scènes sexy (genre superbe bimbo au lit) pour en rajouter une couche. En tout cas, la vision de la Terminator en blouson noir, armée de son énorme pistolet en plastique, ne manquera pas de faire écarquiller les yeux de nombre de spectateurs. Tout comme la scène de viol du film **Andheri Raaton Mein** (Anil Dhanda, 2001) qui se passe durant un morceau musical où une danseuse aguichante chante qu'elle sent le désir monter en elle, qu'elle ne peut plus résister, qu'elle veut l'amour maintenant (geste à l'appui) parce que la vie est courte et qu'il faut en profiter ! Ne cherchez pas : une scène comme ça, on n'en trouve nulle part ailleurs qu'à Bollywood. Même si le film n'est pas un pur produit d'exploitation, on ne peut pas dire en tout cas qu'avec de telles prémices, il soit facile de le prendre très au sérieux…

LES ITALIENS À LA RESCOUSSE

La Bête tue de sang froid (**L'Ultimo Treno Della Notte**, 1974) de Aldo Lado nous pousse dans une direction beaucoup moins rigolarde (comprenez bien ici que ce n'est pas du viol dont on rigole mais de l'univers des films précités). Film pous-

Cinecittà

sant l'ignominie très loin, cette petite production italienne bénéficie paradoxalement d'une mise en scène soignée.
Dans un train de nuit, deux étudiantes qui partent en Italie pour passer quelques jours chez les parentes de l'une d'elles, se retrouvent coincées par deux voyous, accompagnés d'une bourgeoise nymphomane. Le drame éclate bientôt et les deux jeunes femmes sont violées avant d'être tuées. *(l'un dans l'autre, vaut mieux ça que l'inverse, hein Julien ?... Non ?... Bon OK, je sors... – ndlr)*
Pendant quelques quarante minutes, Lado fait monter la tension crescendo vers une scène que l'on sait inévitable. S'il ne montre rien (il utilise judicieusement la pénombre ou coupe au moment où la caméra se ferait trop curieuse), il ne laisse pas non plus grande place à l'imagination pour comprendre ce qui se passe. Le viol au couteau de l'une des étudiantes est le genre de passage « nasty » dont on ne sort pas indemne et qui ne sert pas forcément le propos du film – si propos il y a ! Car Lado livre un pur film d'exploitation, vénéneux et sadique, dans lequel la rédemption finale est bâclée en quelques minutes, le tout, de surcroît, accompagné d'une violence très convenue. **La Bête tue de sang froid** est donc un rape-revenge de la veine la plus mercantile, cherchant à attirer un public à la recherche de scènes graveleuses (ferais-je partie de cette catégorie pour avoir regardé le film ?). D'un autre côté, Lado s'applique, faisant de sa **Bête** un film maîtrisé visuellement, qui dépasse le « cheapie » trash de la veine d'un **Irréversible**.
Peu de temps plus tard, **Operation K** (**Operation Kappa... Sparate a Vista**, 1977) de Luigi Petrini retrouvera un concept similaire de deux voyous violant deux jeunes femmes avant de partir dans une odyssée de violence, pendant que l'infatigable Ferdinando Baldi tournera **La Ragazza del Vagone Letto** (**Terror Express !** chez les anglophones, 1980) un rape-revenge reprenant le même décor de train. Question violences sur la gent féminine, les fils « bisseux » (avec tout l'amour que nous accordons à ce terme) de Cinecittà s'abandonneront à des excès difficilement défendables tout au long des années 70 et 80. Argento s'y adonnera aussi dans son **Syndrome de Stendhal** (1998), l'un (le ?) de ses derniers grands films.

DERNIER PETIT TOUR D'HORIZON

En France, même si le genre n'a pas largement été abordé, il existe quelques exemples très intéressants comme, bien sûr, l'excellent **Baise-moi** (2000) de Coralie Trinh-Ti et Virginie Despentes, ainsi que **Tir groupé** (1) (Jean-Claude Missiaen, 1982) dans lequel Gérard Lanvin cherche à retrouver les violeurs-meurtriers de sa femme.
D'Indonésie nous vient peut-être l'un des rape-revenge les plus épicés : **Violent Killer** (de Maman Firmansyah – déjà responsable du costaud **Escape From Hell Hole** – 1988) dans lequel l'héroïne enceinte se fait violer, est balancée sur la route par son mari, perd son bébé et décide, bien lourdement armée, de zigouiller ceux qui l'ont martyrisée... De quoi pondre une thèse passionnante sur le rôle de la femme dans la société indonésienne !

Julien SÉVÉON

(1) qui tient en fait autant du rape-revenge que du film de vigilante sur l'auto-défense, alors en plein boum.

Au centre :
Aakhri Inteqam et son héroïne, une adepte du déguisement qui revient se venger de ses violeurs sous le nom de... Terminator !!

Ci-dessus :
La Bête tue de sang froid, avec Macha Méril (!!!), réserve un châtiment bien placé à un des agresseurs : un bon coup de trépied dans les burnes !

les autres.

nous.

CINÉ•DVD•SÉRIES

BLOCKBUSTER

MAGAZINE

200 PHOTOS
2 COUVERTURES
4 POSTERS
8 FICHES COLLECTORS
1 CAHIER SÉRIES TV

PARCE QU'ON NE FERA JAMAIS ASSEZ DE PLACE À L'iMAGE !

Chaque mois chez votre marchand de journaux.

Fantasticguide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 47

LES
CHARLOTS
CONTRE DRACULA
UN FILM DE JEAN-PIERRE DESAGNAT
EEN FILM VAN
REAS VOUTSINAS · GÉRARD JUGNOT · AMÉLIE PREVOST · VINCENT MARTIN et DORA DOLL
Musique des Charlots
DE "CHARLOTS" BIJ DRACULA

THE CHANNELER

1989. RÉAL. ET SCÉN.: GRANT AUSTIN WALDMAN. INT.: DAN HAGGERTY, CINDY BROOKS, JAY RICHARDSON, ROBIN SIMS, RICHARD HARRISON, BRENDA JAMES. PROD.: GRANT AUSTIN WALDMAN. USA.

Un groupe d'étudiants en balade explorent une mine désaffectée et font la rencontre d'un monstroïde fort méchant capable d'investir l'esprit de ses victimes, vu que dans leur cerveau il y a largement la place. Épaulés par un homme solitaire vivant dans les parages, ils résoudront le mystère relatif à une tragédie survenue quelque 150 ans plus tôt sur les lieux. Le film de série ordinaire aux personnages bien insipides comme d'habitude, par l'auteur des truculents **Gator King**, **Victoria's Shadow** et **Teenage Exorcist**, également assistant réalisateur sur **Alienator** et producteur du clownesque **Beverly Hills Vamp**. Autrement dit, une pointure !

CHANOC CONTRA EL TIGRE Y EL VAMPIRO

1971. RÉAL.: GILBERTO MARTINEZ SOLARES. SCÉN.: RAUL MARTINEZ SOLARES, RAFAEL PEREZ GROVAS. INT.: TIN TAN (GERMAN VALDES), AURORA CAVEL, GREGORIO CASAL, CARLOS NIETO, VICTOR ALCOCER, MIGUEL GURZA. PROD.: CINEMATOGRAFICA RA. MEXIQUE.

Les Mexicains affublent toujours leurs héros de noms à coucher dehors (comme Superzan, El Super Flaco, Neuuron, Baron Brakola ou El Macho Bionico...). Dans le même esprit, voici que débarque ce brave Chanoc, un aventurier élevé dans la jungle mais revenu à la civilisation, qui trouve son origine auprès d'une série de comic-books huit fois portés à l'écran, mais pas toujours

avec le même acteur. Le premier, en 1966, s'appelle sobrement **Chanoc** et ne comporte pas d'éléments fantastiques, tandis que celui-ci confronte notre héros à un certain Comte Frankenhausen, vampire de son état (nom d'ailleurs repris d'une série de films tournés par Miguel Morayta), qui vit en compagnie de ses deux nièces, d'une geisha adepte des arts martiaux et d'un tigre du Bengale. Si l'on remarque quelques similitudes avec **Le Cauchemar de Dracula**, il s'agit en fait surtout d'une comédie emmenée par le comique Tin Tan, interprétant tout en charge le rôle de Tzekub, parrain du héros, grand buveur et vantard impénitent, tandis que Chanoc se déplace toujours avec son chimpanzé domestique du genre facécieux, joueur de dés, bagarreur, et même capable de piloter une voiture à l'occasion !

CHANOC Y EL HIJO DEL SANTO CONTRA LOS VAMPIROS ASESINOS

1981. RÉAL.: RAFAEL PEREZ GROVAS. SCÉN.: CARLOS SUAREZ, ALFREDO URIBE. INT.: JORGE GUZMAN, MARCOS VARGAS, ISABEL ROJAS, NELSON VELAZQUEZ, ARTURO COBO COBITOS, CARLOS SUAREZ. PROD.: RAFAEL PEREZ GROVAS. MEXIQUE

Chanoc revient dans sa huitième et dernière aventure pour s'allier à El Hijo del Santo, autrement dit « le fils de Santo ». La première séquence nous montre en effet le vrai Santo remettre au fils un masque et lui recommander de défendre à son tour le bien et la justice (analogie flagrante avec le personnage du Fantôme), puis il disparaît, bien content de cette passation de pouvoir. À partir de là, le scénariste traite le fiston, non plus en catcheur masqué, à l'instar de son père, mais bien comme un véritable super-héros. Dès que le besoin s'en fait sentir, El Hijo del Santo lance une boule explosive, une fumée rouge s'en dégage et il en ressort costumé dans son habit de lumière, tel un Superman mais en un peu plus boudiné. L'élément fantastique se résume à quelques pseudo-vampires dans un vieux cimetière, tandis que le script se disperse entre scènes burlesques, une série de combats et moult bavardages proférés bien sûr en langue mexicaine, sinon ça ne serait pas drôle.

CHANSONS DU DEUXIÈME ÉTAGE

SANGER FRAN ANDRA VANINGEN. 1996. RÉAL. ET SCÉN.: ROY ANDERSSON. INT.: STEFAN LARSSON, TOBJORN FALHSTROM, LARS NORDH, LUCIO VUCINO, HANNA ERIKSSON. PROD.: LISA ALWERT, ROY ANDERSSON FILMPRODUKTION AB. DISTR.: ARP. SUÈDE.

Chansons du 2ème étage : l'affreux deal de crucifix !

Succession ininterrompue de métaphores surréalistes, au premier abord disparates, mais qui toutes se rejoignent dans une démonstration assez cinglante de l'absurdité de la condition humaine et d'un « progrès » urbain poussé à son extrême limite. Embouteillages monstres, violences diverses, deal de crucifix, illusionniste maladroit sciant presque son cobaye en deux, licenciements sauvages, actes désespérés ou suicidaires, sacrifice humain devant une assemblée d'évêques, morts ressuscités marchant par les rues de la ville, etc. On pense bien sûr à **L'Âge d'or** de Luis Buñuel, l'humour noir compris, avec comme seule issue raisonnable la destruction d'un monde à repenser du strict point de vue philosophique.

LE CHANT DES SIRÈNES

I'VE HEARD THE MERMAIDS SINGING. 1987. RÉAL. ET SCÉN.: PATRICIA ROZEMA. INT.: SHEILA MCCARTHY, JOHN EVANS, RICHARD MONETTA, PAULE BAILLARGEON, BRENDA KAMINO. PROD.: PATRICIA ROZEMA, ALEXANDRE RAFFE, ONTARIO FILM DEVELOPMENT CORPORATION. DISTR.: SINFONIA. CANADA

Une jeune photographe cloîtrée dans son monde intérieur semble se libérer au contact de sa nouvelle employeuse, directrice d'une galerie d'art. Mais, finalement déçue par l'entourage, quoique riche de nouvelles expériences, elle reviendra à ses rêves initiaux. Peinture sensible du caractère féminin traitée par l'humour et l'introspection mentale, avec le recours à l'onirisme comme moyen d'échapper à son propre quotidien. Le titre s'explique ainsi, ce mystérieux « Chant des sirènes » ne s'adressant qu'aux seuls êtres capables d'inventer ainsi leur imaginaire. Projeté à La Quinzaine des Réalisateurs, à Cannes, en 1987.

CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR

1961. RÉAL.: SIDNEY HAYERS, PETER GRAHAM SCOTT, ROY WARD BAKER, JAMES HILL, GORDON FLEMYNG, ROBERT DAY, JOHN MOXEY, DON SHARP, ROBERT FUEST, CYRIL FRANKEL, JOHN HOUGH, DON CHAFFEY, ETC. SÉRIE TV. INT.: PATRICK MACNEE, PATRICK NEWELL, HONOR BLACKMAN, DIANA RIGG, LINDA THORSON, GARETH HUNT, JOANNA LUMLEY. PROD.: LEONARD WHITE, JOHN BRYCE, JULIAN WINTLE, ALBERT FENNELL, BRIAN CLEMENS. GB

D'abord 26 épisodes où Ian Hendry incarne le héros, le Dr. David Keel, secondé par Patrick McNee dans le rôle de John Steed. Puis, les saisons se suivent avec l'association McNee/Honor Blackman, McNee/Diana Rigg (considérée comme le sommet de la série), McNee/Linda Thorson, et enfin McNee/Joanna Lumley/Gareth Hunt. En tout, 187 épisodes entre 1961 et 1977, sans compter une adaptation cinématographique tardive généralement reniée par les aficionados. Les nombreux invités (Cushing, Lee, Barbara Shelley, Andre Morell, Clifford Evans, Lois Maxwell, Thorley Walters, Jack MacGowran...), ainsi que la présence de réalisateurs eux aussi spécialisés dans le Fantastique (cités au générique ci-dessus) devaient entraîner l'adhésion des fantasticomanes, d'autant que l'aspect délirant de la série et l'intrusion de nombreux éléments surnaturels rattachent la série au genre : occultisme, invasion de doubles parfaits, transferts d'esprits, hibernation, rayon rétrécissant, (fausse) machine à explorer le temps, lutteurs invincibles, plante carnivore extraterrestre, mutation animale, hommes-robots,

Chapeau melon et bottes de cuir : la dernière équipe, la dernière saison.

armes futuristes, télépathie à distance, fantôme en balade, science en folie, etc. Néanmoins, de nos jours, deux écoles opposées s'affrontent encore : les inconditionnels s'en tenant au délire et au charme super kitsch de la série, et les réfractaires reprochant la naïveté de certaines intrigues et les bagarres molassonnes où l'on identifie fort bien la doublure de Patrick McNee.

CHAQUE SOIR À NEUF HEURES

OUR MOTHER'S HOUSE. 1967. RÉAL.: JACK CLAYTON. SCÉN.: JEREMY BROOKS, D'APRÈS JULIAN GLOAG. INT.: DIRK BOGARDE, MARGARET BROOKS, MARK LESTER, PAMELA FRANKLIN, EDINA RONAY. PROD.: JACK CLAYTON, HERON FILM. DISTR.: MGM. GB.

Jack Clayton, l'auteur du mémorable **Les Innocents**, revient au monde de l'enfance dont « l'innocence », justement, se mêle parfois de perfidie et de morbidité. Suite à la mort de leur mère, ses sept enfants cachent son décès à leur entourage, l'enterrent au fond du jardin, et célèbrent « chaque soir à neuf heures » un curieux cérémonial tenant à la fois de la communion affective et d'un inquiétant spiritisme. L'univers des adultes et celui, trompeur, des enfants se confrontent de temps à autre, mais jamais ne se mélangent, jusqu'à l'arrivée du père ayant autrefois quitté la maison. Personnage ambigu, veule, débauché et sar-

Chaque soir à 9 heures : Dirk Bogarde et sa petite famille.

castique (sublime Dirk Bogarde !), qui va bientôt devenir l'ennemi à éliminer. Un film magique, au suspense constant, à l'ironie cruelle, servi par une magistrale interprétation, où se distingue le jeune duo des **Innocents**, Martin Stephens (**Le Village des damnés**) et Pamela Franklin (**La Maison des damnés**).

LA CHARGE SAUVAGE

FURY OF THE CONGO. 1951. RÉAL.: WILLIAM BERKE. SCÉN.: CARROLL YOUNG. INT.: JOHNNY WEISSMULLER, WILLIAM HENRY, LYLE TALBOT, JOEL FRIEDKIN, SHERRY MORELAND. PROD.: SAM KATZMAN, COLUMBIA. USA

Après sa série des **Tarzan**, Johnny Weissmuller remit sa chemise pour incarner le héros de bande dessinée Jim Bradley, autrement nommé Jim la Jungle. Seize films virent ainsi le jour, de 1948 à 1955, même si, dans les derniers, l'acteur s'identifiait si bien au rôle que le personnage de Jim finit par s'appeler tout simplement Johnny Weissmuller à l'écran ! Le héros aide un (faux) policier à retrouver un savant disparu, mais participe ainsi sans le savoir à un trafic de stupéfiants, avant de remettre bien sûr les choses en ordre dans la meilleure des jungles possible. La présence de curieux animaux imaginaires rattache ce produit d'aventures au genre fantastique, comme ces espèces de zèbres vénérés par les indigènes et sécréteurs de substances hallucinogènes, ou encore, dans un moment de rare bonheur, cette araignée géante mollement baladée dans le décor.

CHARISMA

1999. RÉAL. ET SCÉN.: KIYOSHI KUROSAWA. INT.: YAKUSHO KOJI, IKEUCHI HIROYUKI, YORIKO DOGUCHI, JUN FUBUKI, REN OSUGI, AKIRA OTAKA, YUTAKA MATSUHIGE. PROD.: ATSUYUKI SHIMODA, SATOISHI KANNO, NIKKATSU. DISTR.: GOUTTE D'OR DISTRIBUTION. JAPON.

Charisma : Yakusho Koji et le retour à la nature.

Contre toute attente, ce nom de Charisma représente dans le film un arbre décharné que l'on soupçonne de vouloir éliminer la forêt avoisinante. Parvenu sur les lieux après un douloureux licenciement, le héros policier se trouve mêlé à une querelle intestine entre ceux qui vénèrent cet arbre vampire et d'autres, écologistes ou non, qui cherchent à l'abattre pour la survie de la communauté. Une métaphore philosophique sur le déclin de la nature, mais aussi sur la difficulté de s'accomplir dans la cité urbaine (à la fin, le flic prend à son compte ce nom de Charisma avant de rejoindre la civilisation). Découvert deux ans plus tôt avec **Cure**, Kiyoshi Kurosawa est devenu depuis le chouchou des festivals de cinéma : Bruxelles, Cannes (La Quinzaine des Réalisateurs), Neuchâtel, etc.

CHARLEY AND THE ANGEL

1973. RÉAL.: VINCENT MCEVEETY. SCÉN.: ROSWELL ROGERS, D'APRÈS WILL STANTON. INT.: FRED MCMURRAY, CLORIS LEACHMAN, KURT RUSSELL, VINCENT VAN PATTEN, ED BEGLEY JR., KATHLEEN CODY, BARBARA NICHOLS. PROD.: BILL ANDERSON, WALT DISNEY. USA.

Walt Disney, toujours noyé dans les bons sentiments, reprend plus ou moins le thème du *Chant de Noël* de Charles Dickens, et celui du film **La Vie est belle**, de Frank Capra, même si son intrigue s'inspire en fait du roman *Golden Evenings of Summer*, de Will Stanton. Charley est un commerçant avare avec les siens, jusqu'à ce qu'un ange tombé du ciel lui montre le droit chemin, en le débarrassant du même coup d'une bande de trafiquants d'alcool. L'action se déroule en effet durant la prohibition, peu après le Krach boursier de 1929. Un aspect dramatico-nostalgique dans cette comédie, ce qui a sans doute modéré l'enthousiasme des distributeurs français à l'égard de cette production restée inédite.

CHARLIE CHAN À L'OPÉRA

CHARLIE CHAN AT THE OPERA. 1936. RÉAL.: BRUCE HUMBERSTONE. SCÉN.: SCOTT DARLING, CHARLES S. BELDEN, D'APRÈS EARL DERR BIGGERS. INT.: WARNER OLAND, BORIS KARLOFF, KEYE LUKE, CHARLOTTE HENRY, MARGARET IRVING. PROD.: JOHN STONE, TWENTIETH-CENTURY-FOX. USA.

Sans doute la plus estimée des aventures de Charlie Chan (voir aux titres **Black Magic** et **The Black Camel**), une série qui flirte assez souvent avec le Fantastique. Comme dans le thème du Fantôme de l'Opéra, Boris Karloff incarne un chanteur lyrique prétendument disparu, mais en fait autrefois recueilli dans un asile d'aliénés après

Charlie Chan à l'opéra : Boris Karloff en Méphisto.

avoir subi une tentative de meurtre, et qui cherche à prendre sa revanche durant une représentation de *Faust* à l'Opéra. Ce qui nous vaut l'étonnante composition de l'acteur costumé en Méphistophélès, face à un Warner Oland dans le rôle du détective chinois, doucereux, énigmatique, mais aussi magistralement perspicace.

CHARLIE CHAN AT THE WAX MUSEUM

1940. RÉAL.: LYNN SHORES. SCÉN.: JOHN LARKIN, D'APRÈS EARL DERR BIGGERS. INT.: SIDNEY TOLER, SEN YUNG, C. HENRY GORDON, JOAN VALERIE, MARC LAWRENCE, MICHAEL VISAROFF, JOE KING, MARGUERITE CHAPMAN. PROD.: WALTER MOROSCO, RALPH DIETRICH, FOX. USA

Sidney Toler reprend le rôle de Charlie Chan, suite à la maladie de Warner Oland, personnage qu'il incarnera à son tour 22 fois avant son décès, passant le relais bien involontairement à son successeur, Roland Winters, pour les six derniers films de la série. Cette aventure baigne elle aussi dans un climat fantastique, avec un chirurgien fou remodelant les visages, une chambre des horreurs, ainsi que le fameux Musée de Cire attendu, où trô-

Charlie Chan at the Wax Museum : le fils et papa Chan dans la chambre des horreurs.

nent les effigies d'une momie, de Jack l'Éventreur, de Landru, et même… de Charlie Chan en personne ! Malgré quelques intermèdes comiques, dues la plupart du temps à la composition chargée du fils de Charlie Chan (qui botte à la dernière image l'arrière-train du papa, croyant avoir affaire à sa statue de cire), l'ambiance horrifique l'emporte le plus souvent et le récit nous ménage de multiples retournements de situation.

CHARLIE CHAN AT TREASURE ISLAND

1939. RÉAL.: NORMAN FOSTER. SCÉN.: JOHN LARKIN, D'APRÈS EARL DERR BIGGERS. INT.: SIDNEY TOLER, CESAR ROMERO, DOUGLAS FOWLEY, PAULINE MOORE, DOUGLAS DUMBRILLE, WALLY VERNON. PROD.: EDWARD KAUFMAN. FOX. USA

Troisième épisode de la série interprétée par Sidney Toler. Charlie Chan y débrouille une énigme meurtrière où les victimes se suicident après la réception d'un mystérieux message. Le coupable se trouvant être un magicien à la double identité, assisté d'une véritable médium aux flashes inquiétants. Là encore, une des meilleures réussites du genre parmi la cinquantaine d'aventures vécues par le célèbre détective, qui ne fut d'ailleurs jamais interprété par un véritable Chinois. Tout comme, d'ailleurs, les Mr. Wrong (Boris Karloff), Fu-Manchu (Warner Oland, Boris Karloff) ou Mr. Moto (Peter Lorre). La sinisisation paraissant une chose trop sérieuse à l'époque dans le cinéma américain (ou trop dangereuse ?) pour confier ainsi un rôle principal de Chinois à un pur asiatique.

CHARLOT NUDISTE

HIS PREHISTORIC PAST. 1914. RÉAL. ET SCÉN.: CHARLES CHAPLIN. INT.: CHARLIE CHAPLIN, MACK SWAIN, GENE MARSH, FRITZ SCHADE. PROD.: MACK SENNETT, KEYSTONE. USA.

L'année même de ses débuts à l'écran, Charles Chaplin réalise et interprète cette œuvre qui ne traite nullement d'exhibitionnisme, mais, comme son titre original l'indique assez bien, d'un retour imprévu et burlesque aux temps préhistoriques. Le héros, habillé de fourrure, mais toujours pourvu de son traditionnel chapeau, y fait le coup de poing avec quelques primitifs, puis rencontre une sorcière avant… de se réveiller, à sa grande surprise, à l'époque contemporaine. Il s'agit déjà là de son trente-cinquième et dernier titre pour Keystone, sorti le 7 décembre 1914. L'année suivante, notre Charlot devenu célèbre signera avec la Compagnie des Films Essanay.

LES CHARLOTS CONTRE DRACULA

1980. RÉAL.: JEAN-PIERRE DESAGNAT. SCÉN.: LES CHARLOTS, OLIVIER MERGAULT, FERNAND PLUOT, VÉRA BELMONT, JACQUES DORFMANN, JEAN-PIERRE DESAGNAT. INT.: ANDREAS VOUTSINAS, LES CHARLOTS, AMÉLIE PRÉVOST, JACQUELINE ALEXANDRE, GÉRARD JUGNOT, DORA DOLL. PROD.: VÉRA BELMONT, STEPHAN FILMS/LES FILMS DE LA TOUR. DISTR.: PLANFILM. FRANCE.

Le fils de Dracula – appelé Dracounet ! – ne peut atteindre une certaine fiole capable de lui rendre ses pouvoirs. À part sa propre mère, les malheureux, à son contact, tombent aussitôt pétrifiés. La mère une fois défunte, le vampire apprend d'un détective (Gérard Jugnot) l'existence d'une jeune femme assez ressemblante à sa maman pour s'emparer du précieux flacon sans aucun risque. Celle-ci une fois enlevée, trois hurluberlus (Les Charlots, en l'occurrence…) se portent à son secours. D'un pareil sujet, nul n'attendait grand chose et, en effet, « nul » avait bien raison car pas grand chose ne se produit. « Dracounet » cabotine encore plus que les trois Charlots réunis, et les quelques gags sauvables ne peuvent faire oublier le manque cruel de scénario (découverte des cercueils de Christopher Lee et Bela Lugosi à la crypte du château, vampire repoussé à coups de saucisson à l'ail, et le tout à l'avenant…). Dramatique !

CHARLY

1968. RÉAL.: RALPH NELSON. SCÉN.: STIRLING SILLIPHANT, D'APRÈS DANIEL KEYES. INT.: CLIFF ROBERTSON, CLAIRE BLOOM, LEON JANNEY, DICK VAN PATTEN, WILLLIAM DWYER, RUTH WHITE. PROD.: RALPH NELSON, CLIFF ROBERTSON, HANK SPITZ, SELMUR PICT. CORPS. DISTR.: PARAFRANCE. USA.

Charly aborde un sujet captivant, celui de l'évolution de l'intelligence humaine. Tiré du roman de Daniel Keyes, *Des fleurs pour Algernon*, le récit relate une expérience conduite sur un simple d'esprit transformé en véritable génie, mais qui ne trouve pas pour autant sa place dans la société (ses collègues de travail le briment en tant que demeuré

Cliff Robertson dans Charly.

mental, puis s'arrangent pour le faire renvoyer une fois devenu trop intelligent pour eux). Mieux encore, les savants réunis pour tester ses nouvelles facultés n'apprécient pas davantage sa manière de prédire l'aboutissement logique de la civilisation actuelle : guerres, suicides collectifs, sur-production d'armes, prise de pouvoir des médias, dégénérescence humaine… Isolé dans son handicap, puis devenu cerveau monstrueux, Charly retourne à sa solitude quand son état régresse, l'opération ne se révélant pas stable. Foncièrement pessimiste, le récit raconte aussi un amour impossible, dénonce certains progrès scientifiques (l'intelligence et les techniques se développent, mais l'homme n'évolue pas au strict point de vue émotionnel). L'auteur semble nous dire au passage que l'intelligence ne fait pas pour autant le bonheur, avec un émouvant plan final où le héros retrouve son sourire béat du début, perché sur une balançoire. Oscar d'interprétation mérité pour Cliff Robertson dans le (presque double) rôle de Charly.

Les Charlots contre Dracula : Andreas Voutsinas, le plus charlot de tous.

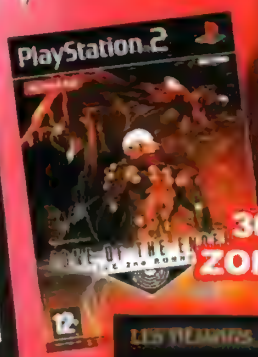
La 0892 68 1986

QUIZZBOX de la MORT !!!

Jouer → Tu veux gagner des tas de films terrifiants ?

Alors tu as intérêt à répondre, et vite !
(quelques exemples de questions)

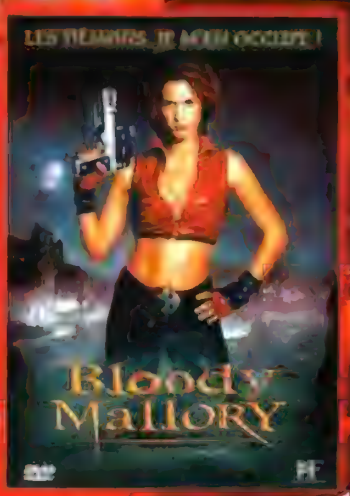
Gagner...

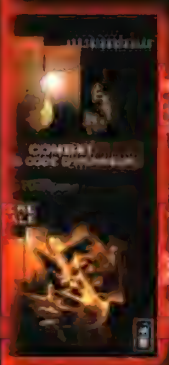


30 jeux PlayStation II
ZONE OF THE ENDERS II

ou mourir !

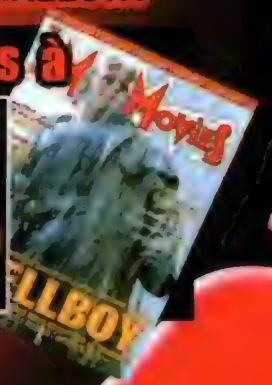
1. Comment se nomme le Magicien du Seigneur des Anneaux
   - Merlin
   - Gandalf
   - Yoda
2. Où se déroule l'action de Battle Royale ?
   - Sur une île
   - Dans une grotte
   - Dans l'espace
3. Qui a réalisé "Vampiros" ?
   - Ridley Scott
   - Joel Schumacher
   - John Carpenter





20 coffrets FUKASAKU
5 coffrets LES MAÎTRES DE L'EPOUVANTE
20 DVD FULCI
5 DVD JASON X
5 DVD BLOODY MALLORY

Et aussi 10 abonnements à



ALORS APPELLE VITE LE

0892 68 1986

RCS: #29423 288 - 0892 = 34 cts/mn

* Ltel. 0,34 /mn. Jeu concours - remboursable sur simple demande à hauteur de 2 mn de communication. Date limite du jeu : 31/01/04. Règlement du jeu déposé chez Maître Simonin, huissier de justice à Paris. Le remboursement complet et les conditions de remboursement de la participation [illegible] peuvent être obtenus par simple demande adressée à Ltel, jeu « Quizz de la Mad Movies » 54 rue Taitbout, 75009 Paris En appelant nos services, votre numéro de téléphone sera enregistré dans notre base. Conformément à la loi du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès de rectification et de suppression des données nominatives vous concernant en appelant le 01 55 26 88 77.

LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE

1972. RÉAL.: LUIS BUÑUEL. SCÉN.: LUIS BUÑUEL, JEAN-CLAUDE CARRIÈRE. INT.: FERNANDO REY, PAUL FRANKEUR, DELPHINE SEYRIG, BULLE OGIER, JEAN-PIERRE CASSEL, CLAUDE PIÉPLU PROD.: SERGE SILBERMAN, GREENWICH/JET FILM/DEAN F LM. DISTR. FOX. FRANCE

De **L'Âge d'or** à ce **Charme discret de la bourgeoisie**, en passant par l'éblouissant **Ange exterminateur**, Luis Buñuel aura bravé les conventions sociales, contesté l'autorité, ridiculisé l'Église, usé d'un symbolisme iconoclaste peut-être pas toujours bien perçu des censures locales, mais surtout caricaturé l'élitisme bourgeois, son hypocrisie, sa suffisance satisfaite. C'est l'ordre bourgeois en effet qu'affrontent encore les auteurs, Buñuel et son complice habituel, Jean-Claude Carrière, dans cette description d'une série de repas à partager entre notables, mais sans cesse remis en cause par des événements perturbateurs. Et la ronde commence : politiciens dealers, militaires bornés, épouses infidèles, évêque ouvrier accordant l'absolution avant d'exécuter son pénitent, repas à l'auberge où le personnel veille à côté leur patron mort dans l'après-midi, dîner entamé pendant qu'un rideau s'ouvre à l'arrière sur un public de théâtre à la grande stupeur des convives, spectres d'amants assassinés ordonnant à l'enfant de la maison d'éliminer le père meurtrier, rêve du soldat mort-vivant croisant dans un ailleurs incertain ses amis disparus, fantôme de l'agent de police hantant le commissariat à chaque anniversaire de son décès, personnage rêvant du cauchemar de son ami assoupi, etc. Nous assistons à une dislocation de la structure narrative, chaque séquence interrompue par d'incessantes digressions réelles ou bien oniriques. L'univers buñuelien par excellence, sans transitions tangibles, sans concessions au genre. Du pur Fantastique !

Le Charme discret de la bourgeoisie : les spectres réclament une discrète vengeance.

CHARMED

1998/2003. RÉAL.: GILBERT ADLER, RICHARD COMPTON, NOEL NOSSECK, JAMES L. CONWAY, STUART GILLARD, ETC. SÉRIE TV CRÉÉE PAR CONSTANCE M. BURGE. INT.: ALYSSA MILANO, SHANNEN DOHERTY, HOLLY MARIE COMBS, ROSE MCGOWAN, BRIAN KRAUSE. PROD.: NORTSHORE PRODUCTIONS/SPELLING TELEVISION. USA.

Série déjà riche de 120 épisodes et d'une 6ème saison actuellement en cours de diffusion. L'aventure démarre en 1998 pour prolonger le succès de ***Buffy***, mais cette fois avec trois héroïnes, les sœurs Halliwell : Piper (Holly Marie Combs), Phoebe (Alyssa Milano) et Prue (Shannen Doherty, remplacée deux ans plus tard par Rose McGowan dans le rôle de Paige). Lors d'une séance de spiritisme, leur mère défunte indique à ses filles l'existence d'un certain « Livre des Ombres » où elles se découvrent des pouvoirs surnaturels avec la mission de combattre les forces des ténèbres résolues à s'emparer du monde. J'avais toujours zappé cette série, pourtant à caractère fantastique, mais dont les quelques scènes entrevues semblaient renvoyer à toutes ces sitcoms américaines insupportables. Dieu merci, la conscience professionnelle sut me rappeler à l'ordre et j'en ingurgitai aussitôt trois épisodes (*« Mais surtout n'augmentez pas la dose prescrite ! »*, m'avait ordonné le docteur, *« Vous risqueriez des effets secondaires pouvant aller de la légère perte de connaissance au rejet du cerveau pur et simple... »*). *« Putain ! »* me dis-je fort à propos avant d'engager la K7 dans le four à micro-ondes… le magnétoscope ! Eh bien, comme toujours quand on s'attend au pire, on ne remarque que le meilleur. Les dialogues sont souvent drôles, les scripts inventifs, même s'il manque un fil conducteur à la série (comme la « mythologie » pour les ***X-Files***), et après le machisme ambiant des ***Magnum***, ***Starsky & Hutch***, ***Deux flics à Miami*** ou ***MacGyver***, il fait bon se rafraîchir au charme indéniables des trois interprètes principales. Mais attention, les gars : avec ***Buffy***, ***Charmed***, ***Xena***, et même ***Sabrina la petite sorcière***, le féminisme gagne du terrain !

Charmed : Shannen Doherty, Holly Marie Combs et Alyssa Milano... charmantes !

LA CHARRETTE FANTÔME

KORKARLEN. 1920. RÉAL. ET SCÉN.: VICTOR SJÖSTRÖM, D'APRÈS SELMA LAGERLÖF INT.: VICTOR SJÖSTRÖM, HILDA BORGSTRÖM, CONCORDIA SELANDER, TORE SVENNBERG, TOR WEIJDEN, ASTRID HOLM. PROD.: A B SVENKS FILMINDUSTRI SUÈDE.

C'est la Mort elle-même, armée de sa faux légendaire, qui conduit cette « Charrette Fantôme » chargée d'acheminer les âmes vers l'autre monde. Puis, à la fin de chaque année, le dernier malheureux mort en état de péché vient prendre pour un an la place de ce sinistre cocher. Pessimiste, moralisateur, emphatique, cette œuvre du cinéaste suédois marqua profondément son époque par son réalisme romantique et les images cauchemardesques traitées en surimpression de la fameuse charrette convoyeuse de cadavres. Le film procédant néanmoins par de nombreux retours en arrière, une version destinée à le rendre plus compréhensible des américains servit pour sa distribution aux États-Unis. Justement un des rares pays au Monde où **La Charrette fantôme** n'obtint pas un immense succès.

LA CHARRETTE FANTÔME

1939. RÉAL. ET SCÉN.: JULIEN DUVIVIER, D'APRÈS SELMA LAGERLÖF. INT.: PIERRE FRESNAY, LOUIS JOUVET, JEAN MERCANTON, MARIE BELL, MICHELINE FRANCEY, VALENTINE TESSIER, HENRI NASSIET. PROD.: JEAN LÉVY STRAUSS, TRANSCONTINENTAL. FRANCE

Deuxième œuvre tirée du récit de la suédoise chrétienne Selma Lagerlöf, déjà auteur de *Jérusalem*, *La Légende du Christ*, et du plus célèbre *Merveilleux voyage de Nils Holgersson*, porté à l'écran en 1961. Louis Jouvet interprète cette fois le charretier fantôme à qui son ami moribond (Pierre Fresnay) réclame un an de répit pour réparer le mal causé à sa famille. Une très belle photographie accompagne ce sombre drame plusieurs fois montré à la télévision, privilégiant cependant davantage le dialogue entre les personnages que les fantastiques vues de la charrette traversant le film original.
Il existe une troisième version moins connue, **Korkarlen**, tournée en 1958 par le Suédois Arne Mattsson (auteur du prestigieux **Elle n'a dansé qu'un seul été**), et présenté l'année suivante au Festival de Berlin sous le titre **Le Charretier de la mort**.

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

Numéro 36 collector avec Mission to Mars de Brian De Palma en DVD 9€90

Numéro classique 4€60

Chez votre marchand de journaux

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds magazine Martial Arts Legends consacré à Steven Seagal + ses films en VHS *(je peux te dire que Moïssakis, en bon fan hardcore du Steven, ne supporte pas que l'on se débarrasse comme ça des objets du culte. Il a noté ton nom...)*. Liste sur demande. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Urgent, recherche toutes les saisons de le série TV ***Sliders*** en DVD uniquement (import accepté si VF dispo) à prix raisonnable. Contacter Philippe au 06 66 85 91 52.

■ Vds nombreux films en tous genres + mangas, anciens, très récents, raretés. Téléphoner à Mr Joe à partir de 19 h au 04 50 37 58 54.

■ Vds VHS enregistrées horreur, gore, fantastique, peplum, Troma : **Alerte sur TV7**, **Fatty Drives the Bus** *(Bon OK Fathi, maintenant tu arrêtes, tu écoutes monsieur l'agent et tu descends du bus...)*, **L'Épouvantail de la mort**, etc. Vends aussi jaquettes couleurs. Bauche Gregory, 32 rue Nationale, 37160 La Celle St Avant. 02 47 65 19 68 ou 06 68 17 98 39.

L'Étrange Noël de Mr. Jack et pourquoi pas, si simplement vous partagez ma fascination pour ce film, un petit mot ! *(Je partage ta fascination pour ce film... Voilà...)* Aurélie Janssens « Bauzens », 24210 Ajat. E-mail : melusine-gatchan@caramail.com.

■ Vds DVD horeur import (versions intégrales) : **Cannibal Holocaust**, **Street Trash**, **Elmer le remue-méninge**, **Scarecrow**, **La Maison près du cimetière**, **Bloody Bird**, **Day of the Dead**, **Suspiria**, **Xtro** et d'autres. Stéphane au 02 40 51 24 77 le soir.

■ Vds fanzines, magazines (Video Watchdog, Rhesus 0. Mad Movies, EF...) + livres, affiches, comics, press-book, films, si vous désirez ma liste : Trivin Guillaume, 1 place Paul Gluard, 38520 Le Versoud.

■ Vds très nombreuses VHS (plus de 1000 titres dispo) tous genres : gore, horreur, fantastique, SF et nombreux bis italiens et giallos dont raretés. Liste sur demande contre 1 timbre. Perrin Francis, 30 av. du Pré de Foire 73600 Moutiers.

■ Collectionneur propose importante collection de films des années 40 à 75 *(Ah les années 75 ! Grande époque...)* en VHS dans le domaine du fantastique, épouvante, western italien et américain, giallo, péplum, aventure, etc. Quelques titres : **L'Oasis des tempêtes**, **Le Scorpion noir**, **Jory**, **Les Vampires du Docteur Dracula**. Contactez-moi au 04 75 42 84 33 de préférence de 18 h à 19 h 30. Jean-Michel Bochon, 56 rue Jules Blanc, 26000 Valence.

■ Rech. VHS films de Fernandel et **Ben Hur** + désire correspondre avec des filles âgées de 28 ans *(26 ou 27 ans s'abstenir, c'est ça ?)*. Sandra Bonnet, 8 rue Chateaubriand, 56530 Queven. Tél. : 06 82 71 66 47.

■ Vds figurine de Ash (45 cm) dans **L'Armée des Ténèbres**, 50 € + casquette officielle du film, 15 € (neuve). Laurent 03 89 23 03 44.

■ Vds (très bas prix) nombreuses (en fait 800) VHS rares. Ex : **Wedlock**, **Super Riders**, **Eliminator**, **Angel**, **L'Emmurée vivante**, **Paranoid**, etc. Liste sur demande à : Jean-Pierre Duhavon, 10 square du pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds ou échange VHS originales dont films de Jean Rollin (**La rose de fer** et **Killing car**) + **Mort sur le grill**, **Maniac**, **La dernière maison sur la gauche** + LD des « short stories » de Jan Kounen. Prix intéressants, liste pour 1 timbre à 0,50 €. Carine Tari, 68 rue Jean Jaures, 83000 Toulon.

■ Rech. VHS originale **Les garçons de la bande** (Friedkin). fausto.fasulo@club-internet.fr.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

- La canicule de l'été dernier, la solitude, les maisons de retraites insalubres... Ah-la-la ! Elle n'est pas bien rose la vie de nos petits vieux... Pas vrai madame ?
- Ta gueule jeune connard ! J'vais te bouffer la tronche moi, on verra si elle est rose la vie...

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Dans le n°158, il fallait reconnaître le film **Parts of the Family** (USA - 2003) de Léon Paul de Bruyn. Bravo à Sylvain Prud'homme, Guillaume Guillotin, Christophe Bon, Alexandre Vasseur et Frédéric Hernandez.

■ Urgent, vends différents articles sur **Le Seigneur des anneaux** (livres, posters, trading cards, K7 de la version longue de **La Communauté de l'anneau**, etc.). Liste sur demande. Recherche tout sur **Le Seigneur des anneaux** ainsi que les DVD de **The Faculty** et **Urban Ghost Story**. Sarah Biver, 7 rue Gilbert Philippe, 41500 Mer. 06 79 02 93 25.

■ Vds VHS et DVD (aventure, SF, fantastique, horreur, X) + affiches de cinéma (**Lake Placid**, **Zombie**...), liste contre 1 timbre. Recherche DVD (VF) suivants : **Shark Attack 3**, **Shark Hunter**, **Venom**, **Leeches**, **Jurassic Shark**, **Creepies**, **Megalodon**... à prix sympa. Morel William, le village, 01400 Chanoz Chatenay.

■ Recherche livres *Ze Craignos Monsters* de Jean-Pierre Putters à prix sympa ou possibilités d'échanges contre VHS films SF ou coffret DVD ***X-Files*** saison 1. 06 66 85 91 52.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD de films rares S. F et fantastique : **L'Âge de cristal**, **Galactica**, **Saturn 3**, **Buck Rogers au 25ème siècle**, **Les Survivants de l'infini**, **La Forteresse noire**, **Le Redoutable homme des neiges**. etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Rech. tout ce qui concerne Jack Skellington du film de Tim Burton

■ Vds lot de 10 VHS (horreur, fantastique, action, gore, rare et récent) 40 €. Ex : **Blair Witch 1** et **2**, **Urban Legend**, **Wishmaster**, **Le Retour des mort- vivants 3**, **Timecop**, **Ça** et autres titres. Backkeroot Rébécca, 48 rue Auguste Delacroix, 62200 Boulogne Sur Mer.

■ Vds en VHS très nombreux films, principalement horreur, fantastique et giallos (Dario Argento, Lucio Fulci, Ruggero Deodato ou encore Troma !) dont de très nombreuses raretés ! Vds très nombreuses affiches, principalement horreur, plus de 100 titres dispo ! (De **L'Au-delà** à **Freddy contre Jason**...). Longue liste contre 2 timbres. Strecker Olivier, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.

Oui, je commande

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER
Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

___ exemplaire(s) de **MAD MOVIES**
HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON
Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Total : _____ €
Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Les Chevaliers de Baphomet

Le manuscrit de Voynich

En 1912, Wilfrid M. Voynich découvre un mystérieux manuscrit.
Quatre vingt dix ans plus tard, il est déchiffré !

Le cauchemar commence lorsque le mystère est résolu...

"La nouvelle référence des jeux d'aventure et d'énigmes"

AB1 | toute L'HISTOIRE | XBOX | PC CD ROM | PlayStation 2 | THQ

www.thq.fr

2003 Revolution Software Limited. ™ Broken Sword is a registered trademark of Revolution Software Limited. ™ Broken Sword – The Sleeping Dragon is a trademark of Revolution Software Limited. Used under license.
nderware is a registered trademark of Canon Inc. Portions of this software are Copyright 1998-2002 Criterion Software Ltd. and its Licensors. THQ and the THQ logo are trademarks and/or registered trademarks of THQ Inc.
Rights Reserved. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners.

Contact Onle

"Véritable réussite, ce Star Wars : Knights Of The Old Republic se montre extrêmement convaincant"

Gamekult.com

STAR WARS KNIGHTS OF THE OLD REPUBLIC

WWW.SWKOTOR-FR.COM

CHOISISSEZ VOTRE CAMP Plongez-vous quatre mille ans avant l'Empire Galactique. Des milliers de chevaliers Jedi et Sith s'affrontent dans un combat sans merci. En tant que dernier espoir de l'ordre Jedi, vous devez mener un groupe de combattants de la liberté dans une lutte épique pour sauver la Galaxie. Saurez-vous maîtriser l'incroyable pouvoir de la Force dans votre quête pour sauver la République ? Ou serez-vous séduit par le côté obscur de la Force ? Vous devez choisir avec sagesse, car vous seul déterminerez la destinée de la Galaxie toute entière.

12+ www.pegi.info

PC CD ROM

BIOWARE CORP

Site officiel *Star Wars*
www.starwars.com

LUCAS Arts

LucasArts et le logo LucasArts sont des marques de Lucasfilm Ltd. BioWare, le moteur BioWare Odyssey Engine et le logo BioWare sont des marques déposées de BioWare Corp.
© 2003 Lucasfilm Entertainment Company Ltd. ou Lucasfilm Ltd. & TM. Tous droits réservés. BioWare Odyssey Engine © 2001-2003 BioWare Corp. Tous droits réservés.